

19 DECEMBRE 1959

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

20 CENTS

LE SAMEDI

Hélène Pilote nous parle de

MICHELLE ROSSIGNOL

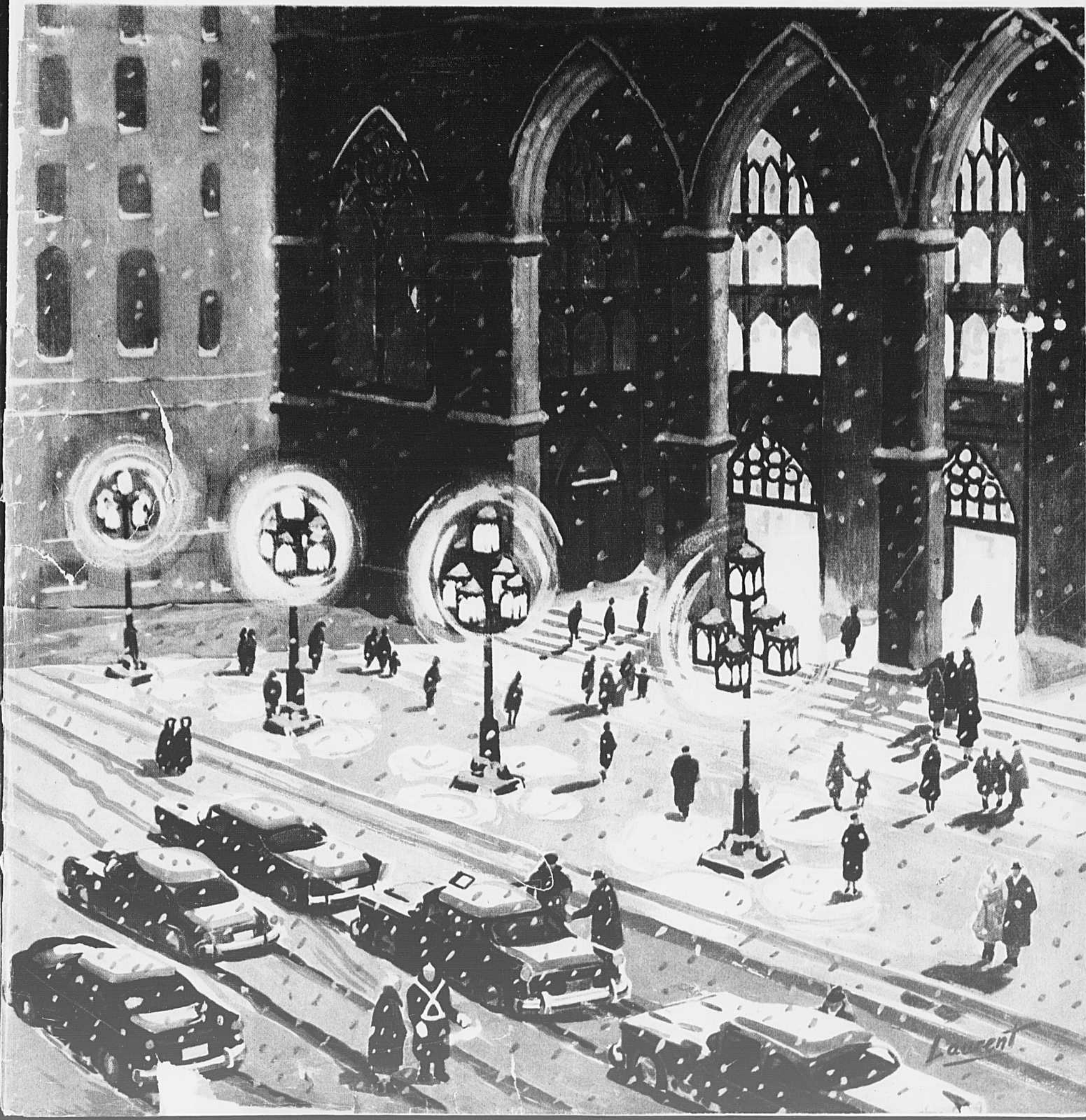
Numéro de Noël

L'ABBÉ PIERRE SANS SA LÉGENDE

Dix jours chez les barbus . . . à Cuba

No 17

Nuit de Noël à Notre Dame



LE SAMEDI

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

71e année, No 17

Montréal, 19 décembre 1959



● SOMMAIRE

Editorial. Les deux Noël 4

Articles

Sinatra, un flirt?	5
L'histoire du timbre canadien	5
Un cheval gracieux pour Sophia	5
Luis Mariano n'est plus heureux	6
Echos et nouvelles du sport	6
L'Abbé Pierre sans sa légende . par Henri Gault	7
Saint-Benoît-du-Lac . . . par Rosalba Charrève	10
Dix jours chez les Barbus . par Michel Chablin	12
De Paris, Hélène Pilote nous parle de Michelle Rossignol	16
Henri Vidal triomphe dans <i>La bête à l'affût</i>	18
Sandra Dee ou la jeunesse d'Hollywood	18
Sauvé par l'amour, Philippe Clay	36
"Plutôt mariée et malheureuse que vieille fille"	36
La joie de donner et l'art de recevoir	38
Problèmes de l'enfance: "Jeux et jouets"	38
Un fabricant de jouets américain connaissait le secret des chasseurs russes avant le Pentagone	38
Décorations de Noël: La double vie d'une bulle de savon	40
Du nouveau chez Molson	42

Chroniques

Sur toutes les scènes, par Francine Montpetit-Poirier	14
T.V. "Pierre sur pierre" par Gabriel Langlais	16
Coupable ou non coupable?	20
Horoscope	22
...et le Ciel t'aidera	26
Dis-moi ton nom	28

Fiction

Notre roman feuilleton: <i>La visiteuse inattendue</i> par Claude Virmonne	42
Le nouveau roman-feuilleton du "Samedi": <i>"Les mains vengeresses"</i> par Pierre Maël	46
Un roman d'amour complet: <i>"Blanche comme neige"</i> par Saint-Vincent	19
Un conte de Noël: <i>"La légende d'un âne reste inconnue"</i> par Gabrielle Garneau	30
Une grande nouvelle d'aventures: <i>"La baie du massacre"</i> par Georges Vidal	31
Un conte de Noël: <i>"L'homme-sandwich"</i> par Marguerite Garneau	34

Divertissements

Les mots croisés géants du "Samedi"	50
---	----

Rédacteur-en-chef: CHARLES LAFRENIERE



Combien de risques d'accidents au foyer voyez-vous sur cette image?

Examinez attentivement l'image ci-dessus et vous trouverez un certain nombre d'objets qui par leur situation risquent de causer des accidents. De tels risques d'accidents peuvent exister chez vous sans que vous vous en rendiez compte.

Voyez le coin relevé de la carquette, les patins sur le plancher et les livres dans l'escalier. Chacun de ces objets peut causer une chute. Au fait, les chutes sont la cause de plus de 1,500 accidents mortels au foyer chaque année.

Tenez l'escalier libre de tout objet dangereux. Aménagez un endroit où ranger les jouets et enseignez aux enfants à y mettre leurs jouets. Faites en sorte que les carquettes ne fassent trébucher, ni glisser personne.

Voyez-vous le feu qui flambe dans l'âtre sans la protection d'un écran? On estime que plus de 150 maisons sont ravagées par le feu chaque jour—certaines d'entre elles parce qu'on n'a pas installé des écrans convenables devant la cheminée. On devrait mettre un écran devant le foyer, surtout s'il y a de tout jeunes enfants dans la famille.

Avez-vous décelé le fil électrique tout effiloché menant à la lampe de table? Il pourrait causer un choc électrique violent ou une brûlure douloureuse. Assurez-vous que tous les fils électriques et toutes les prises de courant par toute la maison soient toujours tenus en bon état.

Avez-vous remarqué le lourd pot à fleurs sur la table? Un jeune enfant curieux pourrait l'atteindre et le renverser sur lui. Tenez les objets lourds au centre de la table.

Que dire maintenant des autres endroits virtuellement dangereux chez vous? La

salle de toilette surtout présente de graves dangers, si on laisse des médicaments là où les jeunes enfants peuvent les atteindre. Il faut garder tous les médicaments un endroit sûr. Il en est de même pour les divers produits d'usage domestique tels que les produits de blanchissage, de lessive, les insecticides et les nettoyeurs.

Il arrive fréquemment de nos jours qu'on doive recourir d'urgence aux services du médecin pour des cas d'empoisonnement par de telles substances, chez les jeunes enfants.

Deux importantes précautions sont à prendre dans la cuisine, soit tenir les couteaux aiguisés dans un porte-couteaux spécial accroché au mur et s'assurer que les rideaux ne pendent pas à un endroit où ils peuvent être poussés au-dessus du poêle allumé.

Au cours d'un an, les accidents qui surviennent au foyer causent la mort de 2,600 Canadiens et infligent, à 125,000 personnes des blessures causant des infirmités.

Pourquoi ne pas inspecter votre maison maintenant afin de déceler les sources possibles d'accidents et effectuer les réparations nécessaires, la réorganisation ou les corrections voulues pour éliminer ces sources d'accidents? Si vous le faites, votre foyer peut être un endroit plus sûr pour tous les membres de votre famille.

La brochure de la Metropolitan, "*La Sécurité Dans Votre Famille*", vous fournit beaucoup d'autres renseignements afin de vous aider à faire de votre foyer le refuge sûr qu'il devrait être. Pour en obtenir un exemplaire gratuit, utilisez le coupon ci-dessous.

COLLEZ LE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE

COPYRIGHT CANADA, 1959—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York
Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada,
(Dept. H.W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure intitulée "*La Sécurité Dans Votre Famille*", 1298.

Nom

Rue

Ville

Prov.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER
Président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Editorial

Les deux Noëls

Ce sont deux époques plutôt, situées à une telle distance l'une de l'autre sur la route du temps qu'une vie humaine y disparaît comme le grain de sable dans le désert.

Il y a de cela combien d'années, combien de siècles ?

Or, à cette époque reculée que l'imagination réveille à défaut du souvenir et même de légende, des hommes à l'aspect farouche parcouraient la terre. Il n'y avait encore ni chemins, ni maisons, ni champs cultivés. L'homme vivait avec les bêtes et à leur manière, leur disputant le droit de vivre par la force ou par la ruse, quelquefois vainqueur et souvent vaincu.

Il vivait dans une perpétuelle angoisse, avec la peur insurmontable des éléments et de leurs agitations ; l'éclair qui sillonne la nue, le sol qui tremble, le volcan qui vomit des flammes et de la fumée, tout cela jetait l'homme dans un désarroi moral sans cesse renouvelé parce qu'il a toujours cherché, d'instinct, à comprendre les choses et qu'il ne pouvait rien s'expliquer. Il était écrasé par le mystère qui l'enveloppait de toutes parts.

Il venait un temps où ses frayeurs devenaient de l'épouvante et de l'affolement ; c'est quand la nature se dépouillait de ses fleurs, de son feuillage et de sa verdure et semblait agoniser sous la morsure d'un froid chaque jour plus intense. Le soleil était lui-même atteint du mal incompréhensible ; il pâlisait, devenait avare de sa chaleur et de sa lumière comme un vieillard l'est de ses gestes, et réduisait sans cesse la longueur de sa course dans le firmament.

Instinctivement, l'homme établissait des comparaisons ; il assistait à la lente mais implacable destruction de ses semblables par le Temps, et il comprenait confusément que la nature entière subissait la même loi. Le soleil mourait lentement ; allait-il disparaître pour toujours, dévoré par la nuit grandissante qui se peuplait de fantômes étranges ?

Ah ! sans doute, ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait ; l'homme avait déjà vu la nature agoniser ainsi, puis sortir de sa torpeur et reprendre graduellement des forces sous la caresse bienfaisante du soleil nouveau, mais en serait-il toujours ainsi ? En vain l'homme interrogeait les arbres dénudés et les cours d'eau endormis sous une carapace aussi dure que le roc. Nulle réponse, nul encouragement ; partout la solitude et le silence mornes que troublait seul, de temps à autre, le hurlement d'un loup que la faim griffait aux entrailles.

Un jour pourtant, l'homme rece-

*A toutes ses lectrices,
A tous ses lecteurs
Et à ses annonceurs*

*Le Samedi offre
ses meilleurs Voeux
et souhaite
un Joyeux Noël !*

*Il souhaite aussi l'éclaircissement
des nuages troublés qui
passent actuellement sur tous
les pays qui semblent avoir
oublié la grande parole de
l'Evangile :*

*Paix sur la Terre
aux hommes de bonne volonté !*

vait le choc d'une émotion qui le faisait trembler, mais cette fois d'espérance puis d'une joie qui circulait dans tout son être avec le sang ; le soleil, moins terne, semblait avoir gagné la terrible lutte contre les ténèbres et le froid, et de vagues rumeurs dans la nature s'élevaient pour célébrer sa victoire.

Avec la même facilité qu'il s'était enlisé dans la crainte, l'homme cédait maintenant à la poussée de la vie renaissante ; il sentait que la fin de la dure épreuve était proche et tendait son âme gonflée de désirs vers le retour des joies qu'il avait crues mortes.

Ce recommencement perpétuel créa la tradition et celle-ci vint calmer les angoisses nées de l'incertitude en les remplaçant par l'espoir ferme d'un réveil heureux de toutes choses.

C'est ainsi, qu'avant les événements, l'homme primitif célébra ses premiers Noëls.

Des milliers d'années ont passé, d'autres milliers encore ; des continents ont modifié leur forme, des forêts ont disparu et des déserts se sont peuplés. Des espèces monstrueuses d'animaux ont disparu mais la race humaine est toujours là ; elle semblait vouée à la destruction rapide en raison de sa faiblesse et de son peu de moyens de défense mais, au contraire, elle a conquis la terre.

Mieux encore, elle a envahi l'immense domaine des océans et, dans celui des airs où volaient les ptérodactyles aux formes étranges, elle chevauche d'autres monstres de sa fabrication et à la vue desquels les hommes d'autrefois auraient été pris d'une terreur folle.

Tout cela s'est fait très lentement, comme se forment les îles de coraux par le concours d'un nombre incalculable de petits êtres microscopiques ; c'est ainsi que d'innombrables générations d'hommes dont il ne reste plus rien, pas même le souvenir, ont passé dans la vie comme sur un pont jeté entre deux éternités, constructeurs anonymes de cette chose impondérable destinée à flotter sur l'espèce jusqu'à la fin des temps et qui s'appelle le génie humain.

L'homme est bien le maître incontesté de la terre, il ne rêve plus maintenant que d'être celui des élé-

ments et ne désespère pas d'y arriver. Il ne lui restera plus ensuite qu'à pouvoir être maître de lui-même et, en attendant il s'efforce d'être le tyran de sa propre espèce.

Il en a complètement fini avec toutes les terreurs des temps primordiaux ; après avoir craint la foudre il a inventé Jupiter qui la maniait à son gré, puis il a volé son trône à l'antique olympien. Ce n'est pas son moindre orgueil que d'avoir mis en esclavage le fluide formidable dont les éclats faisaient frémir l'ancêtre préhistorique au fond de sa caverne.

Il ne craint plus la mort soudaine du soleil, bien que la science acquise lui dise que cette mort est possible ; il ne redoute plus la clameur sauvage de l'ouragan qu'il a classée dans la liste des phénomènes naturels, bien que cet ouragan renverse parfois, comme des châteaux de cartes, ses plus belles constructions ; il n'a plus l'effroi de l'océan ni de ses raz-de-marée dévastateurs parce qu'il a rejeté la croyance à Neptune jaloux de son empire liquide, et pourtant l'océan lui inflige en raison même du progrès, des deuils cruels et des pertes immenses. Enfin, il ne connaît plus la peur.

Il l'affirme, du moins.

Ah ! sans doute, la peur naïve des premiers âges, comparable à celle des enfants, non il ne la connaît plus, celle-là, il la tourne même volontiers en ridicule mais, par atomisme, il en a conservé le goût, je dirai plus encore, le besoin.

Ce n'est pas par la crainte, inavouée ou non, qu'il réussit à vivre ; peur de la misère s'il ne travaille pas et de la prison s'il agit mal. Peur du scandale s'il ne se tient d'une manière décente et de l'ennui s'il n'invente pas les agréments de l'existence. Peur toujours et partout, quelquefois ouvertement, mais presque toujours à l'état latent.

Enfin, comme si tout cela ne lui suffisait pas, il a fait le rappel du passé avec toute sa brutalité d'angoisses et d'incertitudes, mais comme il ne croit plus à la malignité des puissances mystérieuses, il a opposé l'homme à l'homme et remis ainsi sa planète sous le signe de la terreur.

Autrefois, quand la nature franchissait la passe la plus rude de son hivernage et se préparait au renouveau, il sentait l'espoir renaître en son âme ; aujourd'hui cette période de silence, de répit et de calme du moins apparent n'est plus pour lui que l'instant favorable aux préparations malsaines, aux complots sournois, aux dispositions de combats pour lesquels il attend avec impatience le retour de la belle saison.

L'homme d'autrefois craignait la nature, il avait tort ; elle n'a jamais été aussi cruelle à l'humanité que les hommes eux-mêmes, et ce n'est pas une marque rouge qu'elle met sur les fêtes de Noël mais la blancheur de son manteau de neige. Blancheur que piétinent les hommes et qu'ils ont tôt fait de transformer en boue noirâtre...

Louis Roland.



SAMEDI-EXPRESS

Vedettes

● Sinatra et la lady

Frank Sinatra commença à être, aux États-Unis, un phénomène comparable à Maurice Chevalier. En ce sens qu'il continue, après bien des années, à être le premier chanteur de charme d'Amérique, bien avant les Elvis Presley et Paul Anka, les Pat Boone et Harry Belafonte. Alors qu'en Europe on le considère d'abord comme un excellent acteur de cinéma, il passe la majeure partie de son temps en tournées à travers les principaux night-clubs des grandes villes américaines.

Depuis quelques semaines, il ne « tourne » pas seul. La compagne de ses tournées est une dame qui porte un grand nom britannique : lady Beatty. Celle-ci n'a pas hésité à poursuivre aux yeux de toute l'Amérique une idylle commencée dans les discrètes brumes londoniennes.

Mais ce que bien des gens ignorent, tant en Angleterre qu'aux États-Unis, c'est que Lady Beatty fut naguère l'une des innombrables starlets de Hollywood. Et qu'à cette époque elle connaissait Frank Sinatra. Il semble que tous deux se plaisaient déjà. Puis la jeune femme fit l'inévitable voyage en Europe, à la recherche d'un riche mariage, à défaut de succès cinématographique. Elle le trouva dans son opulente et brève union avec Lord Beatty.

Frankie se montre à son égard aussi passionné que jaloux. Mais Hollywood émet des doutes sur la durée de cet amour qui fut déjà interrompu il y a quelques mois par l'un des orages coutumiers à la vie sentimentale de Sinatra.



● Sinatra, un flirt ?

Si l'on veut faire rire Gina Lollobrigida, ces jours-ci, il suffit de lui parler de son « flirt » avec Frank Sinatra, son partenaire dans *Never So Few* (Jamais si peu), le film qu'elle vient de terminer à Hollywood.

Deux journalistes viennois ont publié cette nouvelle. Selon eux, la raison pour laquelle Gina se plaît tellement à Hollywood et ne serait pas pressée de rentrer en Italie s'appellerait Frank Sinatra.

— Tout le monde a oublié qu'il y a deux ans, venant d'Allemagne et étant enceinte, j'ai été trop fatiguée pour recevoir la presse à Vienne, et pour assister dans cette capitale à une soirée où j'aurais dû chanter. Mais les Viennois ne l'ont pas oublié. J'en conclus qu'ils sont rancuniers.

« J'aime Hollywood seulement parce qu'on m'y traite comme une reine. Je me partagerai désormais entre l'Amérique et l'Italie. On me verra d'ailleurs bientôt en Europe rasée comme Yul Brynner dans le rôle de la partisane Jovanka. Quant à Sinatra, il est aussi sympathique à mon mari et à mon fils qu'à moi-même... »

Philatélie

● L'histoire du timbre canadien

Le modeste timbre à quatre ou cinq sous, qui sert à affranchir lettres ou paquets, se voit quelquefois vendu à quatre ou cinq mille dollars. Il suffit pour cela qu'il soit très vieux, très rare, ou qu'il sorte de l'ordinaire. En fouillant vos tiroirs, vous trouverez peut-être une enveloppe portant le timbre commémoratif de l'ouverture de la voie maritime du Saint-Laurent... Jetez-y un bon coup d'oeil, il peut valoir mille dollars et plus, surtout si l'enveloppe a été postée aux environs de Winnipeg, ou à Picton, en Ontario.

Voilà de quoi il s'agit : Parmi les quelque quarante millions de timbres imprimés pour le compte du gouvernement canadien par la *Canadian Bank Note Company*, se trouvent plusieurs centaines d'exemplaires imprimés en partie à l'envers. Regardez bien votre timbre, (on peut l'obtenir dans n'importe quel bureau de poste pour 5 cents). En haut du timbre se trouve une inscription en lettres rouges, assez petites : *St-Lawrence Seaway—Voie maritime du Saint-Laurent*. Tout au bas du timbre, sur sa longueur, en grosses lettres rouges, on peut lire : *CANADA*. Entre les deux inscriptions, celle du haut et celle du bas, se trouve le dessin proprement dit : deux maillons d'une même chaîne, en blanc, chaque maillon renfermant un emblème distinctif, la feuille d'érable canadienne et l'aigle américain. Or, dans le cas des timbres mal imprimés, le dessin central, en bleu, est à l'envers par rapport aux inscriptions en rouge. C'est la première fois qu'une telle erreur se glisse parmi les émissions canadiennes, mais c'est aussi cela qui fait son intérêt. Plus l'erreur est rare, plus sa valeur est grande. Notons, avant de continuer, que le principe n'est valable que si l'erreur est due à l'imprim-

meur. Tout timbre maquillé ou retransformé à la main est considéré comme un faux.

Timbres et erreurs

Il y a au monde pas moins de 100,000 timbres différents, tirés à des millions et des millions d'exemplaires. Cela donne au collectionneur le plus enragé de quoi satisfaire sa soif. Parmi tant de timbres, les erreurs fourmillent, et toutes ne sont pas dues à l'imprimeur. Aux États-Unis, par exemple, existe une série de timbres émis à la gloire de Colomb et de la découverte de l'Amérique. Malheureusement, l'histoire et la vraisemblance n'y trouvent pas leur compte : Colomb aperçoit la terre, et l'explore avec une longue-vue... qui ne fut inventée qu'un siècle plus tard. En France fut émis un timbre destiné à rendre hommage à Descartes, le grand philosophe du XVII^e siècle, mais une erreur s'y glisse. On demanda un nouveau timbre, maintenant il y en a deux. L'un porte l'inscription *Discours sur la méthode*, l'autre *discours de la méthode*, les deux veulent dire exactement la même chose : il ne s'agit que du titre d'un des livres de Descartes. Mais c'est ce genre d'accidents qui fait la joie des collectionneurs.

Timbres canadiens

Si le service postal est apparu au XVII^e siècle, le timbre, lui, a mis du temps à naître. Dans notre pays, le timbre, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a eu pour père le cachet postal. Dans le temps, d'ailleurs c'est le destinataire qui payait le port, et non l'expéditeur. La première poste, installée à Halifax, date de 1755. Les autres suivirent rapidement, à Québec, à Trois-Rivières, à Montréal. Et savez-vous qui dirigea l'installation ? Benjamin Franklin. A cette époque, il était maître de poste général pour tous les territoires anglais d'Amérique !

Le premier cachet postal connu date de 1765. Il porte l'inscription *Québec No 1*. Quant au premier timbre canadien proprement dit, il date de l'année 1851. Ce timbre, de couleur noire, dessiné par Sir Sandford Fleming, représente un castor. Si vous en avez un, vous êtes un homme heureux : il vaut \$2,000.00 Ce qui est un bon prix pour un petit bout de papier.

A la même période sont apparus des timbres de couleurs différentes représentant différentes têtes, plus ou moins ressemblantes, de la reine Victoria. A noter qu'aucun de ces timbres n'était dentelé. Tous ont de la valeur (sur le marché, les prix varient entre 50 et 200 dollars le plus souvent), mais aucun n'approche le timbre noir, Reine Victoria, 12 penny. L'émission, datée du 14 juin 1851, fut restreinte à 1,510 exemplaires. Voilà pourquoi il vaut environ \$3,000.00. A travers les timbres et leur histoire, on retrouve l'histoire du pays qu'ils représentent. Ainsi, en 1859, lorsque le Canada adopta le dollar et le cent, à la place du shilling et du pence, les timbres en portent la marque. Le premier timbre acheté avec « une cenne » portait encore la tête de la reine, mais en rose,

cette fois. Aujourd'hui, il vaut \$20.00 neuf ; la moitié, s'il est oblitéré. Jusqu'à la Confédération, et même plus tard dans le cas de certaines provinces, chaque gouvernement provincial avait des timbres spéciaux. Dans le Québec, par exemple, existent des timbres de licence, datant de 1876, des timbres de prohibition, qui remontent à 1919, des timbres d'assurance-chômage, de 1934, et bien d'autres.

Mais comme le montre l'exemple du timbre *Voie du Saint-Laurent*, dont on a parlé plus haut, quand il s'agit de philatélie, on n'est jamais au bout de ses surprises.

Cinéma

● Un cheval gracieux pour Sophia

Dans tout Vienne on cherche un cheval. Bien entendu, pas n'importe quel cheval : un cheval pour Sophia Loren, qui tourne actuellement *Olympia* sur les rives du Danube. Un destrier qui soit capable de la porter avec grâce, mais surtout de la désarçonner avec non moins de grâce.

Le scénario exige en effet qu'après une galopade effrénée, Olympia tombe de sa monture juste en vue d'une automobile conduite par un jeune Américain. Sophia n'a pas peur de cette scène. Elle affirme n'avoir vraiment peur que des armes à feu. Mais son metteur en scène Michaël Curtiz est terrorisé pour elle.

Depuis qu'Audrey Hepburn s'est brisé des côtes en montant un cheval



au Mexique, il en a des cauchemars. Or, à Vienne, on ne trouve pas comme à Hollywood des chevaux parfaitement dressés à faire tomber gentiment les interprètes (ce qui explique que l'on voit assez souvent ce genre de scène dans les films américains). Faute de cheval dressé, on se servira d'une doublure (de Sophia).

Celle-ci serait d'une humeur char-

SAMEDI-EXPRESS

mante sans la nouvelle querelle qu'on lui attribue avec sa rivale de toujours : Gina Lollobrigida.

— C'est encore une agence américaine qui a déformé mes paroles, proteste-t-elle. Selon la Lollo, je préfère les lignes courbes, tout en maigrissant à vue d'œil. Pour ma part, je préfère la ligne mannequin et le talent.

● Luis Mariano n'est plus heureux

Luis Mariano, dans sa vie privée comme à l'écran ou à la scène, était jusqu'à présent le plus joyeux, le plus euphorique des chanteurs-acteurs. Il trouvait la vie tout simplement merveilleuse.

Depuis l'été dernier, il la trouve bien triste. Car il vient de perdre le seul grand amour de sa vie : sa maman, une charmante dame au doux visage rond. Il ne la quittait que pour ses voyages.



Or depuis dix mois, il était constamment en voyage : à la Havane pendant la révolution castrite (il n'y était pour rien), au Texas où il chantait pour les cow-boys, à Las Vegas où il recevait la consécration des milliardaires, au Vénézuéla, au Canada... Ses contrats ne lui ont pas même accordé un répit après la mort de celle qu'il appelait toujours, comme en son enfance : « mamita ». Actuellement il parcourt la Belgique à bord d'une roulotte-palace qui fait partie de la caravane du Cirque Pinder.

Sans sa mère, Luis Mariano se sent un peu perdu : elle était à la fois sa meilleure amie, sa confidente, son directeur de conscience, sa secrétaire, sa cuisinière et son infirmière. Il ne faisait jamais rien sans lui demander conseil.

C'est avec elle qu'en 1948 Jaboune réalisa la première émission de radio en « duplex » : Luis était à Madrid, en représentation, quand Jean Nohain entra en contact avec lui pour lui faire entendre « une surprise ». Et les au-

teurs entendirent une voix frêle qui murmurait : « Ne prends pas froid, mon petit. Couvre-toi... »

Sports

● Sports : échos et nouvelles

NOUVELLE-ZÉLANDE : Des moyens efficaces.

Il n'y a pas qu'en Amérique du Sud où les spectateurs perdent parfois le contrôle de leurs nerfs sur un terrain de sport.

Autour du terrain de rugby de Maungakarmea (Auckland Province, Nouvelle-Zélande) on a installé un réseau de fils électriques à haute tension pour empêcher l'intrusion intempestive de spectateurs surexcités. Il faut reconnaître qu'il y a de quoi faire réfléchir, même les plus forcenés.

D'autres pays emploient d'autres méthodes qui donnent aussi de bons résultats, paraît-il.

En URSS, quatre spectateurs d'un match de football ont été condamnés à 25 ans de prison et à la confiscation de leurs biens pour être « descendus » sur le terrain afin de lyncher l'arbitre ; ils avaient aussi lapidé le service d'ordre.

Une immense publicité a été donnée à cette affaire et les arbitres se sentant protégés, opèrent maintenant avec sécurité même s'il leur arrive de ne pas respecter une impartialité absolue.

MOSCOU : Le fleuret électrique menacé.

Touché ou pas touché ? C'était l'éternelle question qui se posait lors d'un combat d'escrime lorsque la touche ne faisait pas plier visiblement la lame du fleuret.

Le fleuret électrique fut donc inventé. Chaque escrimeur est relié par un fil à un compteur électrique qui enregistre les touches les plus légères. Beaucoup de champions n'ont jamais pu s'adapter complètement à ce système. Peut-être vont-ils être bientôt débarrassés de ce matériel gênant.

En effet, les Russes ont mis au point une invention qui consiste à adapter à la pointe de l'arme un bouton coulissant contenant un liquide de couleur qui jaillit à la moindre touche sur la veste du tireur.

Voilà du travail pour le teinturier, direz-vous ?

Eh bien non, le liquide s'évapore rapidement sans laisser la moindre trace.

LONDRES : Une curieuse récompense.

Le cyclisme professionnel ne se pratique pas en Angleterre où ce sport n'éveille pas l'enthousiasme des grandes foules. Il y a quand même quelques coureurs anglais qui ont fait de ce sport un métier, mais c'est à l'étranger qu'ils l'exercent.

Il n'en existe pas moins un *Tour cycliste d'Angleterre* qui passe d'ailleurs pratiquement inaperçu. Il vient d'avoir lieu ; il comportait 12 étapes, son vainqueur, Hinds, reçut pour sa victoire un prix pour le moins curieux : du lait pour toute une année, à raison d'une pinte par jour que le Comité national du lait, qui patronnait l'épreuve, se chargera de lui livrer.

NEW-YORK : Frank Garbo a des émules.

Le célèbre gangster américain a été souvent soupçonné, entre bien d'autres choses, d'avoir « pourri » certains milieux de boxe aux U.S.A. Il n'est pas le seul si l'on en juge par cette histoire arrivée au poids-léger Gordon Parker.

« Je devais rencontrer McCoy. Avant ce combat un individu est venu me voir et m'a déclaré :

« — C'est vous Parker, bon, vous devez rencontrer McCoy, bien, alors je vous recommande de perdre ce combat car j'ai mis beaucoup d'argent sur McCoy. Si vous tenez à rester en bonne santé vous perdrez et si vous croyez que je plaisante, essayez donc de gagner ! »

Parker n'a ni perdu, ni gagné ; saisi de peur il n'est pas monté sur le ring.

Mais le comble de l'histoire c'est qu'il fut condamné à un an de suspension pour forfait.

HOLLYWOOD : Attention aux Russes !

Bob Mathias, le décathlonien bien connu, dont la réputation n'est plus à faire, a lancé ce pressant avertissement à ses frères les athlètes américains, femmes et hommes.

« Que nos femmes pratiquent intensément le sport au lieu de s'admirer dans les miroirs. Que nos athlètes masculins perdent l'habitude de se prélasser dans de confortables fauteuils, au lieu de suivre leur entraînement ; qu'ils abandonnent ce goût trop prononcé pour les belles voitures où ils se trouvent si bien qu'ils ne savent même plus ce que c'est que marcher. S'ils n'y prennent garde les Russes domineront les prochains Jeux Olympiques ».

LONDRES : La facture est lourde.

La Fédération britannique de boxe avait interdit à Brian London, de rencontrer le champion du monde Floyd Patterson.

Ce combat parut tellement déséquilibré que personne ne protesta sauf London, bien entendu, qui passa outre cette interdiction.

Il fut mis K.O. au 11^{ème} round par Patterson qui aurait tout aussi bien pu « en finir » à la première reprise.

London revint à Londres pour apprendre qu'il était suspendu pour 6 mois et qu'il aurait à payer une amende de 1,000 livres sterling. La sanction est lourde mais, il est vrai, London a fait malgré tout une bonne affaire en désobéissant ; pour rencontrer Patterson, il toucha une bourse de plus de 15,000 livres.

Ceci compense largement cela.

Grand Nord

● Les Esquimaux et l'Art

Depuis quelques années l'art esquimaux prend dans le monde entier une place importante, comparable à celle de l'art africain, sinon en quantité du moins en qualité. Et, réciproquement, plus l'art de nos habitants du grand Nord est apprécié, plus le sort des esquimaux s'améliore. Il était grand temps : l'hiver dernier, plus de 25 esquimaux du district de Keewatin sont morts de faim, faute de caribou. Faute aussi des autorités responsables qui n'ont pas jugé utile d'intervenir.

L'art au secours de la vie

Pour remédier à la pauvreté chronique qui risque finalement d'anéantir les descendants des premiers habitants du Canada, le gouvernement fédéral encourage maintenant la production de la sculpture esquimaude. Les esquimaux sculptent depuis toujours, mais il y a désormais une grande différence : ils peuvent vivre de leur art. Les archéologues ont retrouvé des sculptures sur os et ivoire qui remontent probablement à 2,500 ou 3,000 ans, mais les sculptures actuelles utilisent surtout la pierre. Comme toujours lorsqu'il s'agit de mêler l'art et l'argent, les choses se compliquent. Les organismes gouvernementaux font remarquer que



les sculpteurs vendent pour environ \$150,000 par an, et que cet argent permet aux esquimaux de vivre beaucoup mieux — souvent de survivre.

Les amateurs d'art en conviennent mais protestent contre ce qu'ils appellent la production en masse. Le fait est que la réalité des sculptures n'est plus ce qu'elle était. On ne travaille presque plus l'ivoire et l'os, qui sont des matériaux magnifiques mais difficiles à tailler. Autrefois, les esquimaux, faute de temps et faute de matériel, ne sculptaient que des choses de petite taille, maintenant afin de se faire payer davantage, ils sculptent des masses de pierre tendre qui pèsent jusqu'à cinquante livres.

Malgré ces discussions parfois académiques

[Lire la suite page 48]



L'abbé Pierre se repose dans ce paysage de Savoie.



"Camp des familles" de Noisy-le-Grand, près de Paris.

Les grands récits du Samedi

L'ABBÉ PIERRE SANS SA LÉGENDE

par Henri Gault

I — Le prêtre d'un camp d'urgence s'indigne : " Il s'est fait rouler... Il a reçu deux millions, il aurait pu faire un camp modèle, il n'y a ni eau ni électricité... "

Une vieille femme édentée le fixait, comme en état d'hypnose. Un seul mot la réveilla. Le mot « taudis ». Alors son menton se mit à trembler.

C'était aux « Arènes » de Douai, il y a quelques mois. Pour la première fois depuis son retour des Indes, l'abbé Pierre parlait, de cette voix chantante et sourde :

« Si vous ne sortez pas de l'illusion de votre paix, alors des Tropiques à l'Equateur, un cri montera de ces millions de poitrines maigres, un cri que vous ne pourrez plus faire taire... »

Et les têtes des paisibles Douaisiens se courbaient écrasées sous tant de catastrophes promises, tant de prophéties terribles...

Brusquement, l'abbé Pierre quitta la tribune. A demi-porté par deux jeunes gens, il se dirigea vers une loge aux murs chaulés. Je l'attendais là. Il ne me regarda pas. Presque en titubant, il avança jusqu'à la table. Il se saisit d'une serviette et essuya son front moite. Un des garçons lui avait passé sa pèlerine et lui frottait le dos. Le silence était total. J'attendis un peu, puis je murmurai :

— Mon père...

L'abbé Pierre leva lentement la tête. Il gardait les yeux fermés. De sa petite mèche ramenée sur le front, quelques gouttes de sueur tombaient sur son long nez congestionné. Lui qui n'avait pas 47 ans en paraissait au moins 60.

— Quest-ce que tu veux encore ? Quest-ce que vous voulez tous ?

Sa voix était sans souffle, mais assez sèche.

— C'est un journaliste, mon père, dit le jeune garçon sans cesser de frotter le dos moite.

L'abbé Pierre eut un geste excédé et las :

— Il faudrait quand même qu'elle cesse, cette idolâtrie ridicule.

Il ouvrit les yeux, il me fixa et, soudain, les mots recommencèrent à bouillonner dans cette bouche exsangue, à faire trembler sa mâchoire osseuse.

— Pourquoi viens-tu ? Viens-tu me parler du travail à faire pour tous ? Ou viens-tu pour prêter au pauvre bougre que je suis je ne sais quelle nouvelle et mythique perfection ? Viens-tu pour me canoniser, pour assommer mon pauvre être ? Ou viens-tu tout bonnement pour parler de ce qui reste à faire, pour parler de ceux qui souffrent, de ceux qui crèvent... dis, pourquoi viens-tu ?

Cette fois c'était moi qui me taisais. Devant cet homme plein de violence et de lassitude infinie, je me sentais incapable de lui dire le vrai motif de ma visite, le vrai sujet de cette enquête qui, dix ans après la création des Com-

pagnons d'Emmaüs, tenait en cette phrase :

— Qui êtes-vous, abbé Pierre ? Etes-vous un agité ou un saint ? Voilà des mois que je tourne dans la boue de vos villages de misère, voilà un mois que je reçois sur vous les témoignages les plus contradictoires, alors je vous demande : « Votre aventure, qu'est-elle devenue ? N'était-ce d'ailleurs qu'une aventure ? »

J'étais encore remué par sa dernière visite dans ce bidonville aux trois cents igloos fait d'« Eternit » ondulé. Cela s'appelait le « Camp des familles de Noby le Grand ». A l'entrée, au bout de la route plate qui traverse les champs potagers de l'est de Paris se dressait une pancarte où l'on pouvait encore lire, bien que la pluie eut lavé les mots et qu'une main rageuse eut arraché une planche :

« Ce hameau de détresse est à l'honneur de ceux qui, par leur travail et par leurs dons, ont permis de l'établir et à la honte d'une société incapable de

loger dignement ses travailleurs. Signé : Abbé Pierre ».

" Parlons-en, des cités d'urgence "

Il pleuvait mais personne ne semblait y prêter attention. Des femmes, le plus souvent en haillons, passaient en s'insultant. Mais quand elles n'échangeaient que des paroles anodines, leurs voix rauques étaient celles de la haine ou de la folie. Une nuée d'enfants dépeçés pataugeaient dans les ruisseaux ou s'époumonnaient à pousser ce qui restait d'une patinette. Une fille me croisa. Elle avait peut-être quinze ans. Ses seins pointaient sous un « polo » douteux. Elle avait l'oeil effronté et brillant.

Un abbé était venu vers moi, solide, rude, la main tendue : le père Joseph.

— Vous êtes journaliste ? Vous venez encore écrire des balivernes à l'eau de rose !...

Je répondis que je n'avais pas d'opinion préconçue et que je cherchais justement à m'en faire une avant d'aller voir l'abbé Pierre.

— Bon, alors, dans ce cas, regardez ! Si vous aviez voulu écrire à tout prix du bien d'Emmaüs sans essayer de voir la réalité, alors je vous aurais dit : « Ne comptez pas sur moi ! » Mais si vous cherchez la vérité, c'est différent... N'ayez pas peur d'ouvrir les yeux et suivez-moi.

Il allait à grandes enjambées dans la boue jaune des fondrières.

— Le camp d'urgence ! Ah ! parlons-en ! Il y en a qui sont là depuis cinq ans... Un état d'urgence qui dure cinq ans... Vous vous rendez compte. Et moi aussi, je suis là à lutter contre une pagaille inimaginable...

A gauche et à droite, on le saluait et il répondait par des :

— Bonjour, mon petit, et tes gosses ? Je demandai :

— Qui est-ce ?

— Une malheureuse, une détraquée, comme bien d'autres.

Il avançait, et reculait avec une grande nervosité. De temps à autre, il levait les bras au ciel.

— Pas détraqués si l'on veut. Mais désaxés. Comprenez-vous, ce sont des désaxés. Entassés, empilés les uns sur les autres. Et ceux qui sont sains en arrivant sont souvent vite contaminés. Une société d'associaux capables des

L'Abbé Pierre parle aux Canadiens

L'Abbé Pierre, qu'on a appelé un prophète moderne est certainement un personnage essentiel de cette génération. Peu d'hommes ont produit un tel choc psychologique dans les milieux les plus divers.

Au Canada, ses visites ont laissé une impression profonde. De son côté l'Abbé Pierre a choisi le Canada comme siège social de sa Fondation Mondiale contre la Faim et la Misère, dont le secrétariat a été établi récemment à Montréal.

Fait également inattendu, Les Editions de l'Homme, maison canadienne, publient des textes inédits de l'Abbé Pierre dans un livre destiné au public canadien et qui, précisément, a pour titre : « L'Abbé Pierre parle aux Canadiens ».

Il s'agit d'un livre de 164 pages, fort bien présenté, orné de 7 photos hors-texte et qui pourtant est offert à un prix populaire.

Dans cet ouvrage, l'apôtre des sans-logis raconte avec une grande simplicité et parfois avec humour l'histoire bouleversante de son oeuvre devenue mondiale. Il résume en quelques chapitres son message d'amour, qui a su enthousiasmer les foules dans plus de 30 pays. En conclusion, il lance un appel à « la jeunesse heureuse du monde entier » qu'il veut mobiliser dans une vaste armée de paix qui ferait « la seule guerre totalement juste : la guerre à la misère ».

Le lancement de ce livre unique, qui est déjà en vente dans toute la province, constitue un événement important. Il nous permet de supposer que les jeunes Editions de l'Homme, dirigées par M. Jacques Hébert, ne nous ménageront pas des surprises intéressantes puisqu'elles se proposent de publier un livre par mois.

gestes les plus étranges. Tenez, vous avez vu tout à l'heure la petite bonne femme à qui j'ai demandé comment allaient ses gosses ? Eh bien, ses gosses, ses vrais gosses à elle, elle les a mis à l'Assistance. Puis elle a trouvé que sa maison était vide. Alors, elle a recueilli ceux d'une voisine en disant : « Moi, qu'est-ce que vous voulez, j'ai un cœur de mère... »

Une digue de boue qui crève

Le père Joseph allait toujours en faisant de grands gestes énervés :

— Il n'y avait qu'un prêtre en France assez timbré pour venir ici, et c'était moi. Je fais ce que je peux mais peut-on faire quelque chose ? Le bureau central des communautés, qui est situé rue des Bourdonnais, décide, coupe, tranche de là-haut. C'est lui qui nomme les responsables. Résultat : ici, un de ces fameux responsables a fichu le camp avec la caisse. Et un autre a séduit cinq filles et les a mises au travail...

« Tout est à l'avenant. C'est comme une digue de boue qui crèverait de partout, et qu'on s'épuise à colmater. Promiscuité sexuelle, vol, brutalité, ivrognerie et je ne veux pas insister ! De temps en temps pourtant, on s'accroche à une réussite. Tenez, cette petite, là-bas, elle vit honnêtement de son salaire ».

— Que fait-elle ?

— Elle débobine des rouleaux ratés de papier collant. C'est l'industrie du camp. L'aumône, la charité, ça ne réussit guère. Le travail, au contraire, le fait de toucher un salaire que l'on a mérité, leur redonne de la dignité. Voyez cet homme. C'est un maçon qui avait abandonné son travail à la suite de peines de cœur. Sa femme l'avait quitté pour un autre. Il s'était mis à

boire. A la fin, il a échoué ici. Et il s'est aperçu qu'il y avait des gens plus malheureux, plus misérables encore que lui, ceux qui n'avaient pas de métier. Lui était un maçon. Dans cette société, c'était un aristocrate. Grâce à cela, j'ai réussi à lui redonner le goût du travail. Il ne boit plus.

Il avait haussé la voix :

— Tous des désaxés, je vous dis ! Il y aurait peut-être un espoir de les aider, peut-être un espoir de les sauver, s'ils étaient entourés comme des enfants, et si eux croyaient qu'un jour ils pourraient sortir de leurs cabanes, de leur boue, pour devenir des hommes comme les autres. Mais ils n'y croient plus parce qu'à la maison mère...

Il s'arrêta, et fit une curieuse grimace, qui se voulait comique et qui n'était qu'amère :

— Là-haut, dit-il avec dérision, là-haut, c'est la pagaille.

— Où ça, là-haut ? demandais-je, chez l'abbé Pierre ?

— Oh ! lui, il rêve, il philosophe, il se fait rouler. Je le connais bien, allez, et tout ce que je vous raconte, il y a belle lurette que je lui ai dit. Regardez son oeuvre. Elle est émouvante, bien sûr, mais quel gaspillage ! Il a reçu près de deux millions en 1954 et ici il n'y a pas d'eau, pas d'électricité. C'est un scandale. Avec tout cet argent on pouvait faire un camp modèle. Après il aurait pu aller jouer à l'apôtre aux quatre coins du monde et dire : « Je n'avais rien. Voilà pourtant ce que j'ai fait. Si vous le voulez, vous pouvez en faire autant ». Mais c'était trop simple pour son esprit trop élevé et trop compliqué. Il se prend pour un architecte, pour un urbaniste, pour un homme d'affaires pour un grand psychologue, pour un homme d'Etat, et, finalement on n'a toujours pas d'eau courante. Il se croit au Moyen-Âge.

saint Vincent de Paul, quoi ! Mais le paternalisme au XXe siècle, ça ne colle plus ! Autrefois, les pauvres, l'aumône ne les dérangeait pas. Mais maintenant, ils ont honte de devoir. Et ça les rend fou d'avoir honte ».

La pluie tombait sur la soutane verdie du père Joseph. Il y avait dans sa violence un désespoir qui ne pouvait pas ne pas toucher.

Qu'on ne pouvait pas oublier non plus et ce soir-là, à Douai, c'était cette image qui m'empêchait de me laisser gagner par le charme envahissant de l'abbé Pierre. Car j'étais prévenu : tous ceux qui le voient pour la première fois sont grisés par sa voix passionnée, par son visage illuminé et soudain las et toujours tendre... Moi, dans cette loge des « Arènes », j'étais peut-être un peu hostile. Devina-t-il cette hostilité ? Il posa sa main sur mon épaule et dit :

— Après tout, qui que tu sois, tu es le bienvenu. Mais maintenant, je suis épuisé. Viens dans huit jours. Je serai à l'aérium de Notre-Dame de X..., en Haute-Savoie. Le docteur exige que j'y passe encore la plus grande partie de mon temps. Viens, viens si tu veux ; nous parlerons.

Voilà pourquoi aujourd'hui, je viens de prendre cent virages à la corde sur cette route qui mène à Notre-Dame de X... J'ai quitté la vallée depuis longtemps déjà. Je suis entré dans la neige et les sapins. Tout en haut, un petit bâtiment est apparu et dans la lumière ; sur le toit, une croix.

" Je n'ai pas d'anecdotes pour toi ! "

Un terre-plein. Des prêtres et des séminaristes en récréation qui s'esclaffent en imitant le dernier discours du général de Gaulle. Ils chahutent, ils éclatent de rire en se donnant des

bourrades. Au loin, l'écrasante blancheur de la chaîne du Mont Blanc qui se confond avec celle des nuages. Je descends de voiture. L'air est pur et prend à la gorge.

Voici l'abbé Pierre. Il marche lentement en s'aidant de sa canne, mais sans boiter. Une cape et un béret le protègent du soleil. Il penche un peu la tête sur le côté, comme il est dit dans les « Contes du chat perché » : « Il était bon et penchait la tête de côté comme le font tous les gens qui sont très bons. »

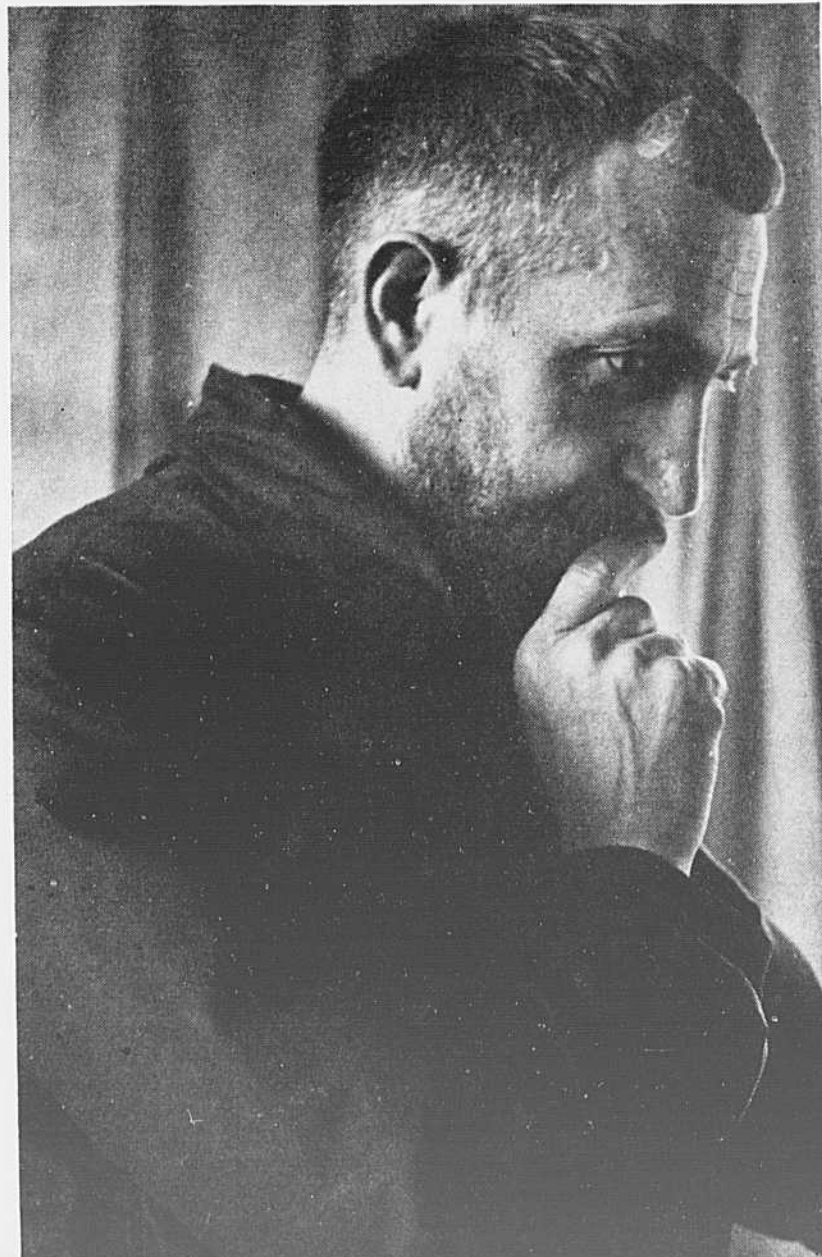
L'abbé Pierre me voit. Il pointe sa canne sur moi et écarte l'autre bras en signe de bienvenue :

— Ah ! te voilà ! Tu dois avoir faim. Viens, tu as fait bon voyage ? Tu as une sale mine. Mais tu vas vite te retaper ici. C'est un aérium pour ecclésiastiques convalescents et fatigués.

Je m'assieds dans un réfectoire clair. Le père s'affaire, me sert du saucisson, court chercher du pain, sans cesser de parler :

— Bon, tu as tout ce qu'il te faut ? Alors, qu'est-ce que tu veux ? un reportage ? non, non, non. Je te le redis : il faut que cesse l'idolâtrie autour de ma personne. Assez d'histoires sur le bon abbé Pierre qui se bat pour les malheureux. Trop de gens bien logés, bien nourris lisent ces reportages et s'estiment en règle parce qu'ils ont compati pendant une minute avec la misère que je dénonce...

Il reprend immédiatement l'entretien à l'endroit même où il l'avait laissé à Douai. Comme sur la scène des « Arènes », sa longue phrase chante, se noue, se dénoue, fait des retours en arrière, s'égare dans une forêt d'incidences. Et puis ses yeux qui ne m'ont pas encore regardé en face se lèvent sur moi. C'est comme un coup, des yeux larges, verts et pâles :





Le père Joseph accuse : avec tout l'argent reçu, on pouvait faire un camp modèle.

— Mon pauvre vieux, je vais te découvrir. Si c'est du pittoresque que tu cherches, je n'ai pas d'anecdotes à ton service. Je n'ai qu'une pauvre volonté acharnée d'aider un monde qui bascule à redécouvrir les conditions de sa survie. Et ça, ça n'intéresse pas les lecteurs, n'est-ce pas ? Enfin, viens,

viens quand même là-haut dans ma chambre.

Je lui emboîte le pas lentement. Tout est blanc alentour, pur, net. J'ai encore une pensée pour le père Joseph dans sa soutane verdie, sous la pluie sale de Paris. L'abbé Pierre se retourne :

— Viens. Entre. C'est là !

II – Vacillant dans la neige à quelques pieds de la frontière, un petit vicaire décharné portait dans ses bras le jeune frère paralysé de de Gaulle... C'était l'abbé Pierre

Ce n'est pas une cellule monacale, mais une toute petite chambre de neuf pieds sur six, encombrée de livres, d'appareils de projection, de magnétophones.

Sur une table, en vrac, des dizaines de lettres, des dossiers, des photographies de misère dans tous les coins du monde. Dans un angle, le lit de camp kaki au-dessus duquel est pendue une minuscule médaille de la sainte Vierge. Une seule oeuvre d'art : le merveilleux tableau que forment le ciel bleu et les Alpes blanches dans le cadre de la fenêtre.

L'abbé Pierre s'est assis devant la table :

— Alors, explique-moi ce que tu veux.

En quelques mots, je lui ai dit l'essentiel : il y a cinq ans la France était ébranlée par une révolution pacifique que l'on a appelée l'« Insurrection de la charité ». Au cours d'un hiver rigoureux où les enfants sans abri mouraient dans les bras de leurs parents, ce fut un raz de marée de la bonté. Au centre de ce monument, il y avait un prêtre maigre et exalté : lui, l'abbé Pierre. Cinq ans ont passé. Qu'est devenue son oeuvre ? Qu'est-il devenu lui-même ? Et s'il devait recommencer, recommencerait-il de la même façon ? Ses yeux sont fermés. Son visage est à demi caché par ses mains qui, sans arrêt, se crispent et massent son front. Tout à coup, il relève la tête. Il répond, mais à côté et toujours de cette façon brumeuse où fleurit l'obscur parabole et le style métaphysique :

— Ton métier à toi, c'est d'analyser, dit-il. Pour moi, je ne peux faire autrement que d'être hanté du besoin de chercher à voir et à comprendre les ensembles... Oh ! bien sûr, c'est en tâtonnant, comme une pensée qui progresserait par approximations successives, saisissant les faits et saisie par eux, et obligée de se laisser projeter par

eux vers ce à quoi ils tendent tous, vers la Réalité. L'Unique réalité, qui est Amour, Dieu...

Je perdais pied dans ce dédale de formules confuses lorsqu'on frappa à la porte. Une dame aux cheveux blancs apparut et me dévisagea sévèrement. J'avais reconnu « Lulu la Terreur ».

L'adjudant de la charité

— C'est ma secrétaire, mademoiselle Coutaz, dit l'abbé Pierre. Je l'ai rencontrée pendant la guerre. J'étais vicaire à la cathédrale de Grenoble. Elle me prêta son petit logis. C'est là que j'ai organisé le P. C. des passeurs de frontières. C'est là aussi que le maquis du Vercors a trouvé un de ses berceaux. Les années ont passé. Elle a des cheveux blancs, maintenant mais, il y a vingt ans, elle était déjà comme vous l'avez vue, une ombre fidèle et sévère... Vingt ans ! Elle ne m'a jamais quitté. Elle a été à mes côtés dans la Résistance et assuré mon secrétariat à la Chambre des Députés. On la trouve tout au long de l'histoire d'Emmaüs, depuis la maison d'accueil de Neuilly-Plaisance, qu'elle fleurrissait de marguerites, jusqu'aux moments glorieux mais terribles de l'Insurrection de la Charité.

« Moi, j'allais toujours, ignorant l'ampleur des tâches auxquelles je m'attelais. Elle, devinait tout, assurait tout, pesait parfaitement les périls qui nous attendaient et demeurait toujours debout, du matin jusqu'à la nuit, toujours disponible, toujours silencieuse et renfermée. Rien n'échappait à son oeil. C'était l'adjudant de la charité et les hommes rudes qui nous entouraient l'avaient surnommée « Lulu la Terreur ».

« Elle avait des emportements redoutés et une minutie irritante dans les petites choses. Puis, soudain, dans les coups durs, quand le feu prenait à la

maison, celle dont la tête restait la plus froide, c'était « Lulu ». Alors, oubliant toute « terreur », les grognards revenaient vers elle.

Elle a été pour Emmaüs celle sans qui beaucoup de problèmes n'auraient jamais été résolus. Elle a été pour moi le gardien sourcilieux, rigoureux, de ma santé...

"Je n'ai jamais cessé d'être malade"

Pour prévenir une nouvelle et longue improvisation sur la maladie et la grâce, je m'empresse de demander :

— Vous avez toujours été d'une santé fragile ?

Il baisse ses paupières aux cils presque féminins.

— Oui, dit-il, comme dans un soufflé. Et pourtant la maladie, ce n'est pas ce que je redoute. Il y a quelque temps, à Braga, au Portugal, on me demanda de prendre la parole dans une réunion immense ! A la fin, un cardinal s'est approché de moi et m'a dit : « Mon père, j'ai quelque chose à vous demander. » Épuisé, je l'écoutais sans pouvoir répondre. Il poursuivit : « Ce que vous venez de dire, je vous le demande, allez partout à travers le monde pour le crier. Car c'est là ce que le monde a besoin d'entendre ! »

« J'étais si las, si las que des larmes me vinrent aux yeux. Je répondis simplement : « Eminence, demandez à Dieu de me donner non seulement cette santé qui m'a si souvent manqué, mais aussi le courage de continuer à la fois à dire cela et à vivre ce que je dis ! » Et voilà comme on se trompe ! Quelques semaines plus tard, j'avais toujours du courage, mais c'était la santé qui me manquait...

Il s'arrête. Il respire avec difficulté. Je regarde ce visage aigu, livide et congestionné par plaques. Dans ses yeux clairs passent les feux de la douleur et de la foi. Il sourit et ses traits ont alors une extraordinaire gentillesse.

— Malade ! dit-il... Comme si j'avais jamais été autre chose qu'un malade. A dix ans, j'étais un enfant débile, mais cela ne m'empêchait pas de m'écrier devant mes frères et sœurs et la vieille demoiselle qui nous promenait : « Moi, plus tard, je serai marin, missionnaire ou bandit ! »

A treize ans, il passait des semaines et des mois entiers, alité dans la grande

maison familiale de Lyon, lisant sans fin. Au collège des jésuites, où il fit ses études, il se souvient comme de jours de récompense de ces matins de soleil où il pouvait aller lire dans les allées de la place Bellecour. La chaleur du printemps lui apportait l'illusion d'une vraie force. « Il faut en profiter, pour apprendre ! » se disait-il, et il se plongeait avec fièvre dans Kant et dans Hegel.

— Kant et Hegel ! Pour un élève des jésuites, dis-je.

Il sourit :

— Une rage de tout connaître, sans doute, même ce qui était le plus loin de moi.

Il y a un silence, puis il ajoute pensif :

— Je me souviens... J'avais 14 ans, en Italie. La nuit, je souffrais d'insomnie. Alors, très tôt, je me levais. J'allais voir naître le jour sur les collines de l'Ombrie, près d'Assise. Dans le silence du matin, il n'y avait que le bruit des cloches et le sentiment inexprimable de la sympathie universelle...

« Je rentrai en France, mais ma famille dut bientôt me renvoyer en monastère. Au séminaire, puis chez les capucins, où j'entre comme novice, ce sont encore d'innombrables séjours à l'infirmerie. »

Voilà 1940 : cette fois c'est une pleurésie contractée dans l'armée, en Alsace, qui le cloue pendant la débâcle dans une chambre d'hôpital. Pendant la Résistance, c'est une diphtérie qui l'abat et dont il sortira sourd d'une oreille. Il est malade à Alger, en 1944, lorsqu'il va s'engager à Casablanca comme aumônier de la Marine, sur le « Jean-Bart ». Et depuis quatre ans, depuis la grande bataille pour les sans-logis, il a subi six opérations dont celle d'une hernie diaphragmatique de l'estomac. Il a fallu lui arracher toutes ses dents. En janvier 1958, au lendemain de cette dernière opération, il acceptait d'inaugurer la chaire de missiologie, à la Faculté catholique de Lyon, par un cours sur les rapports de la misère et de la foi dans l'univers. Quelques jours plus tard, vaincu, il entrait dans une clinique en Suisse. Là, il allait passer presque une année entrecoupée de cures de sommeil.

Pourtant, quand il retrace ce rapide tableau de ses misères, il dit :

[Lire la suite page 35]

Des enfants misérables jouaient dans la boue des fondrières.



Saint-Benoît-du-Lac: foyer de vie contemplative et d'hospitalité

par Rosalba Charrère

Grâce à l'autorisation du Révérendissime Père Dom Odile Sylvain, c.s.b., Abbé de St-Benoît-du-Lac, et à la bienveillance du Rév. Père Dom Rochon, qui me reçut lors de ma visite au monastère, j'eus la possibilité de faire plus ample connaissance avec cette communauté de Bénédictins.

Historique de St-Benoît-du-Lac

Tout en nous dirigeant vers la nouvelle construction, Dom Rochon me fait l'histoire de Saint-Benoît-du-Lac : Fondé en 1912 par des moines bénédictins venus de St-Pierre-de-Solmes (France), doté d'un noviciat en 1924, érigé en Prieuré Conventuel en 1935, le monastère compte actuellement plus de soixante-dix moines dont trois américains et un mexicain. Un rescrit Pontifical du 25 juillet, promulgué le 23 septembre 1952, l'a élevé à la dignité d'Abbaye.

Le Révérend Père Paul Vanier en fut le fondateur et premier supérieur. Il mourut, hélas, prématurément et accidentellement, en 1914, sur le Lac Memphremagog.

De 1914 à 1918, il n'y eut plus aucune communication possible entre St-Benoît-du-Lac et l'Abbaye de St-Pierre-de-Solmes, à cause de la guerre. L'essor fut donc très lent : ils n'étaient que deux ou trois moines, vivant très pauvrement dans un petit monastère en bois, qui resta tel quel jusqu'en 1932.

Mais, dès la fondation du noviciat, en 1924, les professions se firent, heureusement, à un rythme régulier de deux-trois par année, ce qui permit un développement sensible et progressif.

— Comment se produisit ce développement ?

— Grâce à la pratique de la plus stricte pauvreté, qui, à ses débuts pouvait s'appeler « héroïsme », à un travail patient et persévérant, grâce aussi à l'appui de l'Épiscopat, du Clergé, et au secours de donations généreuses, de multiples aumônes.

Ainsi, ces vaillants moines sont parvenus à construire en quarante ans, plus d'un tiers du plan définitif de leur Abbaye.

À côté du nouvel édifice complètement à l'épreuve du feu, de style Dom Bellot (architecte-bénédictin venu de France, surnommé « le Poète de la brique »), ils utilisent le premier monastère agrandi, berceau de la fondation.

Le Révérend Supérieur de St-Benoît-du-Lac est un Abbé mitré, élu à la vie. C'est le Révérendissime Père Dom Odile Sylvain, qui, depuis septembre 1952, remplit ces hautes fonctions. Il gouverne avec sagesse et bienveillante autorité.

Foyer de Vie contemplative

À l'Abbaye St-Benoît-du-Lac, la tradition plusieurs fois séculaire de la Communauté bénédictine de France accentue davantage la vie contemplative des moines, sans ministère paroissial habituel, mais sans exclusion d'un certain apostolat liturgique et musical selon les besoins de l'Eglise. Cette fidi-

lité à la tradition, héritée de la Congrégation de Solmes, est un puissant ferment de stabilité au milieu de l'effervescence actuelle des théories et des idées ; elle est un apport nécessaire à la culture d'inspiration latine et française et à la civilisation chrétienne sur le continent américain. L'Abbaye de St-Benoît-du-Lac est essentiellement « Une Ecole du Service du Seigneur ». La célébration solennelle de la Messe conventuelle quotidienne et le chant au chœur de l'Office Divin occupent la première place. Les moines partagent le reste de leur temps entre la prière privée, la méditation, le travail intellectuel et manuel et l'exercice de l'hospitalité.

Visite des lieux

Ma visite commence par la grande Hôtellerie moderne (50 chambres et dortoirs), qui est à peu près terminée, et la grande église abbatiale, en pleine

construction. Aussi bien l'église, que son sous-sol aménagé en vaste Auditorium, pourra contenir aisément huit cents personnes.

C'est l'architecte Dom Claude Côté, c.s.b., qui a établi le plan d'ensemble de la nouvelle construction, en respectant celui initial du regretté Dom Bellot.

S'il est encore difficile pour le moment, de se faire une idée exacte de cette future Abbaye, dominant l'un des sites les plus pittoresques des Cantons de l'Est, l'on peut à coup sûr prévoir qu'elle frappera le visiteur, par son style sobre et harmonieux, ses lignes dégagées, sa poésie de la brique...

Bravant le vertige et sans ascenseur, je me suis rendue à la troisième plate-forme du clocher en construction, pour admirer l'étendue du vaste domaine, qui, de la colline de St-Benoît, s'étend jusqu'au Lac Memphremagog. Les moines exploitent une ferme de six

cents acres qu'ils ont défrichés graduellement à la sueur de leur front, des champs à perte de vue, des bois, une érablière ; plus proches du monastère, des vergers de pommiers, des jardins potagers. Que vois-je encore ? Une basse-cour, une porcherie ainsi qu'une fromagerie, qui constitue à elle seule, la plus grande source de revenu.

Je me propose de visiter plus tard cette fromagerie, dont j'ai déjà goûté aux deux spécialités : l'Ermite (genre Roquefort) et le Carillon (genre Gruyère).

L'Imprimerie

L'Imprimerie de St-Benoît s'est considérablement développée ces derniers temps : le département des « Cartes de Noël », en particulier, connaît une vogue toujours croissante.

C'est Frère Alfred — un artiste de grand talent — qui dessine et peint chaque modèle de carte (tous sujets

religieux). Il a franchement rénové le style classique, et désormais désuet, des cartes de Noël, en créant un style bien à lui : des sujets surprenants d'imagination et toujours charmants, des coloris joyeux, rayonnants... Je me suis extasiée sur son dernier album.

L'Imprimerie occupe tout le sous-sol de la nouvelle hôtellerie. Son installation spacieuse et sa machinerie moderne permettent de travailler rapidement et dans les meilleures conditions.

Activités

Toutes les activités sont pratiquées au monastère, aussi bien intellectuelles que manuelles : Etudes diverses — Sciences — Littérature — Langues — Arts — Musique — Pharmacie — Infirmerie — Couture — Cordonnerie — Culture — Labours — Boulangerie — Boucherie — Cuisine — Electricité —

Plomberie — Maçonnerie — Menuiserie — Peinture, etc...

La cuisine se fait selon les lois de l'économie et de la diététique.

Une bibliothèque bien organisée est à la disposition des hôtes.

Chant grégorien

En hommage à St-Grégoire, qui a donné un grand essor aux bénédictins, on se plaît à cultiver le chant grégorien dans chaque monastère. St-Benoît-du-Lac a reçu son impulsion par Dom Mercure, qui a formé le chœur selon l'Ecole de Solmes.

Récemment, St-Benoît-du-Lac a fondé une Ecole de Chant grégorien, en mesure de décerner des diplômes, dirigée par le Rév. Père Dom Lemieux. Sa renommée a déjà franchi les limites du Canada.

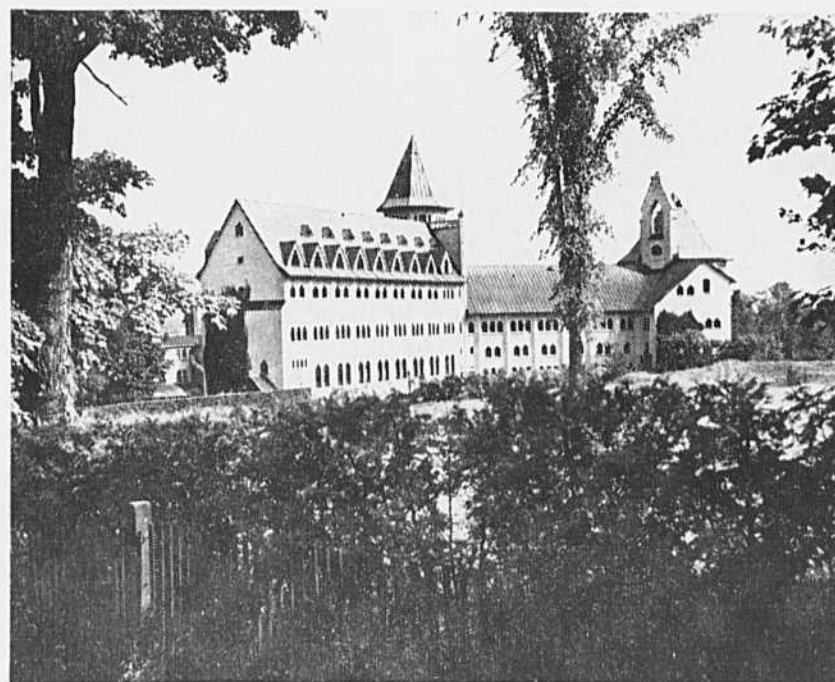
En outre, les moines ont publié cinq Albums de disques de Chant grégorien, qui connaissent le plus grand succès.

Quelques Oeuvres d'Art

Si St-Benoît-du-Lac, trop jeune encore, n'a pu rassembler des trésors artistiques comparables à ceux des grandes Abbayes d'Europe, on peut y voir néanmoins quelques belles pièces d'orfèvrerie, divers ornements et manuscrits précieux (tous dons de bienfaiteurs). Parmi ceux-ci : Une splendide collection d'eaux-fortes, de Georges Rouault, sur le thème « Miserere » ; une Crosse, de Grüer, représentant Notre-Dame, St-Joseph, St-Jean-Baptiste, un moine soutenant l'écusson du monastère ; une Mitre pour les grandes cérémonies, aux armes du Révérendissime Père Abbé, exécutée par les Moniales de Ste-Cécile-de-Solmes (fleurs de lis et roses brodées sur fond blanc) ; un précieux manuscrit en parchemin relié de maroquin, qui transcrit la Règle de St-Benoît, pour la lecture au chapitre : travail exécuté par les Moniales de Paris (véritable chef-d'œuvre d'art et de patience). Sa page de garde présente la carte géographique de l'Italie ancienne, avec les différentes villes où St-Benoît fit ses étapes ; un autre intéressant manuscrit : celui des Moniales de St-Eustache, contient les « Cérémonies Pontificales ». Il convient de citer encore de merveilleux ornements sacerdotaux (chasubles, étoles) exécutés soit en France soit aux ateliers de St-Benoît-du-Lac ; une collection de Calices, dont celui très précieux, de Ferdinand Py : cette pièce admirable, en argent et or massif, baguée d'ivoire, est artistiquement ouvragée (scènes de la Nativité au Crucifiement).

C'est à regret que je quittai l'Abbaye. Chemin faisant et tout imprégnée encore de cette atmosphère mystique, je songeais à la grandeur, à la force de ces monastères bénédictins contemplatifs : ils sont une sécurité spirituelle et temporelle irremplaçable pour protéger et vivifier notre idéal de vie sociale chrétienne, pour sauver le monde de son dangereux « climat » matérialiste.

R. C.



Un accueil à la page!



Une bonne provision de délicieuse
bière Dow, que vous servirez bien
fraîche à vos amis...voilà bien
la meilleure façon de les recevoir
pendant la saison des Fêtes!



GARANTIE LA MEILLEURE - SEULE DOW EST "CLIMATISÉE"

A Cuba

DIX JOURS CHEZ LES BARBUS...

par Michel Chalvin

JE ne sais si vous éprouverez en lisant ce qui va suivre l'envie d'aller à Cuba. Pour ma part, j'en ai le plus vif désir et l'impatience du prochain été pour retrouver cette terre d'or-vert, cette mer transparente et chaude et ces amis bronzés, éclatant de rire au moindre propos, qu'hélas il nous a bien fallu quitter.

Les recommandations d'usage

Avant de partir, les pessimistes m'avaient confié : « Attention, ce n'est pas sûr... la révolution n'est pas encore terminée... » et les sceptiques : « N'oublie pas de saluer Castro de ma part ! » En fait, la révolution cubaine et ses conséquences semble bien nous avoir passé un peu par dessus la tête : *primo* parce que les journaux n'en ont pas toujours donné des compte-rendus exacts, ensuite parce que l'actualité internationale eut vite fait de reléguer au second plan cet événement. Enfin,

pour les nord-américains que nous sommes, Castro et sa bande de Barbus ne faisaient pas très sérieux. Forts de ces quelques considérations, c'est-à-dire complètement ignorants de ce qui nous attendait, nous sommes partis, vingt-huit Canadiens-Français entassés dans cinq voitures, un samedi 22 août, vers les sept heures du matin, de la cour du Collège Stanislas de Montréal : destination CUBA.

Quatre jours plus tard, tel que prévu, le convoi arrivait à Key West, après 2,000 milles environ de route : quatre-vingt-dix milles seulement nous séparaient alors de Cuba, soit une vingtaine de minutes en avion.

Exubérance et humour

Depuis l'arrivée de Castro au pouvoir, et depuis le débarquement d'un avion de Batista, à Trinidad, la rumeur publique prétendait que l'île vivait sur un pied d'alerte. Allions-nous être té-

moins d'une contre-révolution ? Le pays, ou du moins ce qu'il nous fut donné d'en voir durant notre trop bref séjour, nous montra un visage heureux, rieur, détendu, exubérant et d'une hospitalité chaude et bienveillante.

Nous croyions retrouver le *way of life* américain, nous sommes débarqués dans un pays imprégné jusque dans ses moindres détails de la civilisation espagnole. La langue, les coutumes, les mœurs, l'habitation, le rythme de vie, la culture sont d'inspiration latine. Rien de l'Amérique, si ce ne sont les capitaux qui exploitent les ressources naturelles. Pas une seule fois, il ne nous a paru dangereux de circuler, quels que soient l'heure ou le lieu, aussi bien dans la capitale que dans la campagne, sauf en « shorts »... J'ouvre ici une parenthèse pour vous faire partager notre confusion. En bon touristes que nous étions et nous fiant à la température (aux environs de 110 degrés vers deux heures de l'après-midi) nous n'avions pas prévu d'autres vêtements que le « short » pour circuler. Sachez cependant que les Cubains, surtout les hommes, ne portent en aucune circonstance la culotte courte, et à plus fort raison, à La Havane. Quelques minutes après notre arrivée, nous promenant dans les rues de la ville, moqueurs et effrontés, les Cubains et les Cubaines que nous croisions ne manquèrent pas de nous signaler l'anomalie de notre tenue. Pointant du doigt nos genoux découverts, ils allaient jusqu'à s'esclaffer sous notre nez. Incident clos. Nous avons adopté le pantalon de toile et la chemise-veste appelée dans le pays : « *guyayadera* ».

Moyens de communication...

Arrivés à la Havane (La Habana) aux environs de onze heures du matin, par l'avion de Key West, les formalités sont vite expédiées. Douaniers et fonctionnaires font preuve d'une gentillesse qui n'omet point la conscience professionnelle et qui n'a d'égale que leur exubérance. Cette exubérance nous allions en vivre pour ainsi dire vingt-quatre heures par jour. C'est à elle sans doute que nous devons nos meilleurs contacts avec les Cubains. Ainsi ce « Barbu » (qui avait fait le maquis avec Fidel), colosse, qui fut notre compagnon d'autobus, alors que nous revenions de Varadero, vers La Havane, et qui, sans autre forme de procès, entama avec nous une conversation des plus pittoresques. Nous ne le connaissions pas, cela va de soi, et lui non plus, et pourtant deux heures durant, nous avons essayé de nous expliquer et de discuter les problèmes les plus graves, entre autres la Révolution, ses conséquences et les réformes qu'elles apporteraient. Il baragouina les quelques mots d'anglais qu'il avait appris et nous, les quelques mots d'espagnol que le dictionnaire, étalé sur nos genoux, nous servait au compte-gouttes. Le résultat fut que tous les passagers de l'autobus en eurent pour deux heures de fou rire. Tel est le peuple cubain. Le drôle s'amusa d'ailleurs à plusieurs reprises à nos dépens, se lançant brusquement



Cette photo de Fidel, joyeusement attablé, m'a été remise par un marchand de Maria-nao, qui l'avait reçue en hommage personnel de Fidel, au lendemain de la sortie du maquis.

dans un fouillis d'explications, en espagnol très rapide et dont évidemment nous ne saisissons rien si ce n'est de temps à autre « Viva el Fidel — Gracias, Fidel », ce que n'avancait guère la conversation...

Avocados - lechum - platanos

Notre premier repas cubain devait nous faire découvrir la salade d'avocados à la vinaigrette dont nous nous régalerons deux fois par jour, jusqu'à notre départ. L'avocado est un fruit dont le goût rappelle à s'y méprendre le cœur d'artichaut. Il fond littéralement dans la bouche ! Cette spécialité du pays ainsi que plusieurs autres nous furent servis, pour la première fois, au Collège de Belen, le plus grand collège de la Havane, capable d'héberger, nous a-t-on dit, 2,000 pensionnaires disposant chacun d'une chambrette. (Avis aux intéressés : les études au Collegio de Belen coûtent environ \$100. par mois, pension comprise). Mais la maison avec ses trois ou quatre jardins bordés d'arcades, ses terrasses verdoyantes, ses deux piscines en plein air, en valent peut-être la peine. Enfin, le Collegio de Belen s'annonce par une enseigne au néon qui scintille le soir à l'instar du Tropicana, le plus grand et le plus luxueux club de nuit au monde.

Puisque nous en sommes au chapitre de l'alimentation, je m'en voudrais de ne pas vous signaler le « lechum » ou cochon de lait grillé entier avec des bananes frites — plat national cubain — servi enrobé d'une écorce de palmier royal. Un délice gastronomique ! Ce souper inoubliable nous fut offert, sous une paillote, dans la campagne, plus précisément à Catalina de Guinness.

Le code du klaxon...

Nos premiers contacts avec la capitale furent des plus succincts : une série de rues étroites aperçues au travers d'une fenêtre d'autobus. Déjà cependant nous comprenions que les lois de la circulation (à supposer qu'il en existe) offraient certaines caractéristiques bien particulières : doublage à droite comme à gauche, vitesse de 45 milles à l'heure à travers des rues très étroites, et sur-

Les attelages de boeufs sont très fréquents, à la campagne. Un Cubain, père et fils.



Ils sont ainsi par centaines dans les rues, le sourire aux lèvres, le fusil à la main : pour notre malchance, celui-ci est imberbe... les autres « barbus »...



Contrastant avec l'architecture espagnole que nous trouvons partout, des gratte-ciel dignes de l'Amérique : ainsi cet édifice, aux lignes modernes, renfermant les studios CMQ, de radio et télévision cubaines.



Voici le paysan qui nous régala du « lechum », cochon grillé entier, enveloppé d'une écorce de palmier royal. Nous le voyons ici, sous sa paillote, en train de partager les parts de fromage pour le petit déjeuner.



tout le coup de klaxon au moindre incident, et même sans incident du tout, simplement pour saluer joyeusement le copain. Au point que l'on s'est demandé sérieusement si les chauffeurs d'autobus n'utilisaient pas entre eux un code secret du klaxon, afin de se confier leurs impressions d'une file à l'autre. Définitivement, le Cubain semble pouvoir difficilement vivre seul et en silence. Il a besoin de s'extérioriser, de communiquer aussi bien en paroles qu'en gestes. Bruits et soleil lui sont aussi indispensables que la mer ou l'air qu'il respire.

La construction bat son plein

Nous avons visité le Castle Morro, château fort qui domine la ville. Pour y arriver, nous avons longé un quartier dit « réservé » où logent les familles des soldats de l'armée de Castro. Une grille gardée par des soldats entoure complètement ce quartier. L'aspect en est minable. Mais quelques milles plus loin, s'érige une cité nouvelle où ces familles trouveront pour pas cher, un logement salubre, voir idéal. C'est sûrement l'une des grandes oeuvres de Castro que d'avoir suscité à travers tout le pays un programme intense de construction de loyers à prix modiques. Les cubains y participent d'ailleurs avec enthousiasme. C'est un fait, à La Havane comme dans les campagnes environnantes, à Santa Cruz del Norte comme à Matanzas ou à Varadero, partout nous avons vu s'élever des constructions nouvelles, et des centaines d'hommes, pioches et pelles à la main, suant à grosses gouttes sous un ciel éternellement bleu et un soleil intense, réparer rues et trottoirs. Les travaux publics occupent une bonne partie de la population et ces chômeurs d'avant la Révolution sont heureux de voir enfin quelque chose bouger dans leur pays, de pouvoir y participer, et souscrivent volontiers au leitmotiv populaire : « Fidel, no te detengas que detienes a Cuba ! »

Un autre point qui nous fut signalé, à plusieurs reprises, et qui ne fait qu'accroître la popularité du nouveau chef, est la standardisation des loyers en fonction du nombre de pièces et de l'âge de la maison.

"La mer appartient au peuple"...

Une autre réforme qui tient au coeur du peuple cubain, est l'abolition des plages privées. Cuba étant une île assez étroite dont les côtes sont en grande partie recouvertes de sable blanc comme de la poussière, il est facile de comprendre que la plage joue un rôle de premier plan dans la vie d'un Cubain. Or, Batista avait de gré ou de force fermé la plupart des meilleures plages, à ce qu'il appelait dédaigneusement « le peuple » pour les réserver à ses amis ou aux riches propriétaires de villas au bord de la mer. Signalons, entre parenthèses, que ce même Batista, au dire des Cubains que nous avons rencontrés, encourageait la pornographie sous toutes ses formes, dont il aurait retiré, paraît-il, de gros bénéfices financiers. Il en reste d'ailleurs d'innombrables traces. La Havane compterait pour un million d'habitants, 50,000 prostituées. Quant aux plages, Fidel les déclara du jour au lendemain ouvertes au public, gratuites pour tous, et ce fut une ruée indescriptible vers la mer. Les riches propriétaires désertèrent les magnifiques villas qu'ils mirent en vente ou qui devinrent la propriété de l'Etat. C'était peut-être une réforme facile que celle de redonner la mer au « peuple » mais combien habile.

Les heures supplémentaires sont interdites

En ce qui concerne le travail, un contremaître cubain nous a expliqué, alors

BLAUPUNKT vous offre le choix le plus complet de modèles pour tous les goûts en appareils de radio à haute fidélité, AM-FM de table, depuis \$99.50, jusqu'aux consoles stéréophoniques à haute fidélité à \$959.00. Ces appareils s'obtiennent en différents bois et finitions. Prix légèrement plus élevés dans l'Ouest du Canada et les Maritimes. Les appareils BLAUPUNKT, secondés par un service d'entretien sûr, sont exposés chez des vendeurs qualifiés à travers tout le pays, et sont garantis par ROBERT BOSCH (CANADA) LIMITED, également distributeurs de changeurs de disques portatifs et stéréophoniques à haute fidélité PERPETUUM-EBNER, et des enregistreurs à ruban stéréophoniques à haute fidélité UHER.



Blaupunkt

La perfection absolue n'existe probablement pas... mais il y a des moments où une impression de rare satisfaction vous dit que vous vous trouvez en face d'une réalisation l'approchant de très près... comme, par exemple, lorsque vous voyez et entendez le nouvel appareil stéréophonique BLAUPUNKT "ST. LAWRENCE" à haute fidélité AM-FM. En effet, cet appareil comprend l'art des ébénistes canadiens et l'habileté consommée d'ingénieurs européens en électronique afin de créer un chef-d'oeuvre mémorable. Le "ST. LAWRENCE" s'obtient en deux bois magnifiques. Noyer suédois et teck, et comporte un système de réglage sonore Variocoustic avec commande séparée des basses et des hautes et un adaptateur de pièce à bouton-poussoir à quatre positions. 4 gammes d'ondes de la radio. Six haut-parleurs pré-réglés et euphoniquement assortis. Suppression automatique du bruit de fond. Changeur de disques ultra-silencieux, à 4 vitesses. Prises pour haut-parleur supplémentaire. Le "ST. LAWRENCE" offre un grand espace pour garder plus de cent albums, de même qu'un enregistreur magnétique incorporé.

Prix (en noyer suédois) \$699.00

Cette élégante ébénisterie est exclusivement conçue et façonnée au Canada pour ROBERT BOSCH (CANADA) LTD.

BLAUPUNKT



9818

que nous visitons une fabrique de cigares (cousus mains, c'est-à-dire faits entièrement à la main) que les nouvelles lois régissant le travail interdisaient les heures supplémentaires afin de permettre à un plus grand nombre d'ouvriers de retirer le salaire vital. Il est évident qu'une telle mesure apporte une solution partielle au problème du chômage. Dans cette fabrique, le système de travail mérite une mention spéciale. Les ouvriers doivent rouler un maximum de 100 cigares dans leur journée ; je dis un maximum parce que ce chiffre peut varier suivant la grosseur, la longueur, la qualité du tabac employé

et du produit fini. Au dire des ouvriers avec qui nous avons causé, tout en amalgamant les feuilles de tabac, ce chiffre n'exige pas d'efforts extraordinaires. « Quand je suis en forme, je peux terminer mon travail en quatre ou cinq heures ; après, je suis libre de partir, mon salaire étant conditionné au travail accompli et non aux heures de travail ; quand je suis fatigué, je peux mettre huit heures pour accomplir le même travail ».

L'armée de la Révolution se donne des airs terribles

Que vous alliez à La Havane ou à la campagne, partout vous trouverez

des affiches dans le genre de celle-ci : « Gracias, Fidel » — « Consuma Productos cubanos » — « Viva el Fidel » — « Viva la Reforma agraria », etc. qui ornent aussi bien les vitrines des magasins que les portes et fenêtres des maisons privées. Pour tous ceux que nous avons rencontrés, c'est-à-dire aussi bien pour le restaurateur, le chauffeur d'autobus, l'ouvrier, l'étudiant, l'intellectuel, la ménagère, Fidel nous a vraiment semblé le sauveur, le libérateur du peuple cubain. Nous avons ressenti plus de réticences vis-à-vis les étrangers établis à Cuba et chez certains

[Lire la suite page 49]

SUR TOUTES LES SCÈNES

par Francine Montpetit-Poirier

Un mystère

On se demande souvent pourquoi les enfants de comédiens boudent le métier et songent, les trois-quarts du temps, à faire autre chose que leurs parents. Une vocation d'artiste s'inscrit évidemment sous le signe du talent, des possibilités, de la chance... mais aussi de l'attrait qu'exerce sur les êtres ce « milieu » si brillant et mystérieux du théâtre et de la télévision. Si le mirage est enlaidi ou tout simplement ramené à sa réalité, son image perd beaucoup de son imaginaire éclat et on préfère conduire ses pas ailleurs. Ce phénomène se produit chez les enfants de ceux qui vivent les deux pieds installés dans le monde des artistes. Leur ex-

istence se poursuit parmi les vedettes ; ils les connaissent, les jugent et à mesure qu'ils grandissent, deviennent plus conscients de leurs problèmes et des difficultés auxquelles ils ont à faire face. Il se produit alors ce qu'on est convenu d'appeler une « réaction », et ces enfants désenchantés à qui on a enlevé toute illusion se laissent moins facilement prendre au piège de la gloire.

Je sais une femme de comédien qui ne peut dans son quartier se faire de véritables amies tant les voisines se figent devant elle. Certes, son mari est connu et aimé, mais il entre de par sa situation sociale dans le domaine des intouchables. Sa famille en subit le contre-coup. N'est-ce pas ridicule ? Pourtant, ce cas est

fréquent. Il se crée autour de l'artiste une légende plus ou moins véridique qui l'empêche d'être considéré comme le commun des mortels. On n'ose l'approcher, lui parler de la pluie et du beau temps, de ses enfants, de sa maison. Sur le plan humain, il est pareil aux autres, et ses problèmes quotidiens se rapprochent de ceux de ses concitoyens. Pour donner un exemple plus concret, ce n'est pas parce que Guy Provost est Guy Provost que ses enfants n'auront pas la rougeole, que ses tuyaux de cave ne crèveront pas s'ils ont à crever, que son boulanger ne lui réclamera pas sa note à la fin du mois.

Est-ce alors par peur de détruire le mythe, par crainte d'être déçu par la révélation d'une personnalité qu'on fuit ainsi le comédien ? On ne saurait trop dire. Certes, il est normal de s'incliner devant le génie ou le talent, mais cela ne doit pas entraver les strictes relations humaines, les rapports d'individu à individu. Il faut bien se dire que son médecin ou son dentiste peut posséder autant de talent que son acteur préféré... Et pourtant, entre les trois, à supposer qu'on les connaisse autant l'un que l'autre, on se confiera bien plus volontiers et bien plus spontanément à son médecin... Cet exemple est sans doute mauvais... mais il veut simplement souligner la tendance que l'on a à séparer le monde artistique du monde professionnel ordinaire.

Au fait, quel est-il ce « milieu » ? Des spectateurs dévorent chaque semaine les revues ou les journaux à potins dans l'espoir de saisir quelques bribes de renseignements sur les activités de leurs artistes préférés. Même ceux qu'ils détestent, ceux qui ne trouvent pas grâce devant leurs yeux, se voient épiés, suivis, espionnés, décortiqués en mille morceaux. Inventés très souvent par des journalistes sans scrupule, ces faits sont acceptés comme le reflet de la réalité et de la vérité. L'objectivité n'est pas le fort des chroniqueurs. Ils racontent leur histoire toute crue et sont satisfaits si elle réveille quelques échos dans le public. Ah ! comme il se laisse facilement leurrer le pauvre public !

Encore une fois, quel est-il ce milieu ? Mais le même que celui des avocats, des médecins, des barbiers ou des dentistes ! Le MEME... avec ses scandales, ses bons points, ses mesquineries, ses engueulades, ses partis pris, en un mot, ses qualités et ses défauts. Seulement au lieu de parler droit, on parle art ; au lieu de commenter les dernières découvertes scientifiques, on juge sévèrement ou non les possibilités de la « dernière découverte » ; au lieu de parler coupe de cheveux, on parle

coupe-gorge, (il s'agit d'un rôle, évidemment !).

Ils sont méchants les artistes, ils sont amoraux, irresponsables. Ils sont un peu cela, c'est vrai, mais ils sont aussi beaucoup généreux, larges d'esprit et de cœur, compréhensifs, gais et souvent spirituels. Et les avocats, les dentistes, les médecins, les barbiers ? Ils sont aussi un peu, beaucoup tout cela ! Chez les comédiens comme partout ailleurs, il y a certains êtres qui, de par leurs idées et leurs concepts d'existence, vivent en marge de la « société ». Et puis quoi ! Ce n'est pas là leur apanage exclusif que je sache. Ils répondent personnellement de leurs actes et ni vous ni moi n'avons le droit de les juger aussi catégoriquement que nous sommes portés à le faire...

C'est un milieu un peu désenchanté où les amertumes sont plus grandes qu'ailleurs. On connaît la gloire un certain nombre d'années pour ensuite se voir réduit à la misère. Puis tout d'un coup, on ne sait trop pourquoi, les engagements reviennent et se multiplient. Le public ne boude plus... les réalisateurs non plus. C'est surtout cet aspect du métier qui laisse hésitants les initiés. Chaque début de saison ramène de nouvelles inquiétudes, de nouvelles angoisses. Et les enfants sont les témoins muets de ces tiraillements auxquels on ne s'habitue jamais. Plus tard, ils hésitent... et, comme je le disais plus haut, ils vont voir... là où la sécurité est reine et maîtresse. La peur du lendemain est partie inhérente de ce métier beau entre tous, mais souvent décevant et cruel.

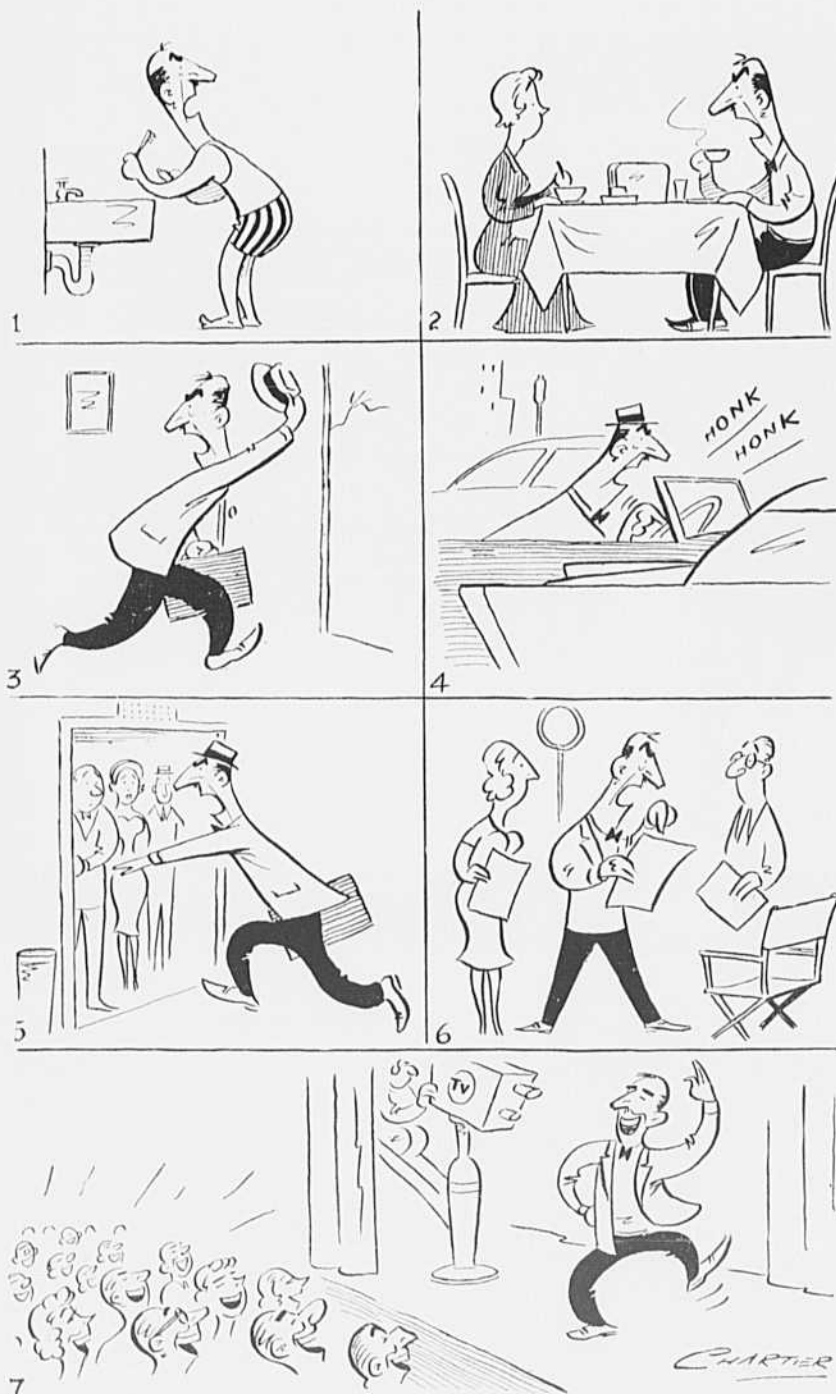
Et les camarades qui vous disent leur émerveillement devant vos prouesses de la veille sont-ils sincères ? Quelquefois, oui, quelquefois non. D'ailleurs, l'appréciation du public est tellement plus importante pour l'artiste que les compliments d'usage des copains de travail.

Il n'y a rien de plus amusant qu'une réunion de comédiens où chacun y va de son bon mot ou de ses commentaires humoristiques. On rit beaucoup dans le milieu... on rit de tout et de rien et on s'amuse follement entre deux répétitions. C'est sans doute cette faculté d'humour qui rend la vie plus légère et plus agréable à cette colonie artistique dont le moindre geste est surveillé et commenté.

Tout ce monde est heureux d'être où il se trouve... mais je connais bien des comédiens qui ne voudraient pas que leurs enfants prennent la relève...

Petites nouvelles et commentaires

● Grand Dieu du Ciel ! Quel est donc ce monsieur Jouglet qui tous les vendredis soirs nous présente *Les Beaux Films* ? (« Beaux... » c'est



une façon de parler sans doute...) Est-il donc indispensable qu'il nous prenne pour une bande d'imbéciles pas assez intelligents pour comprendre au moins l'histoire des « chefs-d'œuvre » qu'il nous offre. Nous ne manquons pas que je sache d'experts en cinéma qui pourraient préparer un texte intelligent et intéressant sur le sujet... Je comprends fort bien qu'il est difficile pour le spectateur d'avalier à peu près dix commerciaux en une heure et demie et que cette seule raison justifie la présence d'un animateur... La raison est-elle vraiment suffisante pour nous imposer ce visage sévère et antipathique ? Je ne connais pas ce monsieur Jouglet... mais de là à croire que sa présence est explicable par quelque raison de politique interne... il n'y a qu'un pas.

● On a refusé du monde aux représentations de *L'Otage* par le Théâtre du Vieux Colombier à New-York et à Washington comme ce fut le cas à Montréal pour les dernières représentations au Gésu où beaucoup de personnes ne purent trouver de place. La presse américaine a confirmé le verdict des critiques canadiens : une interprétation de très grande classe, une pièce admirable, un spectacle qui laisse une impression profonde.

● Un nouveau spectacle du Théâtre du Vieux-Colombier succédera dans quelques semaines à *L'Otage* sur l'affiche du Gésu : ce sera pour sept soirs seulement *Le Misanthrope* de Molière dont la présentation par Jean de Rigault marquera les débuts nord-américains du grand acteur Jacques Dumesnil que de nombreux films ont déjà rendu populaire au Canada. Ce spectacle qui connut un immense succès à Paris présente le chef-d'œuvre de Molière en costumes modernes stylisés dans la mise en scène de Bernard Dhéran de la Comédie-Française. Les représentations auront lieu au Gésu pour huit jours à compter du 27 janvier. Les billets seront en vente dès le début du mois de décembre. Que tous ceux qui n'ont pas pu avoir de places à *L'Otage* se le disent et prennent leurs précautions.

● De nombreux enfants ont accueilli avec enthousiasme le premier spectacle de la saison au Théâtre des Mirlitons. La féerie *Le Chat Botté*, raconte l'histoire extraordinaire de Jean-Jean, le jeune paysan qui reçut en héritage un chat pouvant prendre forme humaine. Tous les personnages de ce conte merveilleux apparaissent, comme tout frais sortis d'un livre d'images. Chaque samedi et dimanche en matinée au Théâtre-Club de la rue St-Luc, tous les jeunes pourront voir *le Chat, le Roi, Jean-Jean, la Princesse, le Notaire et l'Ogre*.

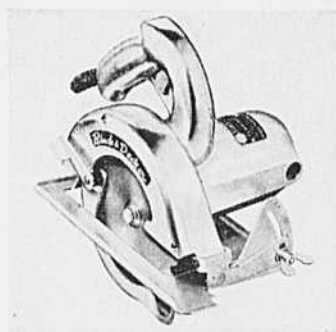
● Le Ballet National du Canada est reconnu comme l'un des meilleurs au monde par son organisation, son ampleur et sa valeur artistique. Il met en vedette quantité d'artistes authentiquement canadiens qui ont été acclamés dans toutes les grandes capitales et métropoles. La première ballerine, Lois Smith, reconnue et



NOUVELLE SABLEUSE DE FINITION SANS POUSSIÈRE U-43 — S'adapte à l'aspirateur pour sabler sans poussière 10 fois plus vite qu'à la main. Exclusivité Black & Decker.



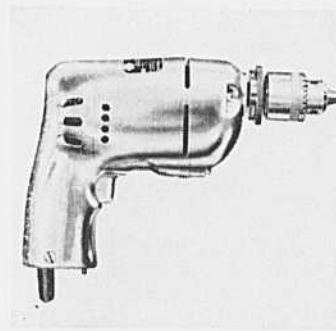
PERCEUSE 1/4" — Sert à faire aisément maints travaux de réparation et de bricolage à la maison. Toute la famille peut s'en servir : perce, sable, scie, polit, visse, finit les rebords avec les accessoires B&D peu dispendieux. Deux trousseaux à perceuse d'usage multiple.



SCIE PORTATIVE PUISSANTE — Légère (11 livres seulement), elle coupe facilement du 2 x 4 dégrossi à 45°, et presque tous les autres matériaux de construction avec une lame Kro-Bide B&D appropriée. Un souffleur à jet dirigé permet de voir la ligne de coupe. Coussinets à billes graissés et hermétiques.



SABLEUSE DE FINITION — Pour le repeinture ou la finition soignée, choisissez la U-44. C'est la sableuse la plus rapide que vous puissiez avoir. Sable dans et contre le sens du grain !



NOUVELLE PERCEUSE-TOURNEVIS U-9 — Deux outils en un ! Un tour de collier transforme instantanément cette perceuse de 3/8" en tournevis. Entraînement à pivot tournant à basse vitesse tant que la pression n'est pas appliquée.

Travaillez le bois aisément avec un outil électrique Black & Decker ... même sans avoir déjà utilisé de tels outils

Ces quatre outils électriques portatifs Black & Decker vous aideront à mettre vos talents à l'oeuvre. Avant que vous ayez fini votre premier travail, vous aurez sans doute appris tout seul le travail du bois. Du perçage au polissage, du coupage au sablage, il n'existe pas de meilleurs outils au point de vue puissance, rendement, prix et satisfaction.

Voyez la série d'outils électriques et d'accessoires la plus complète au monde... voyez votre marchand Black & Decker local.



Black & Decker®

Brockville, Ontario

OUTILS ÉLECTRIQUES DE QUALITÉ
Avec une puissance sur laquelle vous pouvez compter !

acclamée partout pour son interprétation dans des oeuvres immortelles comme *Le Lac des Cygnes*, de même que pour ses nombreuses créations nouvelles, est originaire de Vancouver. Le premier danseur David Adams, qui s'est joint déjà à de nombreuses troupes de réputation internationale, est originaire de Winnipeg.

Nouvelles éclair

● On ignore encore pourquoi l'entrevue entre Wilfrid Lemoine et Si-

mon de Beauvoir n'a pas passé à *Premier Plan*. Tout le monde attendait cet événement avec impatience.

● Jacques Godin et Michel Noël ont plus de travail que jamais... On les voit partout.

● La *Marie-Stuart* de Schiller est une des émissions les plus spectaculaires prévues pour la saison qui commence. Elle mettra en vedette Huquette Oigny et Tania Fedor.

● La critique a été très sévère pour *Edwige* de Maurice Gagnon. Ce qui

n'a pas empêché la pièce d'être un gros succès public.

● Jean-Paul Dugas sera sans doute beaucoup vu cette année à la télévision. Cet artiste, très populaire auprès des jeunes, compte rester parmi nous au moins jusqu'au mois de juin. Après quoi il entreprendra sûrement un de ses longs voyages. Sur ce, je vous donne rendez-vous dans quinze jours !

FRANCINE MONTPETIT-POIRIER.

Courrier de Paris

Hélène Pilotte nous parle de MICHELLE ROSSIGNOL

Michelle Rossignol rentre au Canada : vedette de la télévision à 17 ans, comédienne au théâtre, figure bien connue des télé-spectateurs surtout grâce à son personnage de « Manouche » dans le « Survenant », Michelle avait quand même décidé de quitter tout cela pour venir à Paris étudier. Aujourd'hui, cette « Manouche » la rappelle pour quelques mois dans la ville de ses origines, et Michelle répond à la demande de madame Guèvremont qui la fait venir expressément de Paris parce qu'elle fait revivre certains personnages du « Survenant », dont Jean Coutu et Michelle Rossignol. Ce ne sera qu'une escapade au Canada, car Michelle compte revoir Paris dès février.

Retrouverez-vous une comédienne plus expérimentée, plus mûre, plus en possession de ses moyens ? Nous le croyons car nous avons vu jouer Michelle Rossignol à Paris, au théâtre du « Studio des Champs-Élysées », avenue Montaigne. Ce n'est pas une mince affaire pour une comédienne qui est à



Paris depuis un an et demi seulement que de se produire à la scène, devant la presse parisienne et le grand public. C'est pourquoi nous devons parler avant tout de ce spectacle, qui est l'événement le plus important de son séjour ici. Le reste, ses rencontres, son travail, ses joies ou ses difficultés, elle nous les racontera petit à petit, au cours d'une conversation fort amicale dans ce restaurant faussement intellectuel de St-Germain-des-Près, « Les deux magots ».

Michelle doit son apparition sur la scène parisienne à la compagnie « Jacques Tourane », dont la plupart des membres sont des élèves de Tania Balachova, cette grande femme de théâtre qui est l'un des meilleurs professeurs à Paris. C'est en même temps une revanche de Michelle qui avait dû abandonner un rôle dans un spectacle monté par Balachova, l'année dernière, faute d'avoir obtenu son permis de travail. Jacques Tourane, comédien et metteur en scène, est de la catégorie des moins de trente ans, et c'est lui seul qui a réuni des comédiens ayant déjà beaucoup joué, mais n'ayant pas encore tenu de premiers rôles, par conséquent inconnus du public. Il a choisi les pièces, dirigé les comédiens et assuré tous les risques financiers de l'affaire, qui ne sont pas moins lourds que chez

nous. A l'affiche, trois pièces en un acte dont le choix a été ratifié par tous les critiques : « La première famille », de Jules Supervielle, « Ohé, là-bas », de William Saroyan, un auteur américain, et « Le ménage de Caroline », de Michel de Ghelderode.

Dans « La première famille », une fantaisie sur Adam et Eve, Michelle compose une silhouette de jeune fille des bois, charmante, jolie, enjouée. Dans « Le ménage de Caroline », elle est une vieille femme d'un genre bien particulier, car il s'agit de Colombine, mais une Colombine arrivée au bout de sa vie, usée, fatiguée, et très touchante. Nous avons retrouvé à ses côtés, dans le Supervielle et le Saroyan, un autre Canadien bien connu des télé-spectateurs au temps de « Cap-aux-Sorciers », Jean Fontaine. Nous vous reparlerons de lui un jour.

A vrai dire, nous savions avant de voir le spectacle qu'il était réussi et que Michelle Rossignol avait partie gagnée. Jean-Jacques Gauthier, le redoutable critique théâtral du « Figaro », avait souligné l'interprétation de Michelle et « sa voix remarquablement bien placée ». Un autre quotidien de Paris, « Combat », dont les pages artistiques sont très bien cotées, lui avait fait une très belle critique et la semaine suivante « Arts et Spectacles » accueillait le spectacle tout entier avec beaucoup d'éloges. C'est plus qu'il n'en faut pour encourager une jeune troupe au début d'une saison où les créations ont presque toutes reçu un accueil glacial de la part des critiques, au point que le public se demande s'il devra se contenter de cinéma cette saison ! Donc, ce mardi 27 octobre, nous avons retrouvé Michelle, après un an et demi. Nous nous sommes mêlées au public qui remplissait à craquer le petit théâtre de poche et dans lequel on remarquait facilement Albert Camus, perdu dans la foule... beaucoup de Canadiens, des jeunes comédiens surtout, et aussi un réalisateur de télévision en voyage d'études à Paris, que Michelle estime beaucoup et qu'elle avait invité personnellement, Jean-Paul Fugère. Nous avons retrouvé une jeune comédienne de même type physique, mais beaucoup plus sûre d'elle, avec une flamme dans les yeux et un sourire de victoire : la joie d'être à Paris et d'y avoir réussi quelque chose, la hâte d'y revenir après une fugue au Canada, pour continuer à travailler !

Le lendemain, nous avons causé. Nous avions oublié que Michelle n'est pas facile à interroger. Vous pouvez la connaître depuis des années, être une bonne camarade et croire qu'elle vous confiera ses impressions : c'est une erreur. D'ailleurs elle avoue elle-même avoir plus mauvais caractère qu'au Canada ! Ce n'est pas qu'elle soit volontairement désagréable, c'est qu'elle est secrète, parle peu et réfléchit beaucoup. C'est assez rare de nos jours, alors ne lui en veuillons pas trop.

Michelle est une élève de Lucie de Vienne à qui elle doit tout sur le plan théâtral. Il était normal qu'elle s'inscrive aux cours de Tania Balachova pour qui madame de Vienne a le plus grand respect et beaucoup d'amitié. Tania Balachova étudie la personnalité de chacun de ses élèves et s'attache à suivre leur évolution, leurs réactions propres, les aide à s'exprimer selon ce qu'ils représentent au-dedans d'eux-mêmes.

C'est ce qu'elle appelle faire travailler ses élèves « de l'intérieur », et c'est la méthode qui lui semble révéler les véritables natures de comédiens. Michelle Rossignol est une comédienne pour qui c'était la seule méthode de travail valable. Elle est devenue l'une des élèves préférées de Balachova, qui choisit chaque année dans son cours, 4 ou 5 élèves à qui elle s'attache particuliè-

rement et pour qui cette amitié est un grand honneur. De cela, Michelle vous dira qu'elle n'y est pour rien, et qu'elle « a eu de la chance... »

Pourtant ses premiers mois à Paris furent difficiles. Elles a mis 6 mois à trouver le professeur qui la satisfaisait, un an à se faire accepter par ses camarades. Les cours d'art dramatique comptent un nombre incalculable d'élèves. Il est aussi difficile de s'y faire accepter et considérer comme un véritable comédien que d'entrer dans une troupe de théâtre à Montréal. La concurrence est très forte, et les Français naturellement méfiant vis-à-vis les étrangers, ne donnent pas facilement leur amitié dans un cas pareil. Elle avait échappé toutefois à un sérieux handicap, l'accident canadien, dont le plus grand comédien, fût-il génial, doit d'abord se débarrasser. Ce n'est pas une fantaisie de la part des professeurs que de l'exiger, mais une absolue nécessité. Ceci nous amène à faire parler Michelle du moment que doivent choisir les jeunes comédiens pour venir à Paris : celui où ils ont acquis suffisamment de métier pour profiter des cours donnés ici, tout en étant encore assez jeunes pour être malléables et capables de tirer profit de cette vie toute nouvelle qui s'offre à eux. On n'apprend pas l'ABC du métier dans un pays où l'on n'est pas vedette avant trente ans et davantage, après 10 ou quinze ans de travail derrière soi. Les cours d'art dramatique bien cotés ne sont pas pour les débutants, bien qu'on y trouve des gens dans la vingtaine ; c'est l'âge que recommande Michelle à ses camarades pour le départ.

Qui sont les jeunes artistes ici ? Quel climat règne chez les jeunes comédiens ? Sur cette question, Michelle est à la fois triste et enthousiaste : « Ce sont des gens qui croient tellement au théâtre. Ils risquent tout, dès qu'ils le peuvent. Ici l'expression « vivre pour le théâtre » est vraie. Mais ils sont trop nombreux et n'ont souvent pas de chance. Ils crèvent de faim, sont mal logés, n'ont pas de locaux où travailler. Et malgré tout, ils se foutent de l'argent et veulent jouer. Mais ce n'est pas facile. »

Dès qu'on veut la faire parler d'elle-même, Michelle s'y refuse discrètement. Elle se borne à dire qu'elle a eu beaucoup de chance parce qu'elle est arrivée avec du métier, ayant beaucoup joué au Canada. On mesure là l'importance de faire jouer des jeunes au théâtre et pas seulement à la télévision. Vous vous souvenez sans doute du personnage émouvant de Michelle Rossignol dans « Un simple soldat » de Marcel Dubé qu'elle a joué à la scène avant son départ. C'est Jean-Paul Fugère qui l'avait dirigée et l'on comprend son émotion en le retrouvant dans la salle de la rue Montaigne à Paris, comme spectateur. Il y eut aussi ce rôle de métisse dans la pièce de Roger Sinclair, « Quand la moisson sera courbée » et de nombreux spectacles avec madame de Vienne dont « Ankrania » dont on avait beaucoup parlé. Chaque fois, Michelle avait imposé un personnage que l'on pouvait discuter si l'on voulait, mais qui possédait une personnalité, qui avait une âme et qui se remarquait.

A Paris, Tania Balachova l'a beaucoup aidée. « C'est elle qui a tout fait », dit Michelle. Elle lui a présenté Albert Camus, pour qui elle a auditionné et dont elle conserve un très beau souvenir pour sa gentillesse envers elle, et plusieurs personnalités du monde théâtral et cinématographique.

Pour l'instant, au cinéma comme pour la pièce d'Albert Camus, Michelle a des difficultés avec son physique. C'est un problème qui revient toujours sur le tapis : elle a un physique très particulier dont on lui fait beaucoup de

compliments mais qui n'est jamais celui dont on a besoin à ce moment-là. Donc, elle attend patiemment son tour, ne renonce pas au cinéma mais ne s'en préoccupe pas pour l'instant. Elle laisse briller les étoiles de « la nouvelle vague » espérant qu'un jour, l'engouement du public se portera sur les types de jeunes filles un peu sauvages mais quand même remplies de douceur... Et nous l'amenons à nous confier une des joies de son séjour ici, celle d'avoir varié ses emplois et d'avoir travaillé des rôles qui exploitaient ce qu'il y a de douceur en elle, plutôt que de toujours interpréter des personnages de jeunes filles révoltées et coléreuses.

Nous n'avons pas la même chance quand nous causons du voyage de trois mois qui l'a menée cet été dans différents pays d'Europe, parmi les moins parcourus, Yougoslavie, Grèce, Autriche, Turquie. Michelle s'est rendue jusqu'à Istanbul, avec une équipe de reporters du magazine « Life », qu'elle accompagnait à titre d'interprète et pour qui elle prenait contact avec des gens de l'endroit, organisait des rendez-vous pour des photos, etc. C'est une expérience assez rare mais au sujet de laquelle elle est très discrète : « J'ai vu tellement de pays, tellement de choses, que je n'ai pas encore tout assimilé. Je commence seulement à me rappeler tout cela. Je ne sais pas quoi en dire pour l'instant. »

Il y a un point sur lequel elle est catégorique : elle a trouvé ce qu'elle était venue chercher en France : « J'étais venue chercher qui j'étais, ce que je devais faire. Je me suis comédienne à présent. Je me suis faite pour jouer au théâtre et capable de le réussir. Je ne veux faire que ça. » Elle n'a qu'à continuer. Nous n'avons qu'à lui souhaiter bonne chance. Elle a tous les atouts de son côté et son âge n'est pas le moindre : elle a 19 ans !

Télévision

'PIERRE SUR PIERRE'

par Gabriel Langlais

Lorsque Jésus, après une solennelle confession de foi, remit à Pierre les clefs du Paradis, il lui imposa le surnom qu'il devait immortaliser et lui dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise ». Quelques années plus tard, Pierre mourut crucifié, la tête en bas, sur la colline du Vatican. Et Néron croyant ainsi détruire à tout jamais le grain de la chrétienté, ne faisait que l'enfoncer plus profondément dans la terre, pour hâter sa nourriture et le faire germer.

Que ces quelques phrases ne vous effraient pas !

Elles ne servent qu'à vous présenter les grandes lignes d'une télémission magnifique, *Pierre sur pierre*, que les télé-spectateurs apprécient de plus en plus, au réseau français de Radio-Canada, tous les lundis soirs, à 6 h. 30.

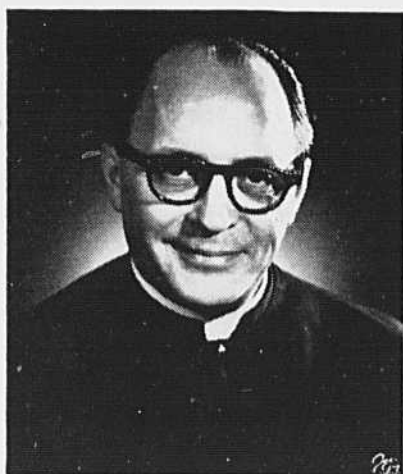
Un magazine religieux

Il y a des gens que le mot religieux effraie. Ils se disent comme ça : « Notre religion, nous la faisons à l'église, pourquoi nous la remâcher à la télévision ? » Si vous êtes de ceux-là, rassurez-vous, la formule de *Pierre sur pierre*, et je vous invite à le constater vous-mêmes, est exceptionnellement

subtile : elle vous parle de l'Eglise en dehors de l'église, ou si vous préférez elle invite la grande Eglise dont nous sommes tous, à mieux comprendre la paroisse qui en est le symbole. Une visite au Père Emile Legault, c.s.c., animateur de cette émission, une entrevue collective avec MM. Edmond Labelle, Gérard Lemieux et Roger Leclerc, les grands responsables de ce programme, vous l'expliqueront beaucoup mieux que je ne saurais le faire.

— Dites-moi, Père Legault, quel est le but que vous visez à *Pierre sur pierre* ?

— Que je vous dise d'abord, que je regrette un peu mes *Eux vives* d'il y a quatre ans, et *Un père avait deux fils* de l'an dernier, mais il importait de mitiger le ton un peu trop doctrinal de ces deux émissions, pour donner dans celui de *Pierre sur pierre*, dont on m'a demandé d'être, cette année, l'animateur. On a comparé ce nouveau programme à un magazine religieux dont je deviens le rédacteur en chef. M. Edmond Labelle, directeur du Service des émissions religieuses et institutionnelles, en est le directeur ; M. Gérard Lemieux, coordonnateur des



émissions religieuses, le chef de l'information et Roger Leclerc, réalisateur au même service, le mettent en page... ou si vous préférez en image. Le but que nous nous proposons, bien mon Dieu, je crois que c'est par des exemples que je le puisse mieux définir : l'Eglise se construit pierre par pierre, il s'agit de montrer comment Elle se construit, mais d'une façon anonyme. Prenez l'exemple de ce jeune chômeur de Ville Jacques-Cartier qui fait de l'Evangile incarné, qui organise ses gars, qui redonne du courage à ceux qui en ont besoin, qui les dirige, les oriente... ce jeune homme aide à construire l'Eglise pierre sur pierre. Cette religieuse que nous avons confrontée avec un couple qu'elle n'avait jamais ni vu, ni connu, et qui lui disait que pour préparer des enfants à la première communion, ce n'était pas tellement les prières par cœur qu'il leur fallait apprendre, mais retenir l'impression que pouvait leur avoir laissée l'exemple de leurs parents, adapté à leur psychologie.

— Vous pouvez nous citer d'autres exemples pratiques que vous avez illustrés à *Pierre sur pierre*.

— Oui, les étudiants de l'Université de Montréal nous ont donné un exemple merveilleux d'apostolat laïque, de chaleur humaine, de présence et de compréhension. A l'instar des Disciples d'Emmaüs de l'abbé Pierre, ils partent en week-end, ils visitent un taudis, ils prennent contact avec ses occupants. Ils nettoient, peignent, et essaient de faire oublier à ces gens la honte de leur pauvreté...

— La préparation du programme suppose des déplacements nombreux, des démarches fréquentes ?

— Evidemment, il faut sortir des murs de la société pour voir ce qui se passe à l'extérieur. Nous ne recherchons rien de spectaculaire, nous ne nous intéressons qu'à des types d'action catholique tout en mettant l'accent sur l'aspect laïque. Il faut leur faire reprendre conscience en les convainquant qu'ils sont les constructeurs, pierre sur pierre, de la vie civile et spirituelle. Autrefois, le chapitre se lisait *l'Eglise vivante*, et nous nous appliquons à faire l'exégèse de ces événements et à les situer dans le contexte de l'Eglise. Somme toute, c'est moins question de prêcher que d'éveiller une curiosité, une inquiétude, par des faits.

Sur le marbre du prote

Les gens qui ont déjà visité une imprimerie ou un journal savent ce que c'est que le prote, le chef des typos, et le marbre sur lequel s'aligne toute la copie transformée en caractères de plomb. Pénétrons donc dans l'atelier pour y interroger le prote, les typos et nettoyer le marbre de cette grande impression qu'est *Pierre sur pierre* ! Ils sont là, tous les trois, MM. Labelle, Lemieux et Leclerc, prêts à subir le supplice de l'interrogatoire, et à nous dire tout le bien qu'ils pensent de leur émission.

M. Edmond Labelle est enthousiaste : « *Pierre sur pierre*, une série qui montre que l'Eglise est une chose qui vit, mais en continuelle croissance. Nous visons à faire ressortir ce royaume dont autrefois le Christ parlait... Nous demandons à chacun d'apporter sa petite pierre. Nous consultons, pour ce faire, des gens d'ici et des gens de passage ».

— Si je comprends bien, vous invitez les téléspectateurs à sortir de l'église pour discuter les problèmes de l'Eglise dans toute son universalité ?

— Oui, c'est cela et c'est plus encore. A *Pierre sur pierre*, nous considérons que l'Eglise a un devoir de missionnaire, et nous voulons l'exprimer sur le ton honnête et joyeux ; nous voulons, sans prétention aucune, présenter l'essentiel de la religion : la charité, la liberté, la joie. Nous voulons souligner les lignes de force de l'Eglise en recourant d'une part, au retour à la bible, à la liturgie authentique, et d'autre part en mettant en relief les besoins réels du public dans le domaine religieux. La formule a semblé étonner d'abord. Cela faisait jeune et neuf. Nous la poursuivons avec joie : poser des problèmes concrets et les discuter avec le public. Nous considérons que la doctrine chrétienne est une question de vie et nous ne cessons de nous étonner de voir à quel point les téléspectateurs s'intéressent à toutes ces questions. Le concours des laïques nous est très précieux dans ce domaine. Nous leur disons qu'au lieu de manger du curé, il vaut mieux les rencontrer, les épauler, leur dire ce que nous attendons d'eux et ce qu'ils peuvent attendre de nous. Nous cherchons la lumière à travers la vie...

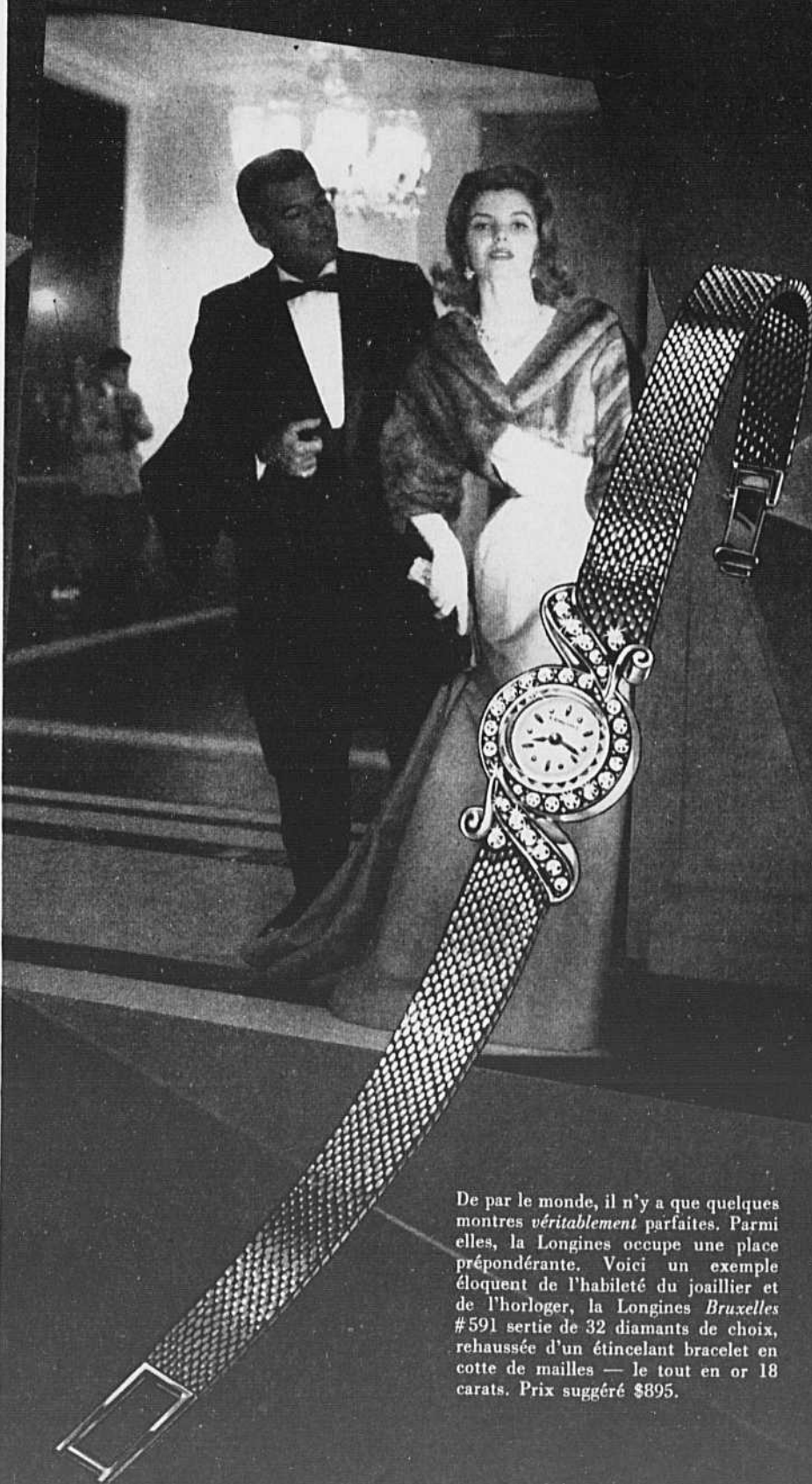
— Et, de renchérir M. Lemieux, nous espérons faire jaillir des étincelles qui pourront allumer de grands feux ! Nous avons donc adopté la méthode la plus réaliste possible, parce que nous nous sommes rendus compte qu'au Québec, nous sommes dans une chrétienté et que nous avons oublié de voir les choses telles qu'elles sont.

— En tant que réalisateur de *Pierre sur pierre*, M. Leclerc, voulez-vous nous dire plus précisément à quelle formule vous recourez ?

— Dans le but d'éviter l'uniformité et... l'ennui qui en naquit, et parce que nous voulons faire de l'éducation, nous avons voulu utiliser une formule variée et souple. Nous recourons donc

[Lire la suite page 48]

Longines, le symbole
de l'excellence parmi
les gens de distinction



De par le monde, il n'y a que quelques montres véritablement parfaites. Parmi elles, la Longines occupe une place prépondérante. Voici un exemple éloquent de l'habileté du joaillier et de l'horloger, la Longines Bruxelles #591 sertie de 32 diamants de choix, rehaussée d'un étincelant bracelet en cote de mailles — le tout en or 18 carats. Prix suggéré \$895.

LONGINES

LA MONTRE LA PLUS HONORÉE AU MONDE

DIX GRANDS PRIX AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES • 28 MÉDAILLES D'OR • LES PLUS HAUTS HONNEURS DE PRÉCISION D'OBSERVATOIRES GOUVERNEMENTAUX • LA MONTRE CHOISIE PAR L'AVIATION, L'EXPLORATION ET LA SCIENCE • MONTRE OFFICIELLE DES CHAMPIONNATS SPORTIFS MONDIAUX, Y COMPRIS LES JEUX OLYMPIQUES D'HIVER 1960 EN CALIFORNIE

Henri Vidal triomphe dans "La bête à l'affût"

Tout l'intérêt du dernier film de Pierre Chenal, « La Bête à l'affût », vient de l'interprétation du principal rôle masculin par Henri Vidal.

Expressif quand il se tait, trouvant le ton juste quand il parle, Henri Vidal n'a plus à craindre de ne briller que par l'éclat de sa femme : Michèle Morgan. Il tient dans ce film toutes les promesses qu'il faisait depuis « Porte des Lilas ». Ses rôles dans ces deux productions ont d'ailleurs un certain cousinage ; il s'agit dans les deux cas d'un bandit exploitant un sentiment profond pour échapper à la police. Mais le rôle de Morane dans « La Bête à l'affût » est plus développé que celui du protégé de « Juju » dans le film de René Clair et, d'autre part, Henri Vidal l'a « pensé » davantage encore.

Physiquement il est resté, à l'approche de la quarantaine le séduisant et athlétique jeune premier de ses débuts, mais maintenant il est, en plus, un remarquable comédien.

Il a, dans « La Bête à l'affût », d'autant plus de mérite à le prouver que Pierre Chenal a commis une grave erreur de distribution en lui donnant pour partenaire Françoise

Arnoul.

La jeune rouée du « Fruit défendu » et de « Sait-on jamais », la subtile interprète de « La Chatte » n'est à aucun moment la Madame Vermont de « Forest of the night » (Forêt de la nuit), le roman de Day Keene d'où le scénario a été tiré.

Mme Vermont est une sage châtelaine, une veuve s'occupant de bonnes oeuvres puis se prenant, de pitié d'abord, de passion ensuite pour un méchant et beau garçon venu se réfugier chez elle. Lorsqu'elle en devient amoureuse et le lui fait comprendre, Françoise Arnoul ne donne pas du tout l'impression d'une femme distinguée aux sentiments très purs, profondément éprise sans s'en rendre compte, se livrant inconsciemment à une passion qui a commencé pour elle par un élan de bonté, de charité chrétienne. Morane (le malfaiteur) lui, l'a compris et si Françoise Arnoul l'avait senti aussi bien qu'Henri Vidal, la scène de la salle de bain n'aurait fait rire personne. Or la salle entière s'est esclaffé le soir de la « première » et Henri Vidal, qui avait quitté spécialement sa retraite de Fontainebleau

pour être là, n'était pas content. Qu'il se rassure : ce n'est pas lui le coupable. Il est parfait dans cette scène comme dans toutes les autres et celle-ci est particulièrement délicate ; dommage qu'il n'ait pas eu Deborah Kerr ou Ingrid Bergman comme partenaire ! Personne alors n'aurait ri lorsque Mme Vermont se déshabille sous les yeux de Morane afin de se doucher et de faire croire au policier qu'elle est seule dans la salle de bain, puisqu'elle y est nue et encore ruisselante d'eau. Pour convaincre l'enquêteur, elle s'est montrée à lui par la porte légèrement entr'ouverte ; quand elle la referme, Morane s'approche d'elle, l'entoure d'un peignoir et, sans un mot, la remercie. C'est irréprochable.

Il y a plusieurs autres scènes excellentes, en particulier celle de l'averse : Morane vient d'être découvert par Mme Vermont (dans sa chambre) ; elle lui demande de fuir : « Vous ne pouvez rester ici, lui dit-elle, votre blessure a fait des traces partout ; on va vous retrouver tout de suite ». — « C'est vrai ! » dit Morane, puis sa figure change d'expression, s'illumine, il se lève, va à la

fenêtre et constate qu'une averse soudaine et torrentielle va tout nettoyer sur son passage. Il faut voir alors le visage d'Henri Vidal passer progressivement de la crainte à l'espoir puis à une espèce de triomphe contenu. Morane dira, quelques instants plus tard, « C'est la première fois que le bon Dieu me fait une fleur ; des traces, il n'y en aura plus dans cinq minutes ». Texte inutile ; on avait compris avant qu'il fût dit rien qu'en regardant l'expression du comédien. Il en sera ainsi au cours de nombreuses scènes ; la plupart d'entre elles pourraient être muettes sans dommage pour la compréhension du personnage, que celui-ci soit tendre, brutal, cynique, repentant enfin.

Les personnages secondaires sont bien interprétés et notamment celui du commissaire auquel Michel Piccoli prête son autorité, sa bonne diction et sa belle prestance. Madeleine Barbulé est une gouvernante satisfaisante, Gaby Silvia une « com-mère » élégante et racée, Harry Max un notaire tout-à-fait dans la note.

Mais c'est sur Henri Vidal que tout le film repose.

Sandra Dee ou la jeunesse d'Hollywood

Sandra Dee, à 17 ans, constitue la plus belle réussite d'Hollywood dans son effort de rajeunissement. Elle fut d'abord l'un des modèles enfantins les mieux payés des Etats-Unis. Puis elle signa un contrat avec la Universal-International. Elle en est à son troisième film, *The Restless Years*, dans lequel elle a tourné aux côtés de John Saxon. La blonde actrice, qui mesure 5 pieds 4 pouces et pèse 99 livres, débuta comme mannequin à l'âge de 12 ans. Quatre ans plus tard, elle comptait au nombre des dix meilleurs mannequins d'Amérique. Elle n'avait que 13 ans quand elle fit sa première apparition à la télévision.



1. — Née à Bayonne, au New-Jersey, Sandra Dee conquiert très tôt la célébrité. Ses photos apparurent alors dans tous les grands magazines américains.
2. — Au cours du tournage de son troisième film, « The Restless Years », elle cause amicalement avec Luana Patten et Helmut Kautner.
3. — En compagnie de John Saxon, elle s'apprête à répéter une scène. Helmut Kautner, son directeur, dit qu'elle est fort précoce dans son art.
4. — Sa jeune beauté est admirablement captée dans cette fraîche photo. Dans la vie privée, Sandra Dee a un caractère fort changeant, très féminin.
5. — Tout en tournant les films qu'exige son contrat, Sandra Dee poursuit ses études à l'école du Studio Universal sous la conduite de Mme Gladys Hoene.
6. — Entre deux scènes de son film « Imitation of Life », la jeune actrice prend quelque détente en s'ébattant sur les plateaux, telle une gamine.
7. — Le directeur Helmut Kautner l'étreint chaleureusement après une scène particulièrement réussie. Elle est de caractère facile sur le plateau.
8. — Sandra vit avec sa mère, Mme Mary Douvan, dans une luxueuse maison de Hollywood Hills. Elles sont l'une pour l'autre de bonnes compagnes.

ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet

BLANCHE COMME LA NEIGE

par Saint-Vincent

Le petit train prit un dernier tournant, siffla longuement et passa entre deux haies de sapins couverts de neige. Roland Morgères se leva, descendit sa valise du filet et redressa avec précaution la paire de skis que le mouvement du train avait fait glisser près de la fenêtre. Il assujettit une courroie, enfila son anorak, et, baissant la vitre, examina le paysage.

— Joli coin, siffla-t-il. Et quelles pentes ! Cela promet de belles courses.

Le train, après un dernier cahot, s'arrêta. Le jeune homme rassembla ses affaires, empoigna ses skis et descendit d'un bond.

La petite gare enneigée semblait un jouet aux vives couleurs. Vassallon, lisait-on sur l'écriteau bleu qui ornait la façade. Un énorme bonnet blanc coiffait le toit, et fondait par intermittence sous l'action d'un soleil aveuglant, bien plus chaud que les pâles rayons qui avaient salué, à Paris, le départ de Roland Morgères.

Il se pencha et ramassa à ses pieds une poignée de neige, qu'il contempla avec un plaisir non dissimulé.

— Et quelle neige ! De la poudreuse, légère comme une plume...

— Hé, Roland !... Roland !

Une silhouette trapue, que la veste fourrée rendait plus ronde encore, s'approchait en gesticulant.

— Jean-Pomme ! Ah ! mon vieux !...

Les deux jeunes gens se tapèrent sur l'épaule avec de grands gestes d'amitié, faisant jaillir des nuages de neige.

— Te voilà enfin, vieux frère ! Depuis trois jours que l'on attend !

— Si tu crois que c'est facile de quitter Paris ! Mes malades ne voulaient pas me laisser partir.

— Graine de carabin ! Tes malades mourront bien sans toi !... Enfin, tu es ici, c'est le principal. Et tu nous amènes le soleil. Hier, il neigeait. Aujourd'hui... regarde-moi ce temps !

Roland se mit à rire. Il se sentait heureux comme un gosse. La perspective de quinze jours de vacances dans ce paradis le payait de tout le dur travail qu'il avait accompli dans la grisaille parisienne.

— Je connais la montagne mieux que toi, dit-il, taquin. Quand j'étais enfant, mon père était médecin près de Grenoble. J'ai appris à faire du ski avant de marcher. Tu verras bien, quand tu essaieras de me suivre...

Jean-Pomme se frotta les mains.

— Un rival ? Sapristi ! Moi qui faisais figure de champion... Tu vas me souffler mes effets. Viens par ici. L'hôtel des Sapins est à trois cents mètres... Une jolie petite boîte, tu verras.

Tout en parlant, il avait saisi la valise. Roland Morgères, d'un geste plein d'adresse, avait fait basculer ses skis et les portait sur ses larges épaules. Ils se mirent à marcher sur la route glacée. Un grelot tinta derrière eux. Ils se rangèrent de côté pour laisser passer le chasse-neige qui, tiré par un robuste cheval, formait à droite et à gauche d'énormes tas immaculés. Des enfants avaient attaché leur luge aux essieux et se laissaient traîner en riant. Roland s'arrêta pour les suivre des yeux.

— Heureux gosses ! dit-il. Quelles belles joues rouges ! Quand je pense aux mioches de Paris, si pâles...

— Ah ! ici, on ne parle plus de malades ! protesta Jean-Pomme en tirant son camarade par la manche. Tiens, voilà l'hôtel !

C'était une maison accueillante, avec une grande galerie de bois et une terrasse.

— Rien d'un palace, mais confortable, dit Jean-Pierre. Le seul hôtel du village, d'ailleurs. La patronne est un ange descendu du ciel tout spécialement pour nourrir les étudiants. Elle adore la jeunesse et elle met son point d'honneur à nous offrir toutes les spécialités du pays.

— Quelles spécialités ?

— Choucroute, fondue au fromage, petit vin blanc, dit Jean-Pomme en avançant une lèvres gourmande. Et ce soir, bien entendu, l'oie de Noël...

Roland tapa en riant sur l'épaule de son ami.

— Ah ! tu n'as pas changé, toi ! Toujours les yeux plus grands que ton assiette !

Jean-Pomme répondit sans se fâcher :

— Il faut bien manger pour bien vivre !

Sa petite silhouette rondouillarde tressautait allègrement sur la route blanche. Roland s'arrêta un moment, regardant avec émerveillement le village pimpant dans son manteau d'hermine, ses maisons de bois frileusement serrées les unes contre les autres, sa fontaine où pendait une moustache de cristal et, à l'horizon, les cimes des montagnes qui semblaient, sur l'écran du ciel bleu, tout endiamantées.

— Que c'est beau de venir passer ses vacances dans un pays pareil ! murmura-t-il. Comme tu as raison de m'appeler, Jean-Pomme !

Peu enclin à la rêverie, le gros jeune homme eut un rire cordial.

— Quand on a découvert l'hospitalité de maman Margot, il faut en faire profiter les autres, dit-il. J'ai pensé qu'un peu de ski te ferait du bien. Les médecins aussi ont quelquefois besoin d'air de montagne...

Il prit un ton confidentiel :

— Et figure-toi que, pour comble de chance, il y a ici des filles charmantes, chuchota-t-il. Une Américaine, entre autres, qui est une vraie beauté. Roland haussa les épaules.

— Oh ! tu sais, les filles !

— Oui, oui, on connaît votre indifférence, beau ténébreux ! N'empêche que Marcia est la coqueluche de l'hôtel.

Roland Morgères sourit à l'enthousiasme de son ami. Il était, quant à lui, fort peu intéressé par cette engeance que Jean-Pomme appelait d'un terme général « les filles ». Etudiant en médecine, prenant à cœur un travail qui le passionnait, il avait songé, jusqu'à présent, à réussir ses examens et fort peu à l'amour...

— Eh bien, maman Margot, nous voici ! cria Jean-Pierre en poussant de son soulier clouté la porte de l'hôtel. Venez voir votre nouveau pensionnaire !

Une femme courte et replète, à la figure aimable, sembla rouler plus que marcher à la rencontre des arrivants.

— Hé ! Le beau jeune homme ! s'écria-t-elle plaisamment en joignant ses petites mains grasses. Un Parisien, et un docteur, si j'en crois la rumeur publique ! Venez, venez, monsieur, je vous ai réservé une jolie chambre au sud, en plein soleil. Et si quelque chose ne va pas, il faut me le dire. Chez maman Margot, tout le monde doit être content !

Elle grimpa l'escalier de bois avec une prestesse qu'on n'eût pas attendue de sa corpulence. Ouvrant une porte, elle montra une chambre propre et simple, aux parois de sapin bien ciré.

— Est-ce qu'il aime l'oie farcie, monsieur le docteur ? continua-t-elle d'un ton engageant.

— Tout ce que vous voudrez, dit Roland en riant. Je ne suis pas gourmand.

Maman Margot prit un air navré.

— Pas gourmand ! Un étudiant ! Oh ! mais il faudra changer cela...

Elle disparut en hochant la tête. Jean-Pierre, qui s'était assis sur le lit, éclata de rire.

— Tu lui as fait de la peine ! dit-il. Moi, je suis un client selon son cœur. C'est pour ma belle mine qu'elle mijote ses petits plats.

— J'avoue que tu es une vraie réclame pour sa cuisine, dit Roland en se dirigeant vers la fenêtre pour regarder le paysage. Le soleil se couche déjà... Domage ! J'aurais bien fait une petite ballade pour voir si je me tiens toujours sur mes skis.

— C'est trop tard, dit péremptoirement Jean-Pomme. Demain, tu auras tout le temps voulu pour escalader les montagnes. Mais aujourd'hui, je te garde. Il faut que je te présente à la bande... Tous t'attendent avec impatience.

— Vraiment ? Je me demande pourquoi ! dit Roland de bonne foi.

— Mais parce que je leur ai annoncé l'arrivée d'un type épatant, qui a tout pour lui ! s'écria Jean-Pomme avec emphase. Beauté, talent, intelligence, charme, sex-appeal...

Il évita de justesse la moufle que Roland venait de lui lancer à la figure, et disparut en criant par la porte entrouverte :

— Rendez-vous dans dix minutes dans le hall !

Resté seul, Roland Morgères ne put s'empêcher de sourire. Ce gros Jean-Pomme, avec sa gaieté contagieuse, était bien le compagnon de vacances qu'il fallait à un homme fatigué.

La nuit tombait tout doucement sur le village. Les cimes des montagnes devenaient bleuâtres et les premières étoiles se montraient, répondant, par leur clignotement, aux lampes qui s'allumaient dans les maisons.

Un bruit joyeux montait de la rue : les gens rentraient chez eux, tirant leur luge ou portant leurs skis. Les deux seuls magasins du village fermaient leurs volets. On entendait les paysans échanger des « bonsoirs » avec l'accent traînant de la région. Roland ne pouvait s'arracher de la fenêtre, immobilisé par la splendeur de ce pays blanc, ouvert comme un écran sur l'immensité du ciel pur, couleur de violette. Que Paris semblait loin !

La porte s'ouvrit brusquement.

— Eh bien, mon vieux, tu t'endors dans ta valise ! s'exclama Jean-Pierre. Tout le monde t'attend en bas. Maman Margot sert un vin chaud d'honneur à ton intention et tu restes là, à compter tes chaussettes !

— Compter mes chaussettes ! protesta Roland indigné. Je contemple le paysage. Mais tu ne peux comprendre cela, esprit grossier et matérialiste !

Mi-riant, mi-protestant, il se laissa entraîner dans l'escalier. Il était encore à mi-hauteur des marches que, déjà, Jean-Pierre, ouvrant les bras, criait avec un accent de triomphe :

— Le voici ! Je vous l'amène enfin !

Des hurlements s'élevèrent dans la grande salle. Roland aperçut une joyeuse bande de jeunes gens et de jeunes filles éparpillés de tous côtés qui, à califourchon sur une chaise, qui, perché sur une table, qui, assis sur un tabouret de bar, qui, enfin, tapant avec entrain sur un piano, qui devait bien dater du siècle dernier. Ils étaient tous, sans distinction de sexe, en pantalon et en chandail. Ils avaient échangé leurs grosses chaussures de ski contre de confortables après-skis fourrés de peau de mouton, et la plus aimable euphorie semblait régner parmi eux.

— Hourra pour le carabin ! s'écria un jeune homme à lunettes, en élevant son verre dans la direction de l'escalier. Hourra, puisque nous lui devons cette estimable vin chaud !

— Hip hip hip, hourra ! crièrent en chœur les autres.

Roland, un peu interloqué, s'était arrêté sur une marche.

— Épargnez ma modestie, dit-il, et, je vous en prie, n'achevez pas ce vin chaud avant que j'en aie goûté !...

— Votre verre est déjà plein, monsieur, dit une voix charmante, aux inflexions caressantes et à laquelle une pointe d'accent étranger donnait un charme indéfinissable. Il ne tient qu'à vous de venir le boire.

Roland tourna la tête. Une grande jeune fille très brune, d'une beauté remarquable, lui tendait un gobelet d'où s'échappait l'odeur épicée du vin à la cannelle. Elle était si belle que le jeune homme resta un moment silencieux, examinant en détail cet ovale parfait, ces yeux sombres et veloutés, ce teint couleur d'ambre pâle.

— Merci, mademoiselle, murmura-t-il.

— Présentations ! Présentations ! cria-t-on sur l'air desampions.

Jean-Pomme enjamba la rampe de l'escalier et retomba deux mètres plus bas, dans le hall, en agitant les bras avec enthousiasme.

— Mon ami Roland Morgères, futur professeur, futur chef de clinique, future gloire mondiale... Mlle Marcia Forbes, la reine de Vassallon et notre idole à tous...

La ravissante bouche, teinte de vif carmin, sourit avec indulgence.

— Jean-Pierre aime à plaisanter, remarqua-t-elle de sa voix basse et mélodieuse. Du moins, en ce qui me concerne. Mais ce qu'il dit de vous est la vérité, j'en suis sûre.

Elle levait vers le médecin ses yeux noirs où brillait le reflet des lampes. Le jeune homme se mit à rire et haussa les épaules.

— Je crains que ce magnifique avenir n'existe que dans la fertile imagination de notre ami, dit-il gaiement.

— Mais il nous a dit quelles brillantes études vous faites, avec quelle facilité vous passez tous vos examens... Je sais en quelle estime vous tiennent vos professeurs !

— Hum !

Roland descendit précipitamment les marches de l'escalier.

Il détestait que l'on parlât de lui et se promettait de tirer plus tard les oreilles de Jean-Pomme. Des études brillantes ? Oui, mais c'était surtout parce qu'il adorait la médecine et la considérait non comme un métier, mais bien comme une vocation...

— Je vous en prie, quittons ce sujet peu intéressant !

Il tapa sur l'épaule de Jean-Pierre.

— Si tu me présentais au reste de la bande ?

Ils s'étaient tous approchés, jeunes gens et jeunes filles, et faisaient autour de lui un cercle bruyant et joyeux. Roland serra beaucoup de mains à la ronde, écoutant d'une oreille distraite, les commentaires facétieux de Jean-Pierre.

— Il paraît aussi que vous êtes un as du ski ? dit une jeune fille à la physionomie drôle et sympathique.

Roland jeta à son ami un regard menaçant.

— Et quoi encore ? gronda-t-il. Voilà dix ans que je n'ai plus revu la neige, mademoiselle, et je ne sais pas trop si je ne vais pas, au contraire, me couvrir de honte !

— La piste du mont Piroux est remarquable ! intervint un jeune homme. C'est là qu'il faudra faire vos premiers essais.

— Mais non ! dit un autre. Plutôt sur la Braille !

— Mais pas le matin, par exemple ! Elle est encore gelée comme une patinoire.

Ils parlaient tous à la fois. Roland les écoutait en souriant. Tout en

les trouvant fort sympathiques, il prévoyait déjà que, le lendemain, il essaierait de partir sans eux. Pour lui, la vraie montagne, c'était la solitude, le merveilleux silence des pentes blanches, la rude montée qui vous laisse les muscles détendus et le cœur satisfait, l'effort enfin qui est payé au centuple par l'arrivée au sommet, par la beauté du paysage et par la descente magnifique qui vous ramène ensuite au village.

— A quoi pensez-vous ? demanda près de lui une voix douce.

Il tressaillit. La belle Marcia, tout en buvant son vin, coulait vers lui, au-dessus de son verre, le regard enveloppant de ses yeux bruns.

— Je pense à la montagne, dit-il avec naturel. Elle m'ensorcelle. Peut-être, au lieu de devenir chef de la clinique et gloire mondiale, serai-je tout simplement, un jour, un obscur petit docteur montagnard.

La jolie bouche rouge fit la moue.

— Ce serait dommage, protesta la jeune fille. J'aime aussi la montagne, mais pas pour m'y enterrer !

— Marcia est une de nos meilleures skieuses, intervint Jean-Pierre avec son enthousiasme habituel. Il faut la voir sur la piste. Elle vole !

— Je m'entraîne pour la course annuelle des dames, expliqua complaisamment l'Américaine. Elle a lieu dans une semaine.

— Et vous êtes sûre de gagner ! cria Jean-Pomme. Vous n'avez pas de concurrente sérieuse.

Elle tourna vers le jeune médecin son visage ambré.

— Voulez-vous vous mettre à côté de moi à table, ce soir ?

— Mais... avec plaisir, répondit-il, un peu surpris.

Elle le remercia d'un sourire.

— Nous tâcherons de parler tranquillement, au milieu de tout ce bruit.

L'arrivée de maman Margot interrompit les conversations. Elle portait dans un plat une oie énorme, dorée, dodue à souhait, d'où s'échappait le plus appétissant des fumets.

— A table ! A table ! criait-elle. Vite, vite, mes petits !

On eût dit une poule appelant ses poussins. La bande joyeuse la suivit avec des cris jusqu'à la salle à manger, où une longue table blanche, éclairée de bougies et ornée de branches de sapin, donnait à la pièce un brillant air de fête.

— Honneur à la plus belle ! s'écria Jean-Pomme en faisant asseoir Marcia à la place centrale.

— Et honneur au dernier arrivant ! dit la jeune fille en montrant à Roland la chaise qui était à sa droite.

Les autres s'étaient assis, dans une bousculade générale, suivant leurs préférences.

— Vite, vite, ne laissez pas refroidir mon oie ! criait maman Margot.

COUPABLE ou NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



L'emprunteur d'une automobile qui fait défaut de la retourner à la date convenue est-il nécessairement coupable de vol ?

Un individu emprunte l'automobile de son patron en promettant de la retourner au plus tard le lendemain matin.

Ni l'automobile, ni l'emprunteur ne paraissent le lendemain matin. L'employeur patiente toute la journée, mais sans plus de résultats. Le soir, il porte plainte auprès de la Sûreté.

L'automobile est bientôt retracée à la porte d'un hôtel situé à plusieurs milles du point de départ. L'emprunteur se trouvait alors dans une chambre du même hôtel. Au moment de son arrestation, il dormait profondément.

Accusé de vol et traduit en Correctionnelle, l'emprunteur proteste de son innocence. Pour justifier son retard à ramener l'automobile du plaignant, le prévenu avoue qu'il avait bu considérablement à l'hôtel même où on l'avait découvert. Se jugeant trop ivre pour conduire prudemment et ramener l'automobile à son employeur, il avait préféré se coucher et cuver son vin avant de prendre le chemin de retour. Jamais, affirme-t-il, il n'avait eu l'intention de voler l'automobile ! Si on pouvait lui reprocher quelque chose, c'était uniquement son retard à revenir ; mais retarder, en telles circonstances, n'est pas un crime.

* * *

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON COUPABLE de vol ?

* * *

NON COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Saint-Jean, au cours du mois d'avril 1959.

ROBERT MILLET, B.A.

Léon, apportez la purée de marrons ! Et les petits pains, où sont les petits pains ? Jean-Pierre, mon agneau, remplissez les verres, voulez-vous ? ... Mangez, mes petits. Si vous trouvez l'oie bonne, ne faites pas de façons : il y en a une deuxième à la cuisine !

On acclama cette parfaite hôtesse et l'on se mit à manger avec appétit. Roland, qui avait déjeuné d'un sandwich, fit honneur à l'énorme portion que maman Margot avait posée sur son assiette. A côté de lui, Marcia souriait doucement, coulant parfois vers son voisin son regard mystérieux et tendre.

— Vous avez vu ? chuchota une jeune fille au bout de la table. Marcia fourbit ses armes.

— Je ne l'ai jamais vue faire autant de frais, constata un jeune homme à lunettes que l'on appelait Roger.

— Bah ! Tout nouveau, tout beau, dit son voisin, la bouche pleine. Dans quinze jours, il sera remplacé, le petit docteur !

— Il faut dire aussi qu'il est diablement séduisant. Je donnerais beaucoup pour avoir cette figure énergique et ces larges épaules.

— Mais il n'a pas l'air commode ! Si elle tombait sur le nez, la belle Marcia !

— Ce serait drôle ...

— Mais ce serait bien la première fois !

— Tomber sur le nez ? Notre célèbre Marcia ! Allons donc ! Je parie que, dans trois jours, le docteur est à ses pieds !

— Pari tenu ! Tu n'as pas vu ce sourire ironique qu'il a quelquefois ... C'est un homme qui ne s'en laisse pas conter !

Bien loin de se douter qu'il faisait l'objet d'un pari à l'autre bout de la table, Roland Morgères se laissait aller à la douceur du moment. La fatigue du voyage s'envolait. Il s'avouait que jamais il n'avait si bien diné, en si joyeuse compagnie, et surtout à côté d'une jeune fille aussi belle.

A la fin du repas, un plum-pudding, immense, couronné de flammes, illumina tous les visages.

— Je l'ai fait moi-même, dit maman Margot avec fierté. C'est une recette de ma grand-mère. Chez moi, Noël sans plum-pudding ne serait pas Noël.

« Noël ... C'est vrai que c'est la nuit de Noël ! pensa soudain Roland. Je l'avais oublié. »

Et il eut tout à coup, sans savoir pourquoi, une grande envie de solitude, de silence, d'air pur. Toute cette gaieté, c'était très bien, très jeune, très amusant, mais Noël demandait autre chose. Roland repoussa son assiette et se leva discrètement.

— Où allez-vous donc ? demanda Marcia en écarquillant ses beaux yeux.

Roland fit un geste vague.

— Oh ! je reviens ... Je vais prendre l'air ...

Il sortit de la salle bruyante, où des cris ravis accueillaient la flamme bleue et rose qui montait en dansant au sommet du plum-pudding.

Il ouvrit la porte d'entrée et resta un instant immobile sur le perron, respirant à pleins poumons l'air piquant et glacé de la nuit. Une lune magnifique éclairait la neige, et l'on y voyait presque comme en plein jour. Dans le silence, tout à coup, une cloche lointaine tinta.

— Ce serait merveilleux de s'en aller dans toute cette blancheur, dans cette clarté de rêve ... pensa Roland. Si j'allais chercher mes skis ?

Et, prenant une décision subite, il fit demi-tour et s'élança dans l'escalier.

* * *

S'appuyant sur ses cannes, Roland glissait sans bruit, à grands pas, sur le chemin blanc qui escaladait les premiers contreforts du mont Piroux. Jamais il ne s'était senti aussi heureux. Après la chaleur et le bruit du petit hôtel, l'air nocturne, frais et vif, agissait sur lui comme un breuvage magique. Il lui semblait s'avancer tout seul dans un monde de féerie : un monde ouaté, silencieux, argenté, sur lequel veillait comme une sentinelle débonnaire la grosse lune pâle, qui mettait au pied de chaque arbre une ombre couleur d'azur.

Vassallon était déjà bien loin. Roland s'arrêta et regarda à ses pieds, dans la vallée : les lumières du village clignotaient comme de minuscules étoiles.

— Que font-ils, à l'hôtel ? se demanda-t-il. Ils doivent danser, faire les fous ... Comme je suis mieux ici !

Il pensa à Marcia et ressentit un curieux soulagement, comme s'il venait d'échapper à un danger imprécis.

Les épaules redressées, la poitrine dilatée, il se remit en marche, accompagné du crissement menu de ses skis.

Un lièvre traversa tout à coup le chemin, juste devant ses pieds. La lune allongea sur la neige l'ombre immense de ses oreilles ; on eût dit quelque animal fantastique. Il disparut sous un buisson sans avoir fait le moindre bruit, et seul, le mouvement léger des branches montra à Roland qu'il n'avait pas rêvé.

« Et s'il s'était arrêté devant moi ? pensa le jeune homme. S'il m'avait souhaité un joyeux Noël ? On dit que la nuit de Noël, les bêtes savent le langage des hommes ... »

Cela lui eût semblé à peine curieux, dans ce monde féérique et silencieux. Vraiment, cette nuit, on avait l'impression qu'il allait se passer des choses étonnantes.

Comme en réponse à ses réflexions, une cloche se mit à tinter. Elle avait un son clair, harmonieux, délicat, qui semblait fait de cristal comme les glaçons pendant aux sapins.

Roland Morgères se mit à rire.

— Une cloche, maintenant ! Vraiment, j'ai des hallucinations !

Il hâta le pas, poussant avec plus d'énergie sur ses cannes. Glissant

comme en rêve, il vit tout à coup, au détour du chemin, une petite chapelle.

Son toit couvert de neige était assez long pour l'ensevelir presque tout entière. Son clocher frêle, pointu comme une aiguille, et lui aussi couronné d'un chapeau neigeux, paraissait un doigt dressé vers la lune. Derrière ses fenêtres ajourées, on voyait une cloche se balancer à gauche et à droite. C'était elle qui envoyait à l'entour ces appels argentins.

— La messe de minuit ! songea Roland. Ah ! comment n'y ai-je pas pensé !

Un violent regret le prit de l'avoir manquée. Car déjà, les fidèles sortaient, un à un, comme des fourmis s'échappant en file.

C'étaient des hommes, des femmes emmitoufflés de lainages et coiffés de capuchons. Certains étaient munis d'une lanterne qu'ils allumaient avec précaution.

— Ce n'est guère la peine, avec c'te lune ! dit l'un des paysans.

La femme répondit :

— C'est que j'm'en vas dans le ravin, moi ! La lune n'y pénètre point.

Leurs voix rudes se faisaient douces, comme si elles craignaient de noyer les tintements de la cloche. Une voix différente, jeune et fraîche, dit tout à coup près de Roland :

— Le traîneau va venir, papa.

Il se tourna vivement vers la personne qui avait parlé. Le timbre de cette voix était aussi pur que celui de la cloche.

Il vit une mince silhouette en costume de ski blanc. Un capuchon bordé de fourrure cachait la figure.

— Qu'est-ce qu'il fait donc, Siméon ? demanda un homme un peu courbé, en tapant avec irritation le sol de son bâton noueux. Je parierais bien qu'il est allé boire au village.

— Mais non, papa ! Il va arriver. La route est dure à gravir, vous savez, pour Grisette qui n'a plus de très bonnes jambes.

— Ouais !

Le bâton cessa de s'agiter. On sentit que l'homme souriait.

— Vous n'allez pas le gronder au moins ? reprit la voix câline. Pas la nuit de Noël !

Le bâton cessa de s'agiter. On sentit que l'homme souriait.

— Oh ! toi ! dit-il avec tendresse.

Roland, à demi-caché par le pilier du porche, sourit aussi dans son coin. Il avait une extrême envie de voir le visage auquel appartenait cette voix enfantine, mais il n'osait s'avancer.

Les derniers paysans étaient partis. La porte de l'église s'ouvrit tout à coup et le curé parut, refermant la chambranle derrière lui.

Roland Morgères retira un peu sa tête.

— Eh bien, mademoiselle, encore ici ? demanda le curé avec cordialité. Siméon n'est pas arrivé ?

— Il va venir, monsieur le curé, dit la jeune fille.

— C'est, du moins, ce qu'assure Nigelle, dit son père en reprenant le jeu impatient de son bâton. Mais je me demande si ce drôle ne nous a pas oubliés ...

— Mais non, voyons, papa !

Nigelle ... se répétait Roland Morgères, sans savoir pourquoi il attachait tant d'importance à ce nom qu'il entendait pour la première fois.

— Nigelle se fait des illusions sur la nature humaine, reprit l'inconnu. C'est de son âge !

— Mais c'est de tous les âges, monsieur, dit avec sérieux le curé qui boutonnait soigneusement sa soutane. Vous avez bien raison de croire à la bonté humaine, ma petite demoiselle.

— Hélas !



Ce mot fut prononcé avec amertume, montrant que l'homme concevait bien des doutes sur la vérité de ces paroles. Mais un lointain tintement de grelots l'empêcha de poursuivre.

— Le voilà ! Je l'entends ! s'écria la voix charmante de celle qu'on appelait Nigelle. Voulez-vous monter avec nous, monsieur le curé ? Il y a bien place pour trois.

— Merci, merci, mademoiselle. J'ai mes skis. Et je ne voudrais pas renoncer à cette jolie promenade en forêt !

— Faites bien attention, monsieur le curé ! Ne vous cassez pas la jambe ! Que ferions-nous sans vous ? ... dit-elle malicieusement.

— Oh ! là là ! Je connais ma montagne !

Et, ayant achevé de fixer ses skis, le saint homme s'élança sur la pente, virant à droite et à gauche dans un style parfait.

Le son des grelots se rapprochait de plus en plus.

— Enfin ! soupira l'inconnu. Voilà le traîneau.

Roland sortit de l'ombre du pilier au moment où la jeune fille se retour-

nait pour jeter un dernier coup d'oeil à la petite chapelle.

Effrayée par cette silhouette qui se détachait brusquement du mur, elle poussa un léger cri :

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'homme. Qu'as-tu donc ?

— Rien, rien...

Elle restait immobile, les yeux fixés sur le jeune homme si brusquement apparu. Et lui ne pouvait détacher ses regards du visage que la lune lui dévoilait : un tout petit visage ravissant, transparent, avec de grands yeux étonnés. La fourrure blanche l'entourait d'une auréole neigeuse.

— Eh bien, viens-tu, Nigelle ? demanda la voix fatiguée de l'homme.

— Je viens, papa !

Elle s'enfuit avec la légèreté d'un oiseau. Roland la vit grimper dans le traîneau qui s'était arrêté à quelques pas. Son père était déjà installé. Un paysan — Siméon, sans doute — leur couvrit soigneusement les genoux d'une épaisse fourrure.

— Cela ira comme cela, mademoiselle ?

La jeune fille ne répondit pas. Elle semblait perdue dans ses pensées. Elle se tourna discrètement vers le porche sous lequel Roland était resté debout, tandis que Siméon sautait prestement sur le siège, prenait son fouet et criait :

— Allons ! En avant, Grisette !

Le traîneau se mit à glisser silencieusement sur la route, suivi d'une longue ombre bleue où pointait drôlement le petit capuchon de la jeune fille. Les grelots sonnaient gaiement. On eût dit le carrosse de la fête qui s'en retournait dans la forêt.

Machinalement, Roland se mit en marche, non sur le chemin qui redescendait au village, mais dans la direction par laquelle le traîneau s'était enfui. Qui sait ? Peut-être aurait-il le bonheur de l'apercevoir de nouveau ?

Derrière lui, la petite chapelle avait fermé sa porte jusqu'au prochain Noël, la cloche s'était tue. Pourtant, Roland ne se sentait pas triste. Une joie mystérieuse l'habitait. Et il avait beau se répéter :

— Je rêve, je rêve...

Il avait l'impression que ce rêve allait changer sa vie.

— Il faut tout de même rentrer à Vassallon ! se dit-il en se secouant.

Une descente, une montée... un petit vallon dans lequel il se laissait glisser en flèche, des sapins écartés entre lesquels il virait en slaloms réguliers, faisaient voler derrière lui une poussière d'argent...

Pourtant, au bout d'un instant, il ralentit.

— Si je continue ainsi, je risque fort de ne pas rentrer à l'hôtel avant demain, songea-t-il. On me croira perdu.

Mais où était-il, ce Vassallon si petit qu'il groupait à peine quelques chalets autour de son église ? Comment le retrouver ?

A perte de vue, on ne voyait que des sapins dressés sur les pentes comme des fantômes, des vallons, des collines, encore des vallons...

Roland enleva ses moufles pour s'essuyer le front. La course lui avait donné chaud.

En remettant son mouchoir dans sa poche, il aperçut soudain une lumière qui clignotait entre les troncs.

— Une lumière ? Bon ! C'est là que je vais me diriger. Il doit y avoir un chalet quelconque où l'on me renseignera.

Il s'élança avec une nouvelle vigueur. Curieuse lumière, qui paraissait un minuscule incendie rougeoyant entre les troncs...

Roland déboucha enfin dans une clairière, où les sapins s'espaciaient pour laisser à découvert un petit champ de neige.

Et ce qu'il vit le laissa si pantois qu'il s'arrêta pile, bouche ouverte et les bras pendant le long du corps.

Au centre de la clairière se dressait un sapin isolé, orné de bougies roses dont la douce clarté s'élevait vers le ciel noir. Des choses curieuses pendaient aux branches : biscuits, noix décortiquées, fleurs en sucre. Plusieurs écuelles de lait étaient posées sur la mousse, au pied du tronc, et semblaient attendre leur destinataire.

Pour qui, pour quels lutins de la forêt était décoré cet extraordinaire arbre de Noël ? Roland Morgères se le demanda en se frottant les yeux.

— Cette fois-ci, je suis en plein conte !

Une biche trottaient autour de l'arbre, flairant le lait et les biscuits. Et quelqu'un murmurait à voix basse :

— Là, sur cette branche, les oiseaux pourront l'atteindre... Aurai-je assez de noix ? Les mélanges en sont si friandes... Je crois que c'est tout !

Ah ! non ! Encore le foin...

Une petite silhouette se courba, éparpillant sur la neige des bottées de foin. Quand elle se releva, Roland vit le visage d'enfant blond aperçu à la chapelle. Son cœur bondit.

— C'est elle !

Il ne put s'empêcher de faire quelques pas en avant et, à ce mouvement, la jeune fille et la biche tournèrent vers lui des yeux où montait la même expression d'effroi.

— Quelqu'un ! cria la jeune fille. Vite, Blanchette !...

Elle courut à ses skis, tandis que la biche bondissait derrière elle.

Roland poussa un cri suppliant :

— Oh ! non, je vous en prie, ne partez pas ! Restez !

L'inconnue s'arrêta, hésitante. La voix de Roland n'était pas celle de quelqu'un qui cherche à faire mal.

— Restez... supplia-t-il de nouveau. Je vous en prie... Vous voyez, je ne bouge pas...

Et, pour ne pas l'effrayer, il planta ses cannes dans la neige.

L'inconnue fit quelques pas hésitants.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle.

— Je me suis perdu.

— Ah !

Elle avança encore de quelques pas et la biche la suivit, comme si elle aussi se sentait rassurée.

— Je cherchais à retourner à Vassallon, quand j'ai vu entre les arbres la lumière de vos bougies...

Le petit visage transparent eut un sourire délicieux.

— Vous avez cru que c'était une maison, murmura la jeune fille. Ce n'est qu'un arbre de Noël...

Enhardi, Roland dit doucement :

— Un bien bel arbre de Noël ! Je n'en ai jamais vu d'aussi merveilleux. A qui est-il destiné ? Aux lutins de la forêt ?

L'inconnue rougit.

— Non, non, dit-elle avec une confusion enfantine. Pas aux lutins. Aux animaux.

— Aux animaux ?

— Oui. Aux animaux, aux lièvres, aux hérissons, aux chevreuils... Chaque année, je mets sur ce sapin les cadeaux que je leur destine. Ils ont bien le droit de fêter Noël, eux aussi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, murmura Roland en se répétant qu'il était en train de vivre un conte de fées.

— En hiver, les animaux sont malheureux, à la montagne. Ils se rapprochent de l'homme. Beaucoup me connaissent, vous savez, et n'ont pas peur de moi. Quand il a fait trop froid, et que toute l'herbe a gelé, les chevreuils viennent manger dans ma main...

La biche vint frotter son front contre l'épaule de la jeune fille, comme pour confirmer cette assertion.

— Oui, Blanchette, oui, il y en aura pour toi aussi... Regardez ! reprit la jeune fille qui s'animait peu à peu, les branches du haut sont pour les oiseaux. J'y mets des morceaux de noix, des colliers de grains.

— Ils aiment ça ? demanda Roland.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	4	2	5	7	3	8	4	2	5	6	3	7	4	2	5
N	V	V	V	P	L	D	O	O	O	O	E	R	S	U	U
8	4	3	5	6	2	7	8	4	3	5	7	2	6	3	4
E	A	S	S	U	S	E	B	M	O	V	N	E	V	L	I
7	5	2	6	4	7	3	8	5	8	2	6	4	3	5	6
E	O	T	E	S	Z	E	E	U	A	E	L	O	I	S	L
6	4	3	5	7	2	8	6	5	3	7	4	8	2	5	4
E	N	L	E	U	S	U	C	P	R	N	T	X	P	U	F
5	6	2	7	4	5	3	8	7	6	2	5	4	3	8	6
I	O	A	R	O	S	E	S	E	N	T	E	I	V	U	Q
6	4	3	7	5	2	8	6	4	3	5	8	2	7	3	4
U	E	I	P	Z	I	C	E	N	E	T	C	E	O	N	V
5	3	2	6	4	8	5	3	7	4	2	6	5	3	4	8
R	D	N	T	O	E	O	R	S	U	T	E	P	A	S	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Bien sûr ! Par ce temps de neige, ils mangent ce qu'ils trouvent. Mais sur l'arbre de Noël, je ne veux que des choses qu'ils aiment.

Roland opina gravement de la tête.

— C'est normal, approuva-t-il, puisque c'est leur seule fête de l'année.

— Plus bas, dit la jeune fille avec vivacité, je mets des biscuits pour les chevreuils, des feuilles de chou pour les lapins. Par terre, du foin, du sel... Et des soucoupes de lait pour les hérissons...

— Mais les bougies n'effrayent-elles pas les convives ? demanda Roland en souriant.

— Oh ! elles seront bientôt éteintes. C'est seulement un signal. Et puis, aussi une manière plus joyeuse de célébrer Noël... C'est joli, n'est-ce pas, toutes ces lumières dans la neige ?

— C'est ravissant, dit Roland avec sincérité, sans quitter des yeux le petit visage que la lumière émanant de l'arbre rosissait aux pommettes.

L'inconnue arrangeait avec amour les dernières bottes de foin. Avec son bonnet fourré et pointu, elle avait l'air elle-même d'un adorable lutin. La biche, qui la suivait pas à pas, reniflait le foin de son museau délicat.

— Je ne m'étonne pas que les animaux de la forêt viennent à votre arbre de Noël, remarqua Roland, s'ils sont tous aussi familiers que cette biche...

La jeune fille fit entendre un rire clair.

— Oh ! Blanchette est une vieille amie, elle ! C'est autre chose. Je l'ai ramassée sous un buisson, à demi morte de froid, lorsqu'elle n'était qu'un bébé. Sa mère avait dû fuir des chasseurs. C'est moi qui ai élevé Blanchette au hibernon. Elle est apprivoisée, vous savez. Elle me suit comme un petit chien... Cette année, papa lui a construit une étable rien que pour elle.

— Où cela ? Où habitez-vous ? aurait voulu demander Roland. Mais il n'osa pas.

— Voilà ! dit la jeune fille en se relevant, son mince visage tout brillant de plaisir. Je crois que ce sera un vrai festin de Noël. J'ai pris tout le foin que j'ai pu porter.

Elle se pencha pour ajuster ses skis, et Roland songea avec tristesse que ces instants de rêve allaient prendre fin.

— Pour redescendre à Vassallon, vous n'avez qu'à prendre à droite, entre ces deux sapins, dit-elle en montrant de ses cannes un étroit vallon. Vous verrez très vite les lumières du village.

— Merci.

La jeune fille lui adressa un timide sourire.

— Eh bien, adieu, monsieur.

— Mademoiselle, dit précipitamment Roland, mademoiselle... Voulez-vous me dire votre nom ?

La petite bouche s'ouvrit avec un peu de confusion.

— Je m'appelle Nigelle.

— Nigelle ?... Mais Nigelle quoi ? Et où ?... Oh ! ne partez pas !

La jeune fille s'était élancée sur la pente avant que Roland eût pu faire un geste. Elle disparaissait déjà, petit fantôme gracieux sous la lune, virant entre les sapins avec une adresse consommée. La biche bondissait derrière elle.

Roland n'eut même pas la tentation de les suivre. Elles allaient si vite qu'il n'eût pu les rattraper.

— Quelle skieuse ! murmura-t-il avec admiration. On dirait qu'elle est née dans la neige !

Et peut-être, après tout, était-ce le cas... Tout cela était si extraordinaire...

Roland lança un dernier regard au sapin illuminé, où les bougies commençaient à chanceler et s'éteindre.

Des bruits furtifs venaient des buissons. Les invités, sans doute, qui commençaient à arriver...

Roland sourit et, s'appuyant sur ses bâtons pour effectuer une parfaite virevolte, il partit comme une bombe dans le petit vallon qui devait le ramener à Vassallon.

* * *

— Ouf ! Je suis rompue ! s'exclama Marcia en s'effalant sur l'une des chaises-longues groupées sur la terrasse.

Elle enleva le foulard bleu roi qui retenait sa chevelure, et dispersa d'un mouvement gracieux ses belles boucles noires.

— C'est que vous mettez trop d'ardeur à votre entraînement, ma beauté, dit Jean-Pomme en se perchait sur la balustrade.

— Il faut absolument que je gagne la course de dimanche ! dit la jeune fille d'un ton péremptoire.

— Vraiment ? Et pourquoi le faut-il ? demanda en riant une nouvelle arrivante qui enlevait ses skis sous la terrasse. J'aimerais bien la gagner, moi aussi, mais si j'échoue, je n'en ferai pas un drame !

— Bien dit, Catherine ! cria un jeune homme. Il n'y a pas de honte à être le dernier, si l'on s'est efforcé de vaincre. C'est l'effort qui compte et non le résultat.

Il parlait d'un ton doctoral qu'interrompit soudain une chute retentissante : ayant manqué son visage d'arrêt, il avait percuté dans la porte d'entrée.

Tout le monde éclata de rire.

— Oh ! Roger, vous êtes merveilleux ! cria Catherine.

— N'est-ce pas ? Je pensais bien vous amuser, assura le jeune homme en se relevant avec un calme imperturbable. Avouez que cette chute était bien imitée !

— J'adore voir des skieurs tomber, soupira Jean-Pierre avec satisfaction en s'allongeant dans un fauteuil. Cette vue met du baume sur mon cœur novice. Cela me fait penser que je ne vous ai jamais vue par terre, Marcia !

— Je suis descendue du mont Piroux en six minutes, ce matin. La piste est épataante.

— Oui, soupira Catherine qui se massait les chevilles. Je ne crois pas que c'est moi qui vous inquiéterai beaucoup, dimanche. Je suis tombée deux fois, aujourd'hui.

Marcia la regarda avec un dédain qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

— Tombée deux fois ! Comment faites-vous, Catherine ? Cette descente est un enfantillage.

— Pour vous, peut-être !

Les grands yeux noirs brillèrent d'une lueur plus aimable.

— Vous vous classerez très bien, j'en suis sûre, dit Marcia d'un ton protecteur.

— Le Ciel vous entende !

— De toute façon, il est interdit de se casser la jambe d'ici à dimanche, déclara péremptoirement Jean-Pierre. N'oubliez pas, mesdemoiselles, qu'un bal suivra le concours. Faites toutes les pousesses que vous voulez, mais ne vous privez pas de nos plus jolies danseuses !

— Ah ! si c'est moi qui gagne, je vous paierai à tous une tournée de champagne ! cria Marcia avec un rire étincelant.

— Oh ! oh ! dit une voix nonchalante à ses côtés. Y aurai-je aussi droit ?

Marcia se tourna vivement et lança un regard caressant au jeune homme qui venait d'arriver.

— Oui, Roland, vous aussi, bien que vous ne le méritiez pas ! Ne nous avez-vous pas honteusement lâchés, aujourd'hui ?

— Je vous ai déjà expliqué que je n'appréciais pas le ski en troupe.

La jeune fille, d'un geste câlin, montrait la chaise vide à côté d'elle. Roland, après une seconde d'hésitation, s'y assit.

— Vous auriez au moins pu venir voir si j'étais en forme, dit-elle d'un ton de reproche plein de coquetterie.

— Je suis sûr que vous êtes dans une forme éblouissante.

Roland mettait tous ses soins à allumer sa pipe.

— Ah ! Marcia, vous n'avez jamais assez d'admirateurs ! soupira plaisamment Jean-Pomme. Ne vous ai-je pas tenu fidèlement compagnie, ce matin ?

La jeune fille se mit à rire.

— Mais vous n'êtes qu'un piètre skieur, Jean-Pierre ! Tandis que Roland, lui...

— Oh ! je sais bien que Roland est un as ! soupira Jean-Pierre.



— Vous auriez pu me donner d'utiles conseils, murmura Marcia au jeune médecin qui fumait sa pipe, les yeux perdus dans le ciel étincelant.

— Allons, allons, Marcia, vous n'avez aucun besoin de mes conseils !

A travers ses longs cils bruns, la jeune fille lui lança un regard tendre dont il ne s'aperçut pas. Elle eut un soupir de colère. Vraiment, pourquoi faisait-il semblant de ne pas comprendre ? N'était-il pas le seul homme, ici, qui l'intéressât ? Marcia n'avait pas l'habitude de voir le sexe fort résister à ses caprices.

« D'ailleurs, peut-être n'est-ce pas seulement un caprice, cette fois, songea-t-elle tout à coup. Depuis trois jours que je connais cet homme, je ne pense plus qu'à lui. Et lui, lui... que pense-t-il de moi ? »

— A quoi pensez-vous, Roland ? demanda-t-elle avec un doux sourire.

— Je pense à un prénom de femme, dit-il en tirant sur sa pipe. Un prénom que j'ai entendu ici pour la première fois.

— Lequel ?

— Nigelle. Est-ce un nom du pays ?

Marcia haussa les sourcils.

— Nigelle ?

— C'est un nom de fleur, dit Catherine qui buvait avec application son jus de tomate. Je connais bien les nigelles. Ma mère en a dans son jardin.

— Vraiment ? demanda Roland. Comment sont-elles ?

— Ce sont des fleurs bleues, voilées de petites herbes qui ont l'air de cils verts. Elles sont très jolies, d'ailleurs.

Roland la regarda d'un air intéressé.

— Et qui connaissez-vous qui s'appelle Nigelle ? demanda Marcia.

Roland se tourna vers elle et sourit comme s'il s'éveillait.

— Personne, dit-il. Personne au juste...

— Ah ! mais si ! s'écria tout à coup Jean-Pomme en sautant de son mur. Je sais qui l'on appelle Nigelle, moi ! Cette mystérieuse inconnue qui habite un chalet perdu, entre le mont Piroux et la Braille.

Marcia se dressa d'un air offensé.

— Une mystérieuse inconnue ? dit-elle avec un rire moqueur. Racontez-nous cela, Jean-Pierre ! C'est trop palpitant !

Roland avait retiré sa pipe de ses lèvres et froncé les sourcils. Mais Jean-Pierre, très excité, reprenait de plus belle :

— Je ne ne l'ai jamais vue, mais il paraît qu'elle est tout à fait charmante. La vraie jeune fille en fleur... Elle ne vient presque jamais au village. On dirait qu'elle se cache. Oh ! mais c'est tout à fait rocambolesque, je vous assure !...

— Vraiment ! Continuez, Jean-Pierre, vous nous passionnez !

— Eh bien, voilà ce que je sais : la jeune fille semble avoir toujours vécu ici, en pension chez des paysans. Pourquoi ? On se le demande, car il paraît qu'elle a l'air très fine et distinguée. Le père, lui, est arrivé il y a environ deux ans, et il a acheté un chalet isolé dans la forêt. Depuis ce temps, ils vivent cachés là comme des criminels. Personne ne va jamais les voir. La jeune fille descend de temps en temps faire quelques courses à Vassallon, mais le père, lui, personne ne peut se vanter de l'avoir aperçu par ici.

— Comme c'est romanesque ! s'écria Catherine. Pauvre gosse ! Elle doit être bien seule dans ce chalet perdu !

— Sais-tu comment ils s'appellent ? demanda Roland d'une voix indifférente.

— Attends... Un nom étrange... Bri... Bra... Brotowski, je crois.

« Le père doit être Russe.

Marcia réfléchissait, ses fins sourcils noirs joints en une seule ligne déliée.

— Bratowski ? dit-elle. Il me semble que j'ai entendu ce nom il y a quelques années, chez moi, en Amérique... Attendez... Je ne peux pas me rappeler à quel propos, mais je suis sûre que je connais ce nom...

Bratowski... Bratowski... Oui, certainement, c'était un nom qu'elle connaissait. Un nom qu'on avait lu dans les journaux, autrefois... Mais

pourquoi ? Elle fit un effort pour se souvenir. Il lui semblait qu'il avait été mêlé, ce nom, à quelque chose de déplaisant. Mais quoi ? ...

— Bah ! Bratowski ou pas Bratowski, ce sont de drôles de gens ! cria joyeusement Jean-Pomme. Je ne vois pas pourquoi nous nous intéressons à eux !

— C'est Roland qui s'y intéresse, dit doucement Marcia.

— Moi ? Mais non ! dit Roland, agacé.

La cloche du déjeuner se mit à sonner et maman Margot parut sur la terrasse.

— Allons, vite, paresseux ! N'avez-vous donc pas faim ?

— Mais si, une faim de loup ! s'écria Jean-Pomme en sautant sur ses pieds pour se précipiter dans la salle à manger.

Marcia se leva languissamment.

— Allons prendre des forces !



Elle passa son bras sous celui du jeune médecin.

— Venez, beau ténébreux ! Vous penserez une autre fois à votre Nigelle ! Roland répondit à son sourire par un sourire un peu contraint.

* * *

Tous les habitants du village et bien d'autres des vallées environnantes étaient rassemblés le long de la piste qui descendait du mont Piroux. C'est que les concours de ski de Vassallon étaient réputés à plusieurs kilomètres à la ronde.

Au point de départ de la course, qu'un étendard bleu flottant au vent désignait aux spectateurs, un groupe impatient attendait, piaffant dans la neige, fartant ses skis, s'interrogeant sur l'état de la piste, sur les mérites de la neige.

Entre deux haies de spectateurs, on voyait descendre à toute allure une petite silhouette. Une autre, puis une autre suivit.

— Elles vont bien, dit quelqu'un. La piste doit être bonne.

— On va sûrement battre un record, aujourd'hui.

Roland regardait avec distraction. On annonça le départ du numéro 8 et il se pencha pour admirer la course de Marcia.

Elle descendait rapidement, avec une remarquable précision, et ne craignait pas de prendre des risques.

Lorsqu'elle passa la ligne d'arrivée, des bravos retentirent.

— C'est la meilleure, dit une voix. Elle a fait un temps très court.

Roland Morgères se fraya un chemin vers la jeune fille. Marcia, rose de plaisir et d'excitation, lui cria de loin :

— Qu'en pensez-vous, Roland ? C'est moi qui vais gagner ?

— Cela m'en a tout l'air, répondit-il. Vous avez magnifiquement descendu.

D'autres skieuses s'efforçaient de battre cette redoutable concurrente. Mais aucune n'arrivait à effectuer un parcours aussi rapide.

Jean-Pierre arriva, très excité.

— Je crois qu'on peut vous sacrer championne, Marcia ! s'écria-t-il. C'est presque fini.

— Plus de concurrentes ? demanda Roland.

— Plus qu'une. Un petit bout d'affaire qui s'est fait inscrire au dernier moment, et qui vient d'arriver.

Marcia sourit d'un air supérieur.

— Je doute qu'elle parvienne à battre mon temps, dit-elle. Une minute trois secondes... C'est un record.

— Attention ! Elle prend le départ ! cria quelqu'un.

Roland, Jean-Pierre et Marcia se tournèrent vers la piste.

Là-bas, tout en haut, une minuscule silhouette s'était mise à dévaler la pente. Elle descendait à une vitesse qui semblait quasi miraculeuse. Sur son passage, des exclamations s'élevèrent.

— Mais... dit tout à coup Roland en fronçant les sourcils. Mais...

Il s'interrompit. Son cœur s'était mis à battre à grands coups. Aucun doute : la petite skieuse qui s'était lancée à corps perdu sur la piste, c'était l'inconnue de la nuit de Noël, c'était Nigelle. On ne pouvait se tromper à ce style éblouissant et sûr.

— Tonnerre ! cria Jean-Pomme surexcité. Regardez-la, non, mais regardez-la !

De la foule, des hurlements s'élevaient. On applaudissait à tout rompre.

— C'est fantastique ! cria quelqu'un.

— On dirait un oiseau !

En effet, la petite skieuse semblait voler sur la neige. Sans un coup de frein, lancée comme une flèche vers le but, elle passa en coup de vent devant les trois jeunes gens, et franchit la ligne d'arrivée au milieu des bravos frénétiques.

— C'est phénoménal ! cria Jean-Pierre. Qui est-ce ? Je vais vite m'informer !

Il s'élança vers la ligne d'arrivée, suivi de toute une partie des spectateurs qui voulaient voir de plus près cette merveilleuse skieuse.

— Cinquante-cinq secondes ! cria une voix. On n'a jamais vu ça !

Marcia pâlit et se mordit les lèvres.

— Cinquante-cinq secondes ! répéta-t-elle rageusement. Ce n'est pas possible !

Roland eut pitié d'elle.

— Cela n'enlève rien à votre mérite, Marcia, dit-il gentiment. Cette petite skieuse est pour ainsi dire née sur des skis. On ne peut pas comparer...

— Ah ! vous la connaissez ? interrompit aigrement Marcia.

Sans attendre la réponse, elle se mêla à la foule.

Haussant les épaules, le jeune médecin se hâta vers la ligne d'arrivée. Il lui tardait de revoir le petit visage enfantin qui lui avait semblé si touchant, à la lueur rose des bougies de Noël...

Quand il aperçut Nigelle, il reconnut tout de suite le costume blanc, le capuchon bordé de fourrure. La jeune fille semblait effrayée par le tumulte qui l'entourait. Tout le monde voulait la féliciter. On lui serrait les mains, on la prenait par le bras.

— Voyons, vous allez fatiguer mademoiselle, dit Roland en écartant la foule avec autorité.

Elle leva la tête vers lui. Une lueur passa dans son regard.

— Me reconnaissez-vous ? demanda-t-il en se penchant sur elle.

— Mais oui !

— Eh bien, laissez-moi vous féliciter ! Mais laissez-moi surtout vous dégager un peu de cette foule d'admirateurs !

— Oh ! oui, je vous en prie ! Ils me font un peu peur...

Roland l'entraîna à quelques pas.

— Le revers de la gloire ! dit-il en souriant.

Elle sourit, aussi, avec amusement.

— Heureusement que cela ne dure jamais longtemps, n'est-ce pas ? Les voilà déjà qui s'en vont...

— Où vous cachez-vous ? cria Jean-Pierre qui arrivait en brandissant un papier. Cinquante-cinq secondes, mademoiselle ! Tous les records sont battus. Vous voici championne. Il nous faut votre nom pour faire la déclaration...

— Mon nom ?

La jeune fille avait rougi.

— C'est absolument nécessaire, déclara Jean-Pierre d'un air important. Voyons, vous vous appelez ?...

— Nigelle Bratowski.

Les yeux de Jean-Pierre s'arrondirent.

— Nigelle ! Mais alors...

— Quoi ?

— Rien ! dit Roland d'un ton péremptoire. Laissez ce monsieur à ses paperasses et venez avec moi.

— Oh ! mais je ne peux pas ! Mon père m'attend. Je...

Nigelle s'interrompit d'un air confus.

— Je ne lui ai pas dit que je prenais part à la course, avoua-t-elle. Il aurait certainement refusé de me laisser paraître en public... Mais j'en avais tellement envie...

La foule s'écoulait peu à peu. Des nuages épais commençaient à obscurcir le ciel, et chacun avait hâte de rentrer chez soi.

— Vous allez prendre froid, dit Roland sans pouvoir retenir un accent presque tendre. Venez ! Nous allons demander à maman Margot de nous faire un vin chaud pour célébrer votre triomphe.

— Oh ! non, je ne peux pas !

— Mais si !

— Voyons, Roland, ne pressez pas trop cette petite ! dit tout à coup une voix mordante derrière le jeune homme.

Il se retourna. Marcia était là, les pommettes un peu enflammées, le regard plus brillant encore qu'à l'ordinaire. Il y avait sur son visage quelque chose de déterminé et de farouche qui frappa Roland.

« Elle n'accepte pas sa défaite », pensa-t-il.

— Laissez-la donc retourner vers son cher père, continua Marcia, ironique. C'est là qu'elle est le mieux cachée, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Que voulez-vous dire ? demanda le jeune homme, étonné.

Nigelle avait rougi. Elle fit un pas en avant, mais son élan fut retenu par Jean-Pomme qui revenait en agitant triomphalement les bras.

— Nigelle Bratowski, championne, cria-t-il. C'est ce soir qu'on vous remettra votre prix, mademoiselle !

— Bratowski... dit nonchalamment Marcia. Votre père a vécu en Amérique, n'est-ce pas ?

— Mais... oui, en effet, dit Nigelle en levant ses yeux clairs.

— J'ai déjà entendu son nom, dit l'Américaine avec une sorte de férocité.

Mal à l'aise sans savoir pourquoi, Roland Morgères allait entraîner Nigelle, quand Jean-Pierre s'interposa.

— Il y a bal ce soir à l'hôtel des Sapins, mademoiselle. Vous serez notre invitée d'honneur.

— Oh ! mais non ! murmura Nigelle, ennuyée. Je ne peux pas...

— Comment ! s'écria Jean-Pomme consterné. Mais il faut que vous veniez ! On doit vous remettre votre prix !

Nigelle tourmentait ses cannes avec inquiétude.

— Je vous assure que je ne peux pas. Mon père ne me permettrait jamais...

— N'insistez pas, Jean-Pierre, dit Marcia. Vous voyez bien qu'elle ne veut pas venir. Nous ne sommes pas assez bons pour elle !

Et elle ajouta d'une voix cinglante :

— Nous ne sommes pas assez bons, il faut le croire, pour une fille de meurtrier.

Dans le silence atroce qui suivit, Nigelle chancela comme un oiseau frappé à mort.

— Qu'est-ce que vous dites ? murmura-t-elle.

— Une fille de meurtrier ! répéta Marcia avec une joie cruelle. Je sais bien, moi, que votre père est un ancien bagnard !

Poussant une sorte de cri rauque, Nigelle s'enfuit. Elle fila comme une flèche avant que les jeunes gens, atterrés, aient eu le temps de faire un geste. Sa silhouette mince disparut derrière les sapins.

Roland se tourna vers Marcia avec un regard chargé de terrible colère.

— Vous êtes folle, Marcia ! Qui vous permet de dire des choses pareilles ?

— Je dis ce que je sais, dit Marcia en soutenant le regard qui la transperçait. Si cette petite ne peut pas supporter la vérité, ce n'est pas ma faute.

— Son père, un criminel ! s'écria Jean-Pierre. Mais ce n'est pas possible !

— Parfaitement possible, dit Marcia avec une ironique satisfaction.

Roland la prit durement par le bras.

— Vous, vous allez nous dire ce que vous savez ! Ou plutôt ce que vous croyez savoir.

— Mais bien sûr, mon cher, dit Marcia nonchalamment. Ce n'est pas la peine de me meurtrir le bras ! Toute cette histoire est fort banale, en somme !

— Eh bien ?

— Eh bien, hier, ce nom de Bratowski m'a frappée. Je savais que je l'avais entendu autrefois, qu'il avait paru dans les journaux d'Amérique, qu'on en avait beaucoup parlé. Et tout à coup, je me suis souvenue : ce Bratowski habitait New-York. Mes parents le connaissaient même un peu. Il avait une petite fille un peu plus jeune que moi, et on lui donnait ce drôle de nom de Nigelle...

— Oui, dit Roland, qui ne la quittait pas des yeux. Et ensuite ?

Marcia prit le temps de lisser de la main ses beaux cheveux noirs.

— La suite ? Voilà : un beau jour, ce Bratowski a été arrêté. Il avait tué sa femme.

— Crime passionnel ? demanda Jean-Pierre.

— Si vous voulez. Sa femme voulait le quitter... Et, ma foi, on la comprend ! dit Marcia avec un petit rire. Bref ! Il l'a empoisonnée. Vous voyez que c'est fort banal.

— Et il a été condamné ?

— Oui. Il a été condamné au bagne.

— Mais vous étiez bien jeune ! interrompit Roland. Comment pouvez-vous vous souvenir de tous ces détails ?

— C'est qu'on en a beaucoup reparlé il y a deux ans, quand Bratowski a été relâché. Il s'était bien conduit au bagne et il s'en est tiré au bout de dix ans. Mon père a même dit, je m'en souviens, que c'était une honte de laisser courir ainsi des assassins.

Accablé, Roland regardait l'horizon blanc où avait disparu la fragile silhouette.

— Ce n'est pas sa faute, à elle, murmura-t-il.

— Oh ! cela, j'en conviens ! dit Marcia d'un air amusé. N'empêche que j'ai dit la vérité !

— Je ne l'aurais jamais cru ! s'exclama Jean-Pierre.

Marcia prit les deux jeunes gens par le bras.

— Allons, venez ! La nuit tombe, et ces nuages ne me disent rien de bon. J'ai peur qu'une belle tempête ne se prépare !

Atterré, Roland se laissa entraîner vers l'hôtel des Sapins.

« La fille d'un criminel ! pensait-il. Cette douce petite figure... Mais, après tout, qu'est-ce que cela fait ? Elle n'est pas responsable des fautes de son père. Je vais aller chez elle. J'irai lui dire que tout cela m'est égal, que... que je l'aime... »

Il reconnaissait soudain le sentiment qui lui gonflait le cœur. C'était bien de l'amour, Nigelle, cette délicate, cette fragile petite Nigelle... Il fallait la protéger, empêcher le mal de l'atteindre...

— Je vais y aller ce soir ! décida-t-il.

Il saurait bien trouver le chalet. Il tomberait aux pieds de Nigelle, lui dirait son amour...

Marcia se tourna vers lui avec un regard à la fois timide et câlin.

— Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, Roland ? murmura-t-elle. Voyez-vous, il fallait que vous sachiez...

Il ne répondit pas, mais lui lança un coup d'oeil si dur et si méprisant qu'elle rougit.

Tournant le dos, il monta rapidement à sa chambre, sans écouter maman Margot qui appelait avec cordialité :

— Venez vite, monsieur le Docteur, venez vous mettre au coin du feu ! Vous êtes pâle comme la mort ! Vous avez dû prendre froid !

* * *

La radio déchainée lançait une musique de jazz si bruyante qu'elle parvenait presque à étouffer les sifflements du vent dans la cheminée. Une tempête terrible avait éclaté sur Vassallon.

« On ne pourra plus mettre le pied dehors pendant trois jours, déclaraient les habitués de la montagne. Cela fera au moins deux mètres de neige ! »

Dans le salon de l'hôtel, il faisait bon et chaud. Plusieurs couples dansaient joyeusement. On célébrait les résultats du concours de la journée. Quoique la championne fût absente, de nombreux autres prix avaient été distribués et tout le monde se sentait plein d'entrain.

Marcia semblait avoir oublié l'humiliation de n'être que seconde. Elle faisait preuve d'une gaieté toute particulière, dansant, riant, bavardant, et négligeant ostensiblement le jeune médecin auquel, jusque-là, elle avait visiblement cherché à plaire.

En effet, Roland ne jetait pas un regard du côté de la jolie Américaine.

Sombre, fumant sa pipe sans dire un mot, il allait de temps à autre à la fenêtre pour regarder le temps. Le ciel s'éclaircissait-il enfin ?

Mais non. Pas une étoile dans cet amas de nuages que poussait un vent déchainé. Dieu seul savait combien de temps durerait cette tempête !

Soudain la porte de l'hôtel s'ouvrit. Une grosse bouffée de neige s'engouffra dans le salon. Les danseurs s'arrêtèrent, interloqués.

Sur le seuil, un homme au visage ravagé, vêtu d'une canadienne, se tenait immobile. On eut l'impression qu'un malheur venait d'arriver. Cette apparition inattendue jetait un malaise. Quelqu'un cria :

— Arrêtez la radio !

Dans le silence soudain, l'homme demanda d'une voix angoissée :

— Ma fille est-elle ici ?

Maman Margot s'avança, les mains croisées sur son tablier bleu.

— Votre fille, Monsieur ? Mais qui est-elle ?

— Nigelle... Nigelle Bratowski.

Roland fit un pas en avant.

— Nigelle ! cria-t-il. Mais non, Monsieur ! Elle n'est pas ici ! N'est-elle pas rentrée à la maison ?

Monsieur Bratowski respira avec effort.

— Elle n'est pas revenue, dit-il d'une voix sourde. Oh ! mon Dieu...

Roland sentit son cœur se crispier. La pauvre enfant avait dû s'enfuir dans la montagne, être prise par la tempête...

Les danseurs, ne comprenant rien à ce qui se passait, écoutaient dans un silence interloqué.

Le père de Nigelle les dévisageait tour à tour avec des yeux pleins d'une terrible inquiétude.

— Mais où est-elle ? cria-t-il.

« Où est-elle ? se répéta Roland avec une brusque épouvante. Perdue dans la montagne par ce temps !... »

Il posa une main compatissante sur l'épaule de l'étranger.

— Ne vous inquiétez pas ! Nous allons la retrouver.

— Mais pourquoi est-elle partie ? Pourquoi ?... demanda monsieur Bratowski. On a dû lui faire du mal, lui dire quelque chose...

— Rien ! dit précipitamment Roland.

Mais Marcia s'avançait d'un pas nonchalant.

— Je lui ai simplement dit que je connaissais votre nom et... votre réputation, monsieur Bratowski, dit-elle tranquillement. J'ai beaucoup entendu parler de vous, en Amérique.

Il recula.

— Vous... vous avez fait cela...

Il leva la main comme pour battre cette figure fraîche et méchante.

— Vous avez dit cela ! gronda-t-il. A elle qui ne savait rien, qui ne soupçonnait rien !...

COUPON CADEAU - Offre Spéciale

ABONNEZ-LES AUX TROIS GRANDS MAGAZINES

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.50	1.50

Remplissez ce bulletin à votre choix.

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$ pour l'abonnement indiqué d'un (X). — IMPORTANT : Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

(1)

NOM DU DESTINATAIRE

ADRESSE

VILLE

PROV. ou ETAT

(2)

NOM DU DESTINATAIRE

ADRESSE

VILLE

PROV. ou ETAT

NOM DE L'ENVOYEUR

ADRESSE

VILLE

PROV. ou ETAT

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, rue de Bullion,

Montréal 18, P. Q.

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine
du 5 au 19 décembre 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Votre esprit critique vous portera à contredire tout ce qu'on vous dira, mais cela ne donnera lieu qu'à de brèves algarades qui n'auront aucune importance et seront vite oubliées.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Une rencontre peut éveiller en vous le souvenir d'une rancune passée ; ayez la finesse de ne rien en dire. Par ailleurs, un succès sentimental assez imprévu vous attend.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Votre témérité surprendra votre entourage professionnel et vous donnera une espèce de notoriété dont vous pourrez user pour faire valoir vos opinions. Entente sur le plan sentimental.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Votre fidélité finira par toucher un ami qui, lui, avait tendance à vous délaisser par négligence plus que par indifférence. Suivez votre intuition dans vos problèmes sentimentaux.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Vos astres vous inciteront au pessimisme ; cependant, vous plairez à l'autre sexe, mais votre cœur n'y répondra pas, car votre raison ne verra que des motifs de défiance.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



La quinzaine ne se passera pas sans accrochages avec les vôtres. Cependant, vers la fin, ceux-ci seront plus compréhensifs et chercheront à se faire pardonner leurs écarts.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Votre santé sera passablement bonne, du moins en jugerez-vous ainsi pour vous dispenser du régime qui vous est ordonné. Des symptômes bien connus vous rappelleront vite à l'ordre.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Vous verrez votre situation s'améliorer au cours de cette quinzaine. Vous lui devrez une vie agréable sans de gros soucis. Peut-être ferez-vous de beaux voyages.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Bien qu'elle ne sera pas perverse, une personne que vous rencontrerez sera d'une coquetterie assez provocante. Elle pourra créer en vous des désirs vénéments. Gare à vous !

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Grâce à l'influence des astres, vous aurez dans votre vie conjugale et familiale de grandes satisfactions. De plus, vous serez favorisé par une circonstance agréable.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Des flirts nouveaux vous aideront à dissiper l'impression de solitude morale dont vous pourriez souffrir. Il se peut qu'un rapprochement imprévu fasse naître un sentiment plus sérieux.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Si vous avez des ennuis dans le domaine sentimental, ils proviendront de votre tactique amoureuse ; par manque de psychologie, vous blesserez maladroitement la personne que vous aimez.

Marcia, effrayée, eut un mouvement de recul. Autour d'elle, des chuchotements s'élevèrent parmi les danseurs. Que se passait-il donc ? Qu'avait fait Marcia ?

Roland posa sa main sur l'épaule du père de Nigelle.

— Nous parlerons de tout ceci plus tard, monsieur Bratowski, dit-il fermement. Pour le moment, il faut chercher votre fille.

L'homme revint à lui.

— Oui... oui, vous avez raison, dit-il d'un air égaré. Il faut la retrouver. Où peut-elle être ? Oh ! mon Dieu ! Seule, dans cette tempête...

Roland se redressa.

— Je pars à sa recherche ! dit-il. Qui vient avec moi ?

Deux ou trois jeunes gens obéirent immédiatement à l'appel de son regard. Jean-Pierre se campa au côté de son ami.

— Je viens aussi, déclara-t-il.

— Bon. Trois minutes pour vous équiper. Je vais chercher les skis. Maman Margot, avez-vous des falots ?

Sa voix était celle d'un chef. Tout le monde obéit sans répliquer. Maman Margot s'en alla à la cuisine chercher des lanternes.

Tandis que Roland enfilait sa windjack, Marcia posa sa main sur son bras.

— Roland... Vous n'allez pas partir en pleine nuit, dans cette tempête ?... murmura-t-elle. Non, n'est-ce pas ? C'est trop dangereux...

Glacial, le jeune homme se retourna.

— Je ne veux plus vous voir de ma vie, Marcia, dit-il d'une voix sifflante. Si, demain, vous n'avez pas quitté Vassallon, je dis à tout le monde ce que vous avez fait.

Marcia devint pâle comme la mort et recula comme si elle avait reçu un coup. Lentement, elle fit demi-tour et monta l'escalier comme une somnambule.

Des regards peu amènes la suivaient au passage. déjà, le bruit courait que c'était elle la coupable.

— Je suis sûre que c'est sa faute, chuchota une jeune fille. Sûre, vous entendez ? Quand Marcia veut faire du mal, elle sait bien comment s'y prendre...

Les six jeunes gens, emmitoufflés, ajustèrent leurs skis. Roland se tourna vers le père de Nigelle.

— Attendez-nous ici, dit-il en lui tendant la main. Je suis sûr que nous vous la ramènerons.

Monsieur Bratowski semblait accablé.

— Mais... je ne veux pas attendre... Je voudrais venir avec vous...

— Non, dit doucement Roland. Vous nous retarderiez, Monsieur. Et chaque moment est précieux. Vous semblez mort de fatigue. Reposez-vous, et ne craignez rien. Tout ce qui peut se faire, nous le ferons, je vous le jure.

* * *

Ils avançaient péniblement, luttant contre le vent qui leur frappait le visage. Des rafales coupantes s'acharnaient contre eux. La petite troupe s'était scindée en trois équipes de deux jeunes gens chacune. L'une était partie vers le Sud, la seconde à l'Ouest, vers la Braille. Roland, suivi de Jean-Pomme, allait en direction du mont Piroux. D'instinct, il avait pris le chemin qu'il avait suivi le soir de son arrivée.

Mais, ce soir-là, comme il faisait calme et beau, comme les étoiles brillaient sur Vassallon ! Aujourd'hui, le ciel tout entier semblait s'être mis contre les humains. On avançait avec peine dans l'épaisseur de la neige mouillée. A chaque instant, il fallait s'arrêter pour résister aux tourbillons. Le vent mugissait dans les sapins. Le falot que Roland tenait au poing dansait de côté et d'autre, prêt à s'échapper. Sa faible lueur se reflétait sur le chemin blanc.

Après une heure d'efforts, ils parvinrent à la chapelle solitaire que Roland avait découverte la nuit de Noël. Toute menue parmi les grandes ombres des sapins, elle semblait parfaitement abandonnée. La neige lui faisait un capuchon énorme. De temps en temps, la cloche secouée par les rafales faisait entendre un léger tintement qui était la mélancolie même.

— Nigelle s'est peut-être réfugiée ici, dit Roland en mettant avec espoir la main sur la poignée de la porte. C'est ici que je l'ai vue pour la première fois...

Ils entrèrent. La lanterne balaya d'un faible rayon l'obscurité qui régnait dans la chapelle.

Un autel, quelques bancs. Non, il n'y avait personne.

Roland poussa un soupir et referma la porte.

— Cherchons ailleurs !...

Sans savoir pourquoi, il reprit le chemin parcouru lors de la nuit de Noël. Il lui semblait que seul, ce chemin serait le bon.

Ils se trouvèrent soudain dans la forêt au milieu des troncs qui oscillaient en craquant. Une clairière s'ouvrit devant eux.

— Voilà son arbre de Noël, dit Roland d'une voix étouffée. Ce gros sapin, là, au milieu...

Il promenait son falot autour de l'arbre. Et soudain, il poussa un cri. Une forme étendue par terre, à demi recouverte de neige.

— Jean-Pierre ! C'est elle !

Ils se précipitèrent. On distinguait à peine le costume blanc sous le linceul qui l'enfouissait.

Roland se jeta à genoux et dégagea le visage de Nigelle, plus pâle que la neige qui l'entourait.

— Vit-elle ?... murmura-t-il. Oh ! mon Dieu, faites qu'elle vive !

Il saisit le corps sous les épaules et le releva doucement. Jean-Pierre l'aidait.

— Elle est glacée, la malheureuse !

— Comment en serait-il autrement, sous cette neige ? Prends cette gourde dans ma poche... Dépêche-toi...

Roland versa doucement dans la bouche de Nigelle quelques gouttes d'alcool.

La jeune fille poussa un soupir.

— Elle vit ! s'écria Roland.

— Hourra ! cria Jean-Pierre.

— Encore un peu d'alcool... Regarde, il me semble qu'elle a frémi... Elle ouvre les yeux...

Il appela avec tendresse :

— Nigelle... ma petite Nigelle...

La jeune fille battit des paupières et frissonna. Elle fit un mouvement comme pour se lever, mais retomba aussitôt dans les bras qui la soutenaient.

— Comme elle est faible ! murmura le médecin. J'espère que nous n'arrivons pas trop tard... Combien de temps est-elle restée couchée là ? Aide-moi, Jean-Pierre, il faut la frictionner aussi fort que nous le pouvons.

Joignant leurs efforts, ils se mirent à frotter le pauvre petit corps qui restait immobile entre leurs bras.

— Elle se réchauffe un peu, dit Roland en prenant l'une des mains pendantes. Donne-moi la gourde, vieux, il faut qu'elle boive encore...

Il versa avec une infinie délicatesse l'alcool entre les lèvres entrouvertes. Nigelle eut un sursaut, poussa un faible cri, et essaya de se débattre.

— Mais c'est pour vous, mon petit, murmurait Roland avec tendresse, ne vous débâtez pas, voyons... Là, prenez-en encore un peu, comme un enfant sage...

Nigelle le regarda et eut une ombre de sourire.

— Vous... vous... feriez mieux... de me laisser dormir... dit-elle d'une voix à peine distincte. Je dormais... si bien...

— Ah ! mais c'est justement ce que nous ne voulons pas ! dit gaiement le jeune médecin. Quand on s'endort dans la neige, on risque bien de ne pas se réveiller.

La ravissante figure pâle eut une crispation de détresse.

— Ne plus me réveiller... jamais... chuchota Nigelle en détournant la tête. C'est ce que... je voulais...

Roland la serra avec autorité contre lui. Il éprouvait un vrai bonheur à sentir contre sa poitrine cette enfant si faible, mais vivante.

— Je ne pense pas qu'elle soit assez forte pour se tenir debout, dit-il en se tournant vers son compagnon. Ici, nous sommes un peu à l'abri, sous ces sapins. Mais dès que nous aurons quitté la forêt, la descente sera plus rude. Même en la soutenant, nous ne parviendrons pas à la faire avancer. Je vais la porter.

— Hum !... dit Jean-Pomme en plissant le front. Ce ne sera pas facile. Tu ne pourras pas te servir de tes cannes. Descendre avec les deux mains prises, par ce temps !...

— J'y arriverai. Maintenant que nous l'avons retrouvée, je te jure bien que je vais la ramener saine et sauve !

Il y avait dans la voix de Roland un accent de triomphe. Il sentait que tout irait bien, maintenant.

— Détache ses skis, tu les porteras. Tu te chargeras aussi de la lanterne. Et tâche de ne pas aller trop vite, pour que je ne te perde pas...

— Entendu.

Jean-Pierre mit la paire de skis de Nigelle sur son épaule. Il la tenait d'une main et, de l'autre, portait les cannes et le falot. Un peu vacillant, il s'avança, ainsi chargé, entre les sapins. Roland suivait doucement, tenant dans ses bras le corps quasi inerte de Nigelle.

Comme l'avait prévu le jeune homme, le trajet ne fut pas trop difficile tant qu'ils furent sous le couvert des arbres. Mais au sortir des bois, un tourbillon glacé de vent mêlé de flocons les accueillit avec tant de force qu'ils faillirent être renversés.

Courbés en deux, ils s'épuisaient à gagner quelques centimètres. Toute la montagne semblait déchaînée de fureur contre ces pitoyables humains qui osaient venir la braver.

— Nous n'y arriverons jamais, murmura tout à coup Roland qui sentait Nigelle devenir de plus en plus lourde dans ses bras.

Il s'arrêta, fourbu.

— Elle est glacée, elle a perdu connaissance, dit-il en tâtant avec angoisse le petit visage aux yeux clos. Nous mettrons bien trois heures avant de parvenir au village, si nous continuons de ce train. C'est impossible. Il faut faire quelque chose...

Jean-Pierre avait enlevé ses moufles et soufflait dans ses doigts.

— Si nous la portions à deux ?

— Impossible. C'est trop dangereux.

— Et si nous faisons un traîneau avec nos skis ?

— Non. Cela nous obligerait à aller à pied, et, dans cette grosse neige, nous n'avancerions pas.

Roland réfléchissait, tout en protégeant de ses mains le visage immobile sous le capuchon blanc.

— Ecoute... j'ai une idée. Nous ne sommes pas très loin de la chapelle. Je vais porter Nigelle jusque-là, elle sera du moins à l'abri. Tu resteras avec elle, et je descendrai à Vassallon chercher du secours.

— Mais tu es plus fatigué que moi ! protesta Jean-Pierre. Laisse-moi descendre à ta place.

Roland secoua la tête.

— Non. Excuse-moi, mon vieux, mais je suis meilleur skieur. C'est le temps qui compte. Une minute perdue peut causer la mort de Nigelle.

Jean-Pierre ne protesta plus. Ils se remirent en marche. Chaque mètre était pour eux un effort terrible.

Enfin, ils aperçurent le toit de la chapelle. Cette vue fut accueillie avec le soulagement que ressent le marin perdu en apercevant le port.

— Enfin ! murmura Roland.

Il faillit s'écrouler sur le seuil. Jean-Pierre ouvrit la porte qui grinça sur ses gonds.

D'un commun accord, les deux jeunes gens transportèrent la petite forme blanche et l'étendirent sur l'un des bancs. Ce silence et cette paix subite, après les assauts de la tempête, avaient quelque chose de surnaturel.

— Vite... l'alcool, dit Roland en prenant le falot pour examiner la figure inerte.

Nigelle était si pâle qu'elle semblait taillée dans la glace. Mais son cœur battait.

Le jeune médecin enleva sa windjack, ôta son écharpe et ses moufles. Il emmitouffa la jeune fille comme un enfant. Ses grandes mains vigoureuses et adroites s'affairaient, frottaient, frictionnaient, luttèrent contre la mort.

Quand Nigelle ouvrit les yeux, et qu'un peu de rose revint à ses pommettes, les deux jeunes gens se redressèrent ensemble, en poussant un soupir de soulagement.

— Je crois bien qu'elle est sauvée, dit Jean-Pierre. Eh bien, elle te devra une fière chandelle, cette pauvre gosse !

Roland eut un pâle sourire.

— Ma petite Nigelle, murmura-t-il avec tant de tendresse que Jean-Pomme lui adressa une grimace amicale.

— Je comprends maintenant pourquoi Marcia n'avait aucune chance de te plaire ! dit-il malicieusement.

Au nom de Marcia, la figure de Roland se durcit.

— Ne perdons pas de temps ! dit-il brusquement. Je descends aussi vite que possible, et je ramène un traîneau et des hommes. Toi, pendant ce temps, veille bien sur elle !

— Es-tu sûr que tu vas pouvoir faire cette course ? demanda Jean-Pierre d'un air de doute. Tu dois être épuisé.

— Ne crains rien. Tout est possible, quand on le veut. Et je veux sauver Nigelle, crois-moi !

— Remets au moins ta windjack. Tu vas geler !

— Non. Elle en a plus besoin que moi, dit Roland en s'en allant à grandes enjambées.

* * *

A l'hôtel des Sapins, on écoutait dans un morne silence les rugissements du vent.

Personne n'avait osé se coucher. On attendait.

Deux des équipes de sauveteurs étaient revenues bredouilles. Avec de grands gestes d'impuissance, ils avaient raconté leur chasse vaine, leur lutte contre la tourmente !

— Impossible de la retrouver cette nuit ! Il faut attendre à demain.

Un silence consterné avait accueilli cette déclaration. Seul le père de Nigelle s'était dressé et avait crié avec une angoisse affreuse :

— Mais demain, il sera trop tard !

Maman Margot allait de groupe en groupe en murmurant des paroles de réconfort. Mais tous pensaient avec horreur à cette enfant couchée quelque part dans la neige, offerte à la terrible colère du ciel.

Tout à coup un bruit fit lever les têtes... Quelqu'un s'arrêtait devant l'hôtel.

La porte s'ouvrit, et Roland Morgères parut, hagard, chancelant, près de s'abattre.

Il murmura avec peine :

— Elle est sauvée, nous l'avons trouvée...

— Mon enfant ! cria Bratowski en se précipitant vers le jeune homme. Où est-elle ?



— Je l'ai laissée là-haut, dans une chapelle... Elle est à l'abri. Jean-Pierre veille sur elle. Mais il faut y aller, vite.

Déjà plusieurs jeunes gens avaient enfilé leur anorak et coururent chercher leurs skis.

Maman Margot sortit rapidement et revint bientôt, tranquille et efficiente :

— Le traîneau est devant la porte, monsieur le Docteur. On l'a préparé tout de suite.

Tandis que l'équipe partait en hâte, une porte s'ouvrit tout doucement au premier étage. La tête de Marcia passa par l'entrebâillement. La jeune fille avait une mine défaite, des yeux gonflés.

— Catherine... appela-t-elle dans un chuchotement.

La jeune fille leva la tête.

— Ils l'ont retrouvée ? demanda Marcia.

— Oui, dit froidement Catherine. Roland et Jean-Pierre l'ont trouvée dans la neige. Tu peux être fière de ce que tu as fait, Marcia.

— Et... Roland est reparti ?

— Pour aller la chercher. Le voilà qui affronte de nouveau cette tempête... Il n'a même pas voulu s'arrêter pour boire quelque chose. Et il avait l'air à moitié mort...

Le visage de Marcia se crispa.

— Je... je ne pensais pas, je ne savais pas... Oh ! maintenant, je regrette, je t'assure !...

— Chut ! dit Catherine.

Et elle montra le père de Nigelle qui, effondré près de la cheminée, pleurait, la tête dans ses mains, à la fois de tristesse et de soulagement.

* * *

Quand l'équipe des sauveteurs ramena Nigelle à l'hôtel des Sapins, tout était prêt pour recevoir dignement les arrivants. La bonne maman Margot avait préparé des boissons chaudes, des vêtements, des couvertures. Les jeunes filles s'étaient affairées comme des abeilles dans une ruche. Toutes se précipitèrent sur le seuil quand retentit le bruit des voix qui annonçait le retour de l'expédition.

— Vous voilà ! s'écria Catherine en ouvrant toute grande la porte. Vite, entrez !

— Où est mon enfant ? Où est ma Nigelle ? s'écria monsieur Bratowski en s'élançant vers le traîneau.

— Chut, Monsieur ! Pas trop fort ! Elle est bien faible ! dit doucement Roland en soulevant avec délicatesse le corps mince qui reposait sous les couvertures.

Il entra dans le salon en portant son fardeau.

— Oh ! la pauvre petite ! cria maman Margot. Comme elle est pâle ! Elle a l'air gelée ! Donnez-la moi, je vais l'envelopper dans une couverture bien chaude.

Avec des gestes maternels, elle entourait la jeune fille de châles qu'on avait fait tiédir devant la cheminée.

Nigelle sourit faiblement.

— Merci, murmura-t-elle.

Son regard cherchait Roland qui, épuisé, s'était laissé tomber sur une chaise.

— J'ai préparé des grogs pour tout le monde, déclara maman Margot en revenant de la cuisine avec une plateau chargé.

— Le premier sera pour notre brebis perdue et retrouvée, dit Roland en approchant son verre des lèvres de Nigelle. Tenez, Nigelle, buvez cela...

Obéissante, la jeune fille but quelques gorgées. Elle se sentait revivre. Dans la chapelle, sous la double chaleur de l'alcool et des vêtements que Roland et Jean-Pierre avaient empilés sur elle, elle avait peu à peu repris ses sens. Le froid mortel qui l'engourdissait avait cédé lentement. Dûment frictionnée par Jean-Pierre qui avait pris très au sérieux son rôle de bon Samaritain, elle avait pu, lorsque l'équipe des sauveteurs était arrivée, leur sourire et se dresser sur son séant. Pour la descente en traîneau, on l'avait tellement entourée de fourrures que, seul, le bout de son nez dépassait. Oui, vraiment, elle se sentait mieux, et le goût de la vie lui revenait avec la douce chaleur du grand feu qui brillait dans la cheminée.

— Papa ! dit-elle en tendant les bras à monsieur Bratowski qui restait, debout, à la regarder sans se lasser. Papa... Je vous ai fait de la peine ! Il se jeta à genoux près d'elle.

— Oh ! ma petite ! Mais pourquoi... pourquoi es-tu partie ainsi ?

— J'avais tellement peur, papa... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai que tu...

— Voyons, Nigelle, interrompit Roland, ne vous fatiguez pas ! Pourquoi parler de cela maintenant ? Il vous faut dormir. Je vais vous faire une piquette, et puis...

— Dormir ! Mais jamais je ne pourrai dormir, si je ne sais pas la vérité ! Papa ! Est-ce vrai... ?

Monsieur Bratowski se releva lentement, regardant sa fille avec une infinie tendresse.

— Je vais tout te raconter, Nigelle.

Il promena son regard autour de lui, sur le cercle des jeunes gens et des jeunes filles qui le considéraient sans comprendre.

— Oui, je vais vous raconter, à tous, ce qu'a été ma vie. Vous avez été témoins de l'accusation qu'on a portée contre moi, et il faut que vous sachiez la vérité.

Il passa la main sur son front. Personne ne parlait.

— Quand tu es née, Nigelle, reprit-il d'une voix calme et distincte, nous vivions à New-York, ta mère et moi. Je travaillais beaucoup, je gagnais beaucoup d'argent, et je croyais, orgueilleusement, que ma vie entière était vouée au bonheur.

« Ta mère, Nigelle, était passablement plus jeune que moi. Elle était ravissante, très brillante, et elle aimait le monde. À côté d'elle, je devais faire un peu figure de barbon. Mais je ne m'en apercevais pas. Je ne me rendais compte de rien. Je l'adorais, j'adorais ma fille, et je me croyais le plus heureux des hommes.

« Je ne me rendais plus compte, non plus, que ta mère se détachait peu à peu de moi. Pauvre femme ! Elle avait bien des excuses. Sans doute n'étais-je pas le mari rêvé pour un être aussi ravissant, aussi épris de luxe et de fêtes...

« Je m'enfonçais dans mon travail, et parfois, j'oubliais si bien l'heure que j'étais encore plongé dans mes livres quand elle s'en allait, en robe de bal, danser avec des amis. C'est ainsi que, petit à petit, sans que je m'en doute, son amour s'est refroidi. Je la voyais de moins en moins. Elle était sans cesse à de nouveaux bals, à de nouvelles invitations... Et un soir...

Il s'interrompit, baissant tristement la tête. Autour de lui, on se taisait. Tous regardaient avec compassion.

— Papa... dit doucement Nigelle en lui tendant la main. Il soupira.

— Un soir, reprit-il, ta mère est rentrée d'une invitation que j'avais, moi, refusée. Elle a ouvert la porte de mon cabinet de travail. Je la revois encore : elle portait une robe rouge... Comme elle était belle !... Elle est venue vers moi, et elle m'a dit froidement :

« — Je veux te quitter, Michel. Rends-moi ma liberté. »

« Je suis resté abasourdi. D'abord, j'ai cru qu'elle plaisantait. Mais il y avait dans ses yeux une lueur qui ne pouvait pas me tromper. Alors, je me suis fâché. La colère et le chagrin me rendaient fou. Nous nous sommes querellés de façon atroce. Elle répétait sans cesse : « Je ne t'aime plus ! » Et je lui ai crié : « Jamais, jamais nous ne nous séparerons ! tu entends ? J'aimerais mieux te voir morte ! » Je le pensais, à ce moment-là, Nigelle...

Toute tremblante, elle cacha sa figure dans ses mains. Roland s'approcha d'elle, et demanda doucement :

— Voulez-vous vraiment entendre cela ce soir, Nigelle ? Demain, peut-être...

— Non, non, dit-elle avec fièvre, je veux savoir ! Je veux connaître la vérité !

— Alors, écoute ce que je vais te dire, mon petit, dit monsieur Bratowski, car je te jure que c'est la vérité :

« Le lendemain, quand je suis entré dans la chambre de ta mère, je l'ai trouvée morte dans son lit. Morte !... »

Sa voix s'éteignit.

— Morte ! répéta Nigelle, les yeux agrandis d'horreur. Mais que s'était-il passé ?

Monsieur Bratowski secoua la tête avec lassitude :

— Sur la table de nuit, à côté d'elle, il y avait un tube de calmants, vide ! Après notre discussion, ta maman avait sans doute voulu trouver l'oubli dans le sommeil. Mais, ayant dépassé la dose, son cœur, déjà malade, ne put y résister.

— Oh ! papa !

— Bien entendu, personne n'a voulu me croire quand j'ai avancé cette thèse, reprit M. Bratowski d'une voix lassée. On m'a accusé d'autant plus facilement que la femme de chambre avait entendu notre querelle et les mots

DIS-MOI TON NOM...

je te dirai
qui tu es

VIVIEN - VIVIANE

Les Viviane n'aiment pas beaucoup l'effort, qu'il soit intellectuel, moral ou matériel. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que les circonstances semblent leur donner raison, car elles plaisent et réussissent sans se donner grand mal, rien que par leur spontanéité, leur gentillesse, et la façon caline dont elles savent se faire obéir.

Pas spécialement austères, si elles ressemblent à leur homonyme, la fée Viviane.

WILLIAM

Ce prénom n'est pas français, mais anglo-saxon ; cependant, certains le préfèrent à Guillaume, sans doute pour éviter de fâcheuses évocations.

Il donne un esprit lucide, à l'abri des vagabondages de l'imagination, une certaine ampleur qui est allée jusqu'au génie chez Shakespeare et a fait de Pitt un des plus remarquables hommes politiques de son temps.

Caractère ferme, froid, concentré ; sentimentalité très sage et sans surprises.

XAVIER

Oui, les Xavier sont brillants comme le veut leur prénom ; quelle que soit la sphère dans laquelle ils évoluent, ils émergent au-dessus de la moyenne et se classent d'emblée, dans l'élite ; ils sont bien doués intellectuellement et, surtout, ont un grand appétit de savoir. Mais si leur carrière doit en faire des hommes d'action, ils savent, sans négliger de se cultiver, se montrer décidés, volontaires, réalisateurs.

Rien de cassant, d'autoritaire, ni de déplaisant, en eux. Ils savent trouver le mot bienveillant et juste qui fera de chacun de leurs collaborateurs, un ami dévoué.

Très émotifs et affectueux, ils ont trop le souci de leur véritable dignité pour se laisser dominer et entraîner par la passion.

YOLANDE

Encore un prénom qui revient au jour après de longs siècles de léthargie. Il a conservé son parfum moyennageux ; il n'y a pas encore assez de Yolande pour qu'elles aient modernisé le type du prénom ; ce sont elles qui subissent son influence et se montrent rêveuses mélancoliques et douces.

L'énergie n'est pas leur fait ; elles ne cachent pas leur besoin d'un appui, d'une protection et cela, joint à leur sensibilité frémissante et nullement secrète, les rend touchantes et attirantes au possible.

que j'avais criés : « J'aimerais mieux te tuer !... » Tout semblait clair : c'était moi qui avais assassiné ma femme... J'ai été condamné. Je suis resté dix ans au bagne.

— Pauvre papa ! dit Nigelle en frissonnant.

— Toi, tu avais sept ans. Je t'ai envoyée ici, chez de braves gens qui ont pris soin de toi avec dévouement. Personne ne savait qui tu étais. On pensait que tes parents étaient en voyage. Tu as été élevée de façon saine, parmi ces montagnards qui ne connaissaient rien de la méchanceté du monde.

« Au bout de dix ans, j'ai été relâché, et je suis venu te rejoindre. Tu étais une jeune fille... Et j'ai été lâche, dit-il en passant la main sur son front, je n'ai pas eu le courage de te dire tout ceci. J'ai gardé le silence... Nigelle se redressa et tendit les mains à son père.

— Mon petit papa, comme tu as dû souffrir...

— Oui, murmura M. Bratowski. J'avais peur que tu apprennes quelque chose. Je voulais vivre loin du monde, loin de mes semblables, et t'isoler toi aussi, pour que tu ne saches rien. Mais j'avais tort, je le vois maintenant...

Un sanglot retentit tout à coup au haut de l'escalier. Tous les assistants que, jusque-là, avaient retenu leur souffle, levèrent la tête. Ils virent Marcia surgir, la figure défaite, les yeux gonflés de larmes.

— Je ne savais pas, monsieur, dit-elle d'une voix rauque, je ne savais pas, je vous assure... Oh ! pourriez-vous me pardonner ?

Elle descendait lentement l'escalier. Ce visage d'habitude si bien fardé, si composé, était défilé et pathétique.

— Pardonnez-moi, je vous en prie... Si j'avais su la vérité, jamais je n'aurais dit ce que j'ai dit.

M. Bratowski sourit tristement.

— Oh ! vous êtes toute pardonnée ! soupira-t-il. Vous n'êtes pas la seule à avoir cru que j'étais... un assassin !

Nigelle se tourna vers Marcia et lui tendit la main.

— Ne pleurez plus, mademoiselle, dit-elle doucement. Tout finit bien, voyez-vous ! Je sais la vérité, maintenant, et Dieu a permis qu'on me sauve... et... et tout le monde est si bon pour moi...

Elle jetait un regard timide vers Roland. Celui-ci sourit et se pencha sur elle.

— Et maintenant, du repos ! dit-il gaiement. N'oubliez pas que je suis médecin. Et, croyez-moi, je suis très sévère avec mes malades !

— Oui, dit le père de Nigelle en se levant, il nous faut rentrer au chalet.

— Rentrer au chalet ! s'écria maman Margot. Mais il n'en est pas question ! Vous n'allez pas remettre au froid cette pauvre petite ! Voyons, voyons, nous allons bien nous débrouiller pour vous faire de la place...

— Je pourrais partager la chambre de Catherine, proposa timidement Marcia. Mademoiselle Bratowski prendra mon lit.

Roland lui lança un regard approbateur.

— Parfait ! dit-il. Il n'est pas question, en effet, que vous ressortiez cette nuit, Nigelle !

— Je vais changer les draps ! s'écria maman Margot.

— Et moi, je transporte la malade ! dit fermement Roland en passant son bras derrière l'épaule de la jeune fille.

— Oh ! encore un instant ! dit Nigelle.

Et elle continua en promenant son regard sur le cercle qui l'entourait :

— Je voudrais vous remercier, tous ! Vous avez été si gentils... Merci à ceux qui m'ont cherchée dans cette affreuse tourmente, et merci... (Elle se tourna en rougissant vers Roland et Jean-Pierre.) Merci à ceux qui m'ont sauvée !

Un joyeux brouhaha répondit à ces paroles. Jean-Pierre déclara galamment que jamais il n'avait été aussi heureux qu'en faisant le garde-malade dans la chapelle. Les garçons, en se tapant sur l'épaule, prirent une dernière lampée de vin chaud, et tout le monde alla se coucher, après avoir serré avec cordialité la main de M. Bratowski.

Emu par ces preuves d'amitié et d'estime, le père de Nigelle murmura, en s'étendant sur le divan où il devait passer le reste de la nuit :

— Comme je regrette, maintenant, d'avoir ainsi fui les hommes. Ils ne sont pas si méchants que ça, après tout !

* * *

Trois jours après cette mémorable soirée, Jean-Pierre et Roland préparaient leurs valises. Les vacances de Noël étaient finies. Marcia avait quitté Vassallon et regagné l'Amérique. Plusieurs jeunes gens avaient déjà retrouvé le travail quotidien.

Jean-Pomme mettait mélancoliquement dans sa valise son anorak et ses moufles.

— On n'en parlera plus jusqu'à l'année prochaine ! grommela-t-il. Domage qu'on ne puisse pas faire du ski sur la montagne Sainte-Geneviève... Enfin ! Maman Margot me retrouvera, fidèle client, à la fin de décembre prochain. Et toi, vieux ?

Roland sourit.

— Moi, je risque de revenir plus tôt.

— Plus tôt ? demanda Jean-Pierre avec un regard investigateur. Qu'est-ce à dire ? A Pâques, mon cher, il n'y aura plus de neige.

— Je m'en passerai, dit gaiement le jeune médecin. Pour visiter les malades, d'ailleurs, il est préférable de ne pas avoir trop de neige à brasser.

Jean-Pierre s'assit sur sa valise et considéra son ami en fronçant les sourcils.

— Toi, tu me caches quelque chose. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de malades à visiter ?

— Eh bien, visiter les malades, c'est le rôle d'un docteur, non ?

Jean-Pomme prit son ami par les épaules.

— Roland ! Regarde-moi !... Tu ne songes pas à t'installer ici, quoi ?

— Si.

— Comment ! Toi, le plus brillant interne de Paris !

— Mais oui, dit Roland en riant. Je ne vois pas pourquoi les paysans n'auraient pas de bons docteurs.

— Ça alors ! fit Jean-Pierre, interloqué.

Roland redevint sérieux.

— C'est une idée qui m'est venue ces derniers jours, et je la crois bonne, expliqua-t-il. J'aime la montagne, vois-tu, et les gens simples. Je me sens plus heureux ici que partout ailleurs. Mais ce projet...

— Ce projet...

— Il dépend encore de quelqu'un... de quelqu'un que j'aperçois là, sur la terrasse, acheva-t-il en se penchant à la fenêtre.

Et il traversa d'un bond la chambre pour disparaître dans l'escalier.

— Je n'ai même pas besoin d'aller à la fenêtre pour voir de quoi il s'agit, dit mélancoliquement Jean-Pomme, resté seul. Voilà un ami de perdu !... Bah ! Je le retrouverai chaque année aux vacances de Noël !

Et ragaillard, il se remit, en sifflotant, à faire sa valise.

Sur la terrasse, Roland avait rejoint Nigelle.

— Vous partez donc aujourd'hui ? demanda la jeune fille en levant vers lui son ravissant visage, où les yeux bleus s'embaient de tristesse.

— Oui, Nigelle, je pars...

Il se pencha.

— Je pars, mais je reviendrai, Nigelle. Voulez-vous que je revienne ? Elle le regarda avec émotion.

— Si je veux que vous reveniez ! Bien sûr, Roland ! Aussi vite que possible !

Il dit d'une voix grave :

— Et si je reviens, Nigelle, vous savez ce que je vous demanderai ?

Le délicat visage rougit jusqu'au front.

— Je... je crois que oui, Roland.

— Et que répondrez-vous ?

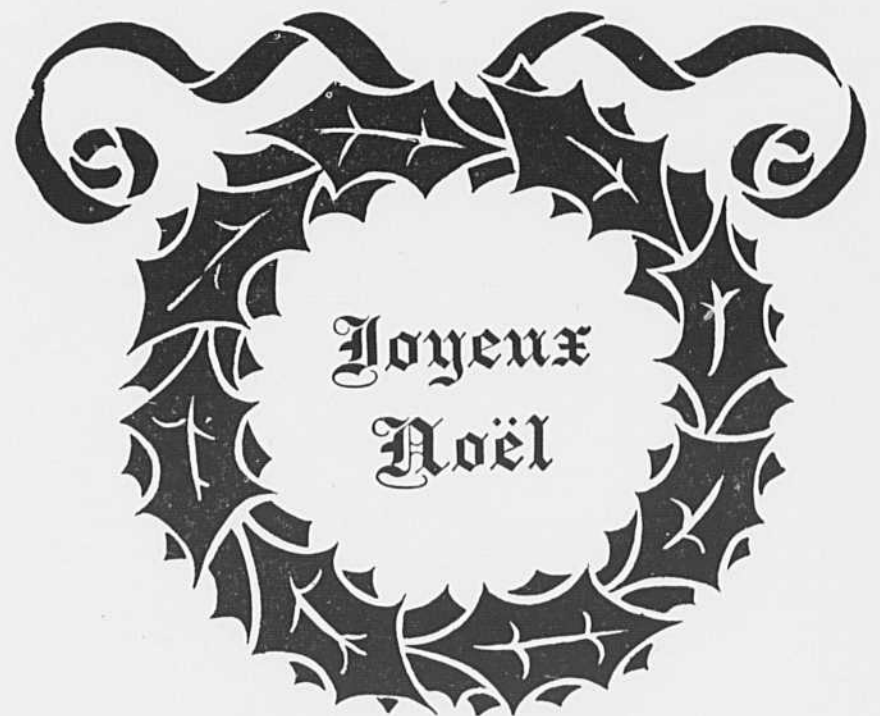
Elle baissa la tête. Le soleil jouait dans ses cheveux blonds.

Il y eut un moment de silence où Roland sentit battre son cœur. Enfin elle murmura :

— Je dirai oui, Roland. Oui, de toute mon âme...

Il poussa un cri de triomphe et enlaça la jeune fille.

— Oh ! Nigelle, ma chérie, mon amour !



Elle releva la tête et le regarda de ses grands yeux candides.

— Vous m'aimez, Roland, c'est vrai ?

— Je vous adore, ma douce... Et vous, m'aimez-vous ?

Pour toute réponse, elle enfouit sa tête blonde dans le creux de son épaule.

— A Noël, murmura-t-elle, à Noël, mon amour, nous irons tous les deux garnir l'arbre de la clairière, pour les animaux de la forêt, n'est-ce pas ?

Il se mit à rire et la pressa sur son cœur.

A la porte de l'hôtel, sanglée dans son tablier bleu, maman Margot les regardait en s'essuyant les yeux, et là-haut, à la fenêtre, Jean-Pomme sifflotait doucement la marche nuptiale de Mendelssohn.

Un conte de Noël

La légende d'un âne reste inconnue

par GABRIELLE GARNEAU

Il était une fois un âne qui vivait en Palestine, il y a de cela bien des années.

Il était gris comme son père, sa mère, ses frères et ses soeurs. Comme il avait quatre pattes, un peu de blanc sur le museau... Il était donc en tous points parfaitement constitué. Il aurait dû être heureux.

Mais voilà, il ne l'était pas : car César, c'était son nom, avait des idées de grandeur. C'est pour ça d'ailleurs, que les ânes l'avaient ainsi surnommé. Il leur rappelait l'empereur des Romains, et qui, lui aussi, beaucoup d'ambition.

Ah ! s'il avait pu au moins une fois dans sa vie sauver quelqu'un ! Ou promener sur son dos le fils d'un roi... Il se serait même contenté de servir de monture à un personnage de marque même s'il n'eût été qu'un riche marchand.

Rien de tout ça arrivait.

Un jour, tout à ses rêves, César se baladait à travers son village. Soudain il entend une voix. Elle venait de l'école :

— Tu ne comprends rien et ne comprendras jamais rien... tu n'es qu'un pauvre âne ! criait la voix.

L'âne qui avait accouru et regardait à l'intérieur de la classe par la fenêtre restée ouverte, ouvrit la bouche pour protester.

Mais il eut beau l'ouvrir de plus en plus grande, pas un son ne sortait. Et le pauvre César ne parvint pas à répondre à l'insulte.

S'il avait pu parler, s'il avait pu !

— Est-ce qu'on traite les mauvais ânes de tête d'homme ! aurait-il demandé au professeur tout rouge de colère devant le mauvais élève. Mais à quoi bon chercher ce qu'il aurait pu dire pour venger l'affront, puisqu'il ne pouvait pas l'exprimer.

— Je leur prouverai ce qu'un âne peut faire, se dit César en s'éloignant, qu'on me donne un peu de temps... et on verra.

Il retourna parmi les siens. Pour ne pas les chagriner, il ne leur raconta rien de ce qu'il avait entendu.

Mais de plus en plus, ses rêves le hantaient.

Un matin de décembre, la mère de César se mit à pousser des cris de désespoir.

Tous les ânes accoururent.

— César... mon petit ânon... est parti, finit-elle par dire.

— César... César... lequel de vos enfants est-ce, questionna une vieille mule reconnue pour son caractère acerbe.

— Vous savez, lui répondit la mère de César, celui qui n'était pas tout-à-fait comme les autres... il rêvait souvent, et se promenait souvent seul...

— Ah... oui je me souviens, dit la vieille mule. Evidemment, vous deviez vous y attendre. Si vous ne l'aviez laissé faire tout ce qu'il voulait. Regardez mes enfants à moi, ils sont là : Ils m'obéissent.

Mais sans écouter plus longtemps les propos de la vieille, tous les ânes promirent de battre campagne pour lui ramener César.

En tous sens, ils se dispersèrent.

Mais au moment où l'alarme avait été donnée, le déserteur était loin. Il avait traversé plusieurs villages. Il guettait les palais... malheureusement, ils étaient toujours entourés de palissades, très hautes, il ne pouvait pas apercevoir les enfants.

Quand il passait près des étangs, il dressait l'oreille.

« Si quelqu'un se noyait, je le sauverais », se disait-il.

Mais les baigneurs qu'il vit savaient bien nager. Personne n'avait besoin de ses services.

Il vit un homme richement vêtu, les bras remplis de paquets :

« Voilà un homme qui a besoin de moi », pensa l'âne tout heureux.

L'homme s'arrêta devant César, le regarda... hésita... pencha la tête...

« Décidément, il est trop petit, je fais mieux de porter mes paquets.

Il continua sa route.

L'âne avait bien envie de le suivre, mais sa fierté l'en empêcha, il continua sa route.

« La nuit va bientôt tomber », s'aperçut César, « et je suis entre deux villages... pas une maison... même pas une grange, pour passer la nuit », commença-t-il à s'inquiéter.

« Je ne dois pas m'ennerver... je ne dois pas m'ennerver... » Il avait beau se répéter qu'il ne devait pas s'ennerver.

Il s'ennervait. Et... de plus en plus.

« Si je criais ! quelqu'un m'entendrait peut-être »

« Hi... han... hi... han... »

Mais l'écho qui répondit à sa voix, lui fit peur.

Il se tut.

Il faisait complètement nuit.

Les étoiles qui firent alors leur apparition éclairèrent un peu.

César aperçut, maintenu entre deux rochers, un toit de vieilles planches.

Par terre il y avait beaucoup de paille.

« Sauvé je suis sauvé ! »

Comme il allait pénétrer dans l'abri, il s'arrêta brusquement.

Un boeuf était déjà installé dans le fond de l'abri.

— Ne reste pas là à faire l'âne, entre, mugit le boeuf.

Ah, non, il n'était pas pour se laisser insulter par un boeuf. Il allait repartir.

— Entre, lui commanda le boeuf, tu es déjà en retard. Ils ne tarderont pas à arriver.

— Ah ? fit l'âne surpris. Oui... oui... « Ce doit être un fou », se dit César. « de qui parle-t-il ? »

— Souffle fort, ordonna le boeuf.

Cette fois croyant qu'il avait vraiment affaire à un boeuf qui n'avait pas toute sa tête à lui, l'âne obéit, et décida sur le champ, de ne contrarier en rien les désirs du boeuf, aussi saugrenus qu'ils pussent être.

L'âne se mit donc à souffler.

— Plus fort, cria le boeuf.

L'âne souffla plus fort.

— Encore plus fort.

L'âne de plus en plus docile, souffla encore plus fort.

— Bon... on se sent mieux, déclara le boeuf entre deux souffles.

L'âne étonné réalisa qu'il faisait soudain plus chaud.

— Il faut continuer, dit le boeuf.

Ensemble ils recommencèrent à souffler.

Quand il fit tout-à-fait chaud, ils aperçurent dans l'entrée, un homme et une femme. Ils cherchaient aussi un abri.

— Malheureusement, il n'y a plus de place, fit César, nous sommes déjà deux.

— Tête d'âne, te tairas-tu, cria le boeuf en colère.

— Il a raison, répondit la femme qui avait compris le langage de César.

« Nous chercherons ailleurs ».

— Mais Marie ! et l'enfant qui va arriver ?

— Tu as raison, Joseph, il faut s'arrêter.

L'homme et la femme demandèrent à l'âne et au boeuf la permission de rester avec eux pour quelques jours.

— Restez le temps qu'il vous plaira, s'écria César, conquis par la beauté de la femme, moi, je partirai. Vous serez plus à l'aise.

Malgré les protestations de Joseph et Marie, l'âne partit.

Il faisait toujours nuit.

« Maintenant, réfléchissons... mon village est de ce côté... »

Il fit quelques pas à droite...

« Non plutôt du côté gauche... »

« Non... ce n'est pas là ». Il revint sur ses pas. Retourna du côté droit, puis à gauche, tourna en rond... et finalement se mit à pleurer. Humilié, il revint à l'abri.

— Je... je... ne retrouve plus mon chemin, dit-il au boeuf.

Sans se préoccuper de son trouble le boeuf lui dit :

— Vite, l'enfant est né, il a froid.

L'âne se mit à imiter le boeuf et souffla à pleins poumons sur l'enfant qui pleurait.

Peu à peu, les cris diminuèrent.

Quand il fit chaud, l'enfant s'endormit.

— Merci d'être revenu, lui dit la femme. Maintenant, il n'aura plus froid.

Et pendant les trois jours qui suivirent, l'âne et le boeuf firent les frais de chauffage.

Le troisième jour, Joseph déclara :

— Marie, je crois que nous partirons aujourd'hui. Jésus est en bonne santé. L'enfant bien enveloppé dans mon manteau, nous pouvons entreprendre le voyage.

L'enfant bien emmitoufflé, ils partirent, l'âne derrière eux.

César leur avait offert de leur servir de monture, mais on avait jugé préférable qu'il retourne près des siens.

Ils le remirent sur le chemin qui menait à son village.

[Lire la suite page 33]

Une grande nouvelle d'aventures

La baie du massacre

par Georges Vidal

MARYSE, la première, cédait à la peur. Un long frisson creusa son échine. Son souffle se précipita.
— Pukete avait raison, murmura-t-elle. Nous n'aurions pas dû rester...

Hedwige ne répondit rien. Les traits durcis, elle écoutait le silence envahir la baie.

C'était un lourd silence compact qui semblait venir de l'horizon en même temps que le crépuscule. Il avait, au passage, étouffé les grondements du ressac et, maintenant qu'il atteignait la palmeraie, l'île entière gisait sous le bâillon.

— Mon Dieu ! gémit Maryse.

Elle joignit les mains et s'écroula au pied du canapé. Des prières oubliées remontaient à ses lèvres.

— Il faudrait choisir, ricana Hedwige. Dieu ou les superstitions canaques.

Maryse leva des yeux égarés :

— Pukete connaît l'archipel mieux que nous. Il a préféré s'enfuir à la nage. Oh ! pourquoi m'as-tu emmenée ?

— C'est bien ce que je me demande ! riposta Hedwige.

Ses doigts frêles se crispaient contre le verrou de cuivre du hublot et, irrésistiblement, elle cherchait dans la nuit les fantômes de la baie maudite. « Ils sortent de l'eau quand la lune se voile, avait dit Pukete, et ils s'emparent du navire. Qu'en font-ils, où le conduisent-ils ? Personne ne l'a jamais su. Ce qu'on sait, c'est qu'on ne le revoit plus. »

Une brusque colère anima la jeune fille.

— Ce sauvage nous a rendues malades avec ses histoires. Et toi qui insistes, qui prends au sérieux...

Mais Maryse pleurait, à petits sanglots hoquetants, et sa compagne eut pitié :

— Ne sois pas stupide, chérie. Cesse un instant de penser aux revenants... Tu n'en es tout de même plus à l'âge où l'on a peur de l'ogre ?

Maryse tamponna ses paupières.

— Tu fais la vaillante pour me rassurer, dit-elle, mais je sais bien que tu es inquiète, toi aussi.

— Les divagations de Pukete ne sont pour rien dans mon inquiétude, en tout cas. C'est ce calme qui m'effraie. Il précède d'ordinaire un réveil foudroyant et je crains que la baie ne nous offre pas un bon abri.

— Si nous avions continué jusqu'à Mallicolo, nous serions en sûreté.

— Tu sais bien pourquoi je tenais à mouiller ici.

Hedwige revint au hublot et fouilla du regard l'obscurité silencieuse. Une lumière brillait au bord du lagon.

— Pukete a allumé un feu, dit-elle.

L'indéfinissable malaise la reprenait. Elle imagina la carène lisse du cotre et, au-dessous à quelques mètres de profondeurs, des centaines de cadavres entassés dans les eaux noires. Qu'y avait-il de vrai dans la légende canaque ? Le départ peut-être. Cet affreux massacre des indigènes par les corsaires désireux de s'établir dans l'île et d'y vaquer sans témoins à leurs occupations mystérieuses. Oui, les corsaires étaient bien capables jadis, d'avoir perpétré une semblable tuerie. Quant à ces fantômes aux bras chargés d'algues...

Hedwige ferma les yeux mais la vision macabre n'en fut que plus distincte. « On leur attachait des pierres au cou... » avait raconté Pukete. La jeune fille frémit parce que, pour la première fois, elle pensait à l'ancre raclant de son jas l'ossuaire.

— Ecoute, Hedwige, écoute ! cria soudain Maryse.

L'île tentait d'échapper à son bâillon. Un râle sourd vint de la grève et rôda sur le lagon.

— Le vent se lève, dit Hedwige.

— Tu crois que c'est le vent ? On dirait...

Le cotre avait tressailli comme une bête flairant la tornade. Hedwige se raidit pour conserver le contrôle de ses nerfs et, posément, elle alluma une cigarette. « Si Pukete était à bord, nous aurions appareillé, songea-t-elle. Mais moi je ne connais pas assez les récifs pour me risquer seule hors de la baie... »

Des sifflements s'enflaient, stridaient, passaient en trombe sur le yacht. Hedwige, attentive au ressac, cherchait à deviner le muffle baveux des rochers. Elle les savait là, tout proches, tendus vers leur proie.

C'est alors que le pont du cotre craqua d'une façon si caractéristique que les deux jeunes filles échangèrent un regard effaré. Maryse claqua des dents.

— Ils viennent...

— Hallucinations ! bégaya Hedwige.

Mais l'hiloire du rouf venait de vibrer sous un choc et, de nouveau, les pas se firent entendre.

— Ils viennent ! répéta Maryse.

— Tais-toi !

Hedwige aussi pensait aux fantômes du Canaque, à ces bateaux inexplicablement disparus pour avoir bravé les maléfices de l'île. Une sueur d'angoisse baigna ses tempes et, sans forces, elle se laissa gagner par le vertige. Pourtant, un bruit familier la rattacha subitement à la réalité.

— Des revenants qui lèvent l'ancre ! s'exclama-t-elle. Non !

La chaîne tintait contre l'écubier. Hedwige ouvrit un tiroir et prit son revolver, un colt d'ancien modèle.

— Ne me laisse pas ! supplia Maryse.

Mais Hedwige, rageusement, poussa la porte du cockpit.

Les rafales se succédaient, traversant la nuit de lamentations hurleuses. Là-bas, sur le bord du lagon, le feu de Pukete semblait fuir et s'enfoncer dans l'obscurité en déployant une crinière d'étincelles. Hedwige comprit que le cotre abattait sur tribord pour quitter la baie.

— Hisse la trinquette, Joe, cria une voix qui venait de la barre.

Les yeux de la jeune fille s'habituèrent aux ténèbres. Elle devina une silhouette et courut à l'arrière.

— Que faites-vous ? De quel droit êtes-vous ici ?

Chargé de toile, le yacht se cabra si violemment qu'Hedwige perdit l'équilibre. Une poigne solide la maintint dans l'abri du cockpit.

— Rentez votre pétoire, Mademoiselle. On ne sait jamais... Ça peut partir.

L'homme montrait le vieux revolver. Son ton était railleur, insolent même. Il ajouta presque aussitôt :

— Avez-vous une voile de cape ? Non, bien entendu... Misère ! Et qu'est-ce que vous attendiez, sur votre fichu mouillage ? Que votre ancre ait dérapé ?

Consciente du ridicule, la jeune fille cacha son revolver. L'inconnu avait raison.

— Vous êtes monté à bord pour me sauver ? demanda-t-elle.

La réponse, mangée par le tumulte, ne lui parvint pas, mais un étrange petit bruit sec se troua un passage dans la rumeur du vent.

— Baissez-vous ! tonna l'homme.

Hedwige obéit. Les petits bruits se succédaient, crépitants, et la jeune fille distingua de menus éclairs sur la côte. Alors, elle comprit.

— C'est sur vous qu'on tire ?

Muet, l'inconnu se penchait sur la barre. Le cotre bondissait éperduement et les vagues déversaient leur écume par-dessus la lisse.

— Joe ! appela l'homme.

— Présent !

— Rente la toile.

Hedwige s'était agenouillée contre un caisson. Ses nerfs s'apaisaient, bien qu'à tout prendre la situation restât inquiétante. Elle éprouvait un indicible soulagement à se sentir libérée des fantômes de Pukete et des pleurnicheries de Maryse. Pourtant, ces inconnus...

Un second personnage sauta dans le cockpit. Il soufflait bruyamment.

— Tu comptes mettre à la cape, Brice ? interrogea-t-il.

— Oui, avec la trinquette en voile de fortune.

— Je ne sais pas si elle tiendra.

— Moi non plus, mais il n'y a pas le choix.

Joe prit la barre et son compagnon se coula vers l'avant. Le cotre, ballotté comme une épave, retombait pesamment dans le creux des lames.

— Sale temps, ma petite dame ! cria Joe à l'intention d'Hedwige.

La jeune fille réfléchissait. Les coups de feu... Ces deux hommes qui s'installaient sur le yacht sans même un mot d'explication. Elle haussa les épaules. Il ne fallait pas s'attendre à rencontrer beaucoup de gentlemen du côté de Hopestown. Depuis quelques semaines tous les rôdeurs de l'archipel s'étaient rabattus vers la vieille pêcherie. « Ils sont tous comme ça, pensa Hedwige. Des brutes, mais pas de mauvaises brutes, en général. » Elle en avait rencontré ces jours derniers à Port-Vila. Ils couraient la ville en tous sens, cherchant un moyen d'atteindre Hopestown, et la fièvre des grands rushes brillait dans leurs yeux. « Ces pauvres diables ont tous la certitude de gagner alors que rien ne prouve qu'il y aura seulement un gagnant », avait dit J.-D. Muller, le père d'Hedwige.

Un brusque élan arracha le cotre aux vagues tourbillonnantes. Il était temps. Déjà les paquets d'eau s'affalaient jusque sur le bogue du rouf et il eût fallu écopier le cockpit.

— Si la trinquette résiste, tout ira bien, hurla l'homme de barre, penché vers Mlle Muller. Le vent ne tardera pas à faiblir, d'ailleurs. Ce n'est pas sérieux, foi de Joe. Vous pouvez dormir tranquille.

Dormir, il n'en était pas question. Néanmoins, Hedwige estima que sa présence sur le pont ne ferait qu'embarrasser ses deux matelots bénévoles et elle s'engouffra dans la cabine.

Maryse attendait, les yeux noyés d'effroi

— Que se passe-t-il ?

— Rien de grave, mon petit. Un coup de mer. C'est tout.

Elle exagérait son calme, non tant pour rassurer son amie que pour réagir contre le désarroi permanent de Maryse. Depuis le départ de Port-Vila, d'ailleurs, elle regrettait d'avoir invité la jeune fille. « Profane inadaptable », diagnostiquait-elle au bout de quelques heures de navigation. Et ce mouillage dans la Baie du Massacre n'avait pas arrangé les choses...

— Il y a une homme à bord ? geignit Maryse.

— Il y en a même deux.

— Qui sont-ils ?

— Jusqu'à présent ils ne m'ont pas donné leur carte.

Hedwige finissait de changer de robe. Elle ajouta, philosophe, en tordant ses cheveux ruisselants :

— Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, mais ces inconnus nous ont tirées d'un mauvais pas. Avec un temps pareil, je n'aurais pas été capable d'appareiller sans Pukete et l'ancre n'aurait pas tardé à déraiper.

— Et alors ?

— Et alors nous nous serions écrasés sur les rochers, pardi !

Maryse se fit plus petite encore au pied du canapé.

— Pourquoi restes-tu ainsi ? questionna Mlle Muller. Le tapis est trempé.

— Je me suis couchée deux fois sur le canapé mais deux fois le roulis m'a jetée à terre...

Hedwige s'irrita de la moue larmoyante.

— Remonte, fit-elle. Il n'y a qu'à fixer la planche à roulis. C'est enfantin.

Une giclée de gouttelettes froides la fit brusquement se retourner. Sourcils froncés, elle examina l'inconnu qui se tenait debout dans l'embrasement de la porte. A sa taille, entrevue dans l'obscurité du pont, elle reconnaissait celui qu'on appelait Brice.

— Passez-moi donc une fiole de whisky, fit-il paisiblement.

Cette désinvolture choqua Hedwige. Elle riposta, mordante :

— Quand vous serez désaltéré, vous pourrez peut-être trouver le temps de me dire votre nom et les véritables raisons qui vous ont amené à mon bord ?

A ce moment-là seulement, Mlle Muller consta que la chemise de l'homme était ensanglantée. Elle s'adoucit :

— Vous êtes blessé ?

L'inconnu souriait à travers deux doigts de barbe et ses yeux gris avaient une étonnante transparence. Il arracha un lambeau d'étoffe maculée, découvrit la plaie.

— Rien de grave, mademoiselle. Néanmoins, je boirais volontiers une goutte d'alcool.

— Oh ! c'est vrai... Et comment avez-vous pu assurer la manoeuvre du cotre avec cette blessure ?

— Une plaisanterie, vous dis-je.

Prenant la bouteille de Black and White, il n'attendit pas le verre et se mit à boire au goulot.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que Joe la finisse ? demanda-t-il aimablement. Je vais la lui porter.

Il ne fut absent que quelques minutes et, à son retour, trouva Mlle Muller occupée à préparer des pansements.

— Fichtre ! C'est pour moi ?

— Vous vous êtes battu au couteau ? interrogea-t-elle en désinfectant la plaie.

Le garçon marqua une hésitation puis se décida à répondre :

— Euh... J'ai eu un différend à régler, en effet, et je me trouvais en assez mauvaise posture lorsque j'ai aperçu votre bateau dans la baie. Je m'y suis réfugié à la nage, avec Joe. Mon nom est Brice Elder.

Hedwige comprenait maintenant les coups de feu qui avaient salué le départ du cotre. Elle regarda l'inconnu dans les yeux.

— Ainsi, vous voyez un yacht, vous montez à bord et vous appareillez sans vous soucier de l'avis des propriétaires ?

— Je suis navré, mademoiselle, mais les minutes sont parfois trop précieuses pour qu'on puisse les consacrer à la politesse. Il fallait déguerpir de la baie au plus vite. Aussi bien pour vous que pour moi, d'ailleurs. Comment diable espériez-vous vous en tirer en restant à l'ancre ?

— Mon matelot canaque s'était enfui au début de la soirée. Je n'osais me risquer à manoeuvrer seule par gros temps.

— Eh bien ! remerciez le Ciel de vous avoir envoyé un solide équipage.

Le rire de Brice Elder découvrit une denture de jeune carnassier.

— Vous êtes une parfaite infirmière, ajouta-t-il en examinant le pansement.

Maryse, allongée sur sa couchette, faisait semblant de dormir mais, entre les cils, on voyait luire son regard inquiet. Hedwige s'installa entre deux coussins.

— Je présume que, demain, vous ne verrez aucun inconvénient à nous conduire jusqu'à Hoptown, monsieur Elder ?

Brice secoua la tête.

— Mille regrets, mademoiselle. Je veux bien vous conduire à Sydney, à Honolulu, à Marseille ou à Yokohama, au choix, mais je ne vous conduirai pas à Hoptown.

— Que signifie cette lubie ? fit sèchement Mlle Muller.

— Ce n'est pas une lubie. Hoptown m'est interdit pour des raisons... euh... des raisons de santé.

— Vous y avez commis un crime ?

— Non ! J'y ai ramassé la fortune et ça ne plaît pas à tout le monde...

Les yeux du garçon riaient et, sous la barbe broussailleuse, on devinait le dessin énergique des traits.

— Je ne vois pas pourquoi je vous cacherais la vérité, reprit-il. Sachez donc que j'ai trouvé les perles du « Heather ».

Mlle Muller s'était redressée, abasourdie, et Maryse, les yeux grands ouverts, ne songeait plus à feindre le sommeil.

— Vous plaisantez ?

— Qu'y a-t-il là de si étonnant ? Nous étions deux ou trois cents à chercher l'épave, d'accord, mais je ne vois pas pourquoi je ne l'aurais pas trouvée aussi bien qu'un autre ?

Détachant la ceinture de cuir qu'il portait à même la peau, Brice entr'ouvrit une poche et fit rouler quelques perles dans la main d'Hedwige.

La jeune fille s'extasia.

— Vous voici riche, désormais.

— Assez pour me retirer des affaires avec Joe, sourit le garçon. Car Joe est de moitié avec moi... Quant au voyage à Hoptown, vous comprenez pourquoi je me récusé ? Les types de là-bas sont à cran contre moi. Ils m'en veulent comme si je les avais dépouillés de leur bien et déjà quelques-uns d'entre eux m'ont donné la chasse... Vous en avez eu les échos.

— Jolies moeurs ! s'indigna Mlle Muller.

Hedwige s'était laissé retomber sur ses coussins.

— Si vous cherchez un acquéreur pour vos perles, comme c'est probable, j'en ai un à vous proposer. Mon père, J.-D. Muller.

— Vous êtes la fille de Muller, le roi du copra ?

— Oui. Il est en ce moment à Port-Vila et je sais qu'il s'intéresse à l'affaire du « Heather ». Surtout pour empoisonner son ennemi intime, Kittsgate, le truster de perles... Si vous vous entendez sur le prix, j'ai la conviction qu'il achètera vos parangons.

A mesure qu'elle parlait, le visage de Brice Elder s'éclairait.

— La situation est séduisante, dit-il. Si je vendais à Monsieur Muller, je pourrais prendre le large avant d'avoir des ennuis avec mes concurrents...

Il y eut un silence. Les mouvements du cotre se faisaient moins heurtés et le rouf ne résonnait plus sous la gifle hargneuse des vagues.

— Eh bien, soit ! décida le garçon. Nous mettrons le cap sur Port-Vila dès que la mer le permettra, ce qui ne saurait tarder. En attendant, je vais relever Joe à la barre.

* * * *

« Douanes de Port-Vila », annonçait un écriteau. C'est à peine si on pouvait lire les énormes lettres bleues que le soleil et la pluie travaillaient patiemment à effacer. Les hangars étaient vides et dehors, sous l'avant-toit, s'entassaient les bagages d'une troupe de coolies fraîchement débarqués.

— Ça alors, vous pouvez dire que vous avez une sacrée chance ! fit le douanier en renvoyant son casque en arrière pour s'éponger le front.

— Une sacrée chance ! répéta Joe, hilare. En somme, vous étiez au courant avant notre arrivée ?

— Dame ! La radio d'Hoptown a annoncé que le magot du « Heather » avait été trouvé par un prospecteur du nom de Brice Elder.

— On ne me mentionnait pas, moi ? grogna Joe.

— Non. On citait juste Brice Elder et, même on se disait inquiet sur son sort. Paraît qu'il avait disparu à la suite de violentes bagarres. Une surprise, par exemple, ça a été de vous voir arriver aujourd'hui avec la fille de Monsieur Muller... J'ai dans l'idée que vous allez conclure l'affaire avec lui. On dit qu'il s'intéresse aux perles...

Les deux hommes tournèrent la tête vers le cotre amarré en face des hangars.

— Puisque vous êtes associé avec Monsieur Elder, pourquoi ne participez-vous pas à la discussion ? demanda le douanier.

— Je préfère m'en remettre à Brice. C'est un petit gars qui ne marche pas sur la langue. Il parle comme un avocat... Si vous l'entendiez...

Mais on n'entendait rien. Rien, sinon de temps en temps, le rire allègre d'Hedwige. Assis sur les caissons du cockpit, Brice et M. Muller se faisaient vis-à-vis. Du roi du copra on ne voyait que les vastes épaules, la nuque courte et bourrelée. Quant à Brice, coiffé, rasé, vêtu d'une chemise blanche et d'un short achetés au bazar le plus proche, il ne ressemblait guère au fugitif déguenillé qui avait pris le yacht d'assaut trois jours auparavant.

— Ce n'est pas à moi qu'il arriverait une histoire pareille ! soupira le douanier en reportant sur Joe un regard envieux.

Le prospecteur s'indigna :

— Manquerait plus que ça ! Vous n'êtes pas venu voir ce qu'on faisait, nous, pendant que vous vous tourniez les pouces devant cette baraque ? Ou pendant que vous bouffiez tranquillement votre petite pâtée dans votre petite maison ? Nous, on en a bavé, mon vieux ! Cette garce de fortune, elle nous a glissé cent fois entre les doigts...

Un appel de Brice mit fin à cet accès d'éloquence. M. Muller et sa fille s'éloignaient sous les palmiers du quai et, avant de disparaître, Hedwige se retourna pour adresser à Brice un dernier sourire.

Joe avait rejoint son camarade.

— Où en sommes-nous ? questionna-t-il.

— Douze mille livres. J'ai le chèque.

— Tu crois que les autres, à Hoptown, ignoreront longtemps notre présence ici ?

— Tu peux être sûr qu'ils sont déjà au courant. La radio a lancé la nouvelle.

— Alors, mieux vaudrait ne pas moisir à Port-Vila. Mais le hic, c'est d'en partir !

— Ne t'inquiète pas, Joe. J'ai dit à Monsieur Muller qu'Hopestown était, à mon gré, trop voisin de Port-Vila. Il est intervenu immédiatement auprès d'un type qui possède une petite flottille pour trafiquer entre les îles, Tu vois ce schooner au mouillage à l'ouest de la rade ? Pas mal, hein ? Eh bien, il est à nous.

— Vrai ? On te l'a vendu ?

— Je vais de ce pas à la banque pour encaisser le chèque et dans une heure j'aurai en main les titres de propriété du bateau. Qu'en dis-tu ? ... Remarque bien ces lignes... Il doit drôlement courir...

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le « Vivian ». L'équipage canaque est au complet, paraît-il, et la soute à vivres est pleine, car il était sur le point de partir pour chercher du fret à Nouméa. Monte à bord tout de suite pour prendre contact. Je t'y rejoindrai avec quelques provisions supplémentaires et, si tout est en ordre, nous appareillerons ce soir même.

Le contentement épanouissait la face lunaire de Joe.

— Bravo ! Ça, c'est parlé ! Figure-toi qu'à midi je craignais encore...

Il hésita puis, clignant de l'oeil dans la direction qu'avaient suivie M. et Mlle Muller :

— La fillette est bigrement jolie...

— Tais-toi, Joe. Notre association te donne un droit de regard dans mes affaires, hormis mes affaires de coeur... A propos, tu ferais bien de remonter ta garde-robe car nous dinons ce soir avec les Muller.

— Mais tu viens de me dire que nous lèverions l'ancre ce soir même ?

— Les jours sont longs. Nous appareillerons après le dîner d'adieu. Ce sera plus correct...

— Bon, comme tu voudras. Mais moi, je préférerais couper à la corvée, mon gars. Je n'ai pas l'habitude de manger avec les gens du monde et je n'aime pas servir de clown aux larbins qui font le va-et-vient autour des tables.

— Entendu, sourit Brice. Je prétexterai des préparatifs de la dernière heure sur le schooner pour t'excuser. Et maintenant, va vite, Joe.

L'ombre des palmiers s'étirait sur la terrasse. M. Muller reposa son verre et se renversa béatement dans son rocking-chair.

— Avec ce vent-là ils feront du chemin, dit-il.

Hedwige acquiesça d'un mouvement de tête. Elle aussi regardait s'éloigner le « Vivian », toutes voiles dehors.

— Gentil garçon, ce Brice Elder, reprit M. Muller avec une nuance de raillerie dans la voix. Mais il manque d'expérience. Les perles du « Heather » sont cotées vingt mille à New-York.

— Tu auras peut-être l'occasion de lui rembourser la différence, sourit Hedwige.

— Que veux-tu dire ?

— Rien...

Le sourire d'Hedwige tardait à s'effacer. Elle revivait le dîner gai, à

cette table encore encombrée de cristaux, et revoyait le profil altier de son voisin. Curieux homme que cet aventurier gentleman...

« Brice », murmura Mlle Muller sans desserrer les lèvres. Elle évoqua le regard ardent qui accompagnait les adieux. Ce n'étaient pas des adieux, d'ailleurs. N'avaient-ils pas, à l'insu de M. Muller, fixé un rendez-vous à Brisbane ? Hedwige s'attendrit en imaginant le garçon debout sous sa misaine gonflée par le large.

— Dis, papa, je crois que je vais reprendre le cotre pour une nouvelle croisière. J'ai trouvé un remplaçant à Pukete.

M. Muller avait depuis longtemps renoncé à contrarier les fantaisies de sa fille.

— Où comptes-tu aller ? demanda-t-il simplement.

— Je voudrais faire du cabotage sur la côte est de l'Australie. Il paraît que...

— Chut ! On parle d'Hopestown à la radio...

Se relevant avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable, M. Muller courut au poste et tourna un bouton. Aussitôt la voix du speaker cessa de ronronner en sourdine pour tonitruer :

« ... effervescence qu'on devine dans le camp des prospecteurs. Voici un résumé succinct des faits qui ont été portés à notre connaissance vers la fin de l'après-midi. On sait que, ces jours derniers, un nommé Brice Elder prétendait avoir trouvé les perles du « Heather ». On juge du trouble des autorités de Hopestown quand, aujourd'hui même, un second prospecteur nommé Brown déclarait à son tour avoir découvert le trésor. L'un des deux hommes était obligatoirement un imposteur et la police chargea un expert d'examiner sur-le-champ les perles de Brown. Or l'expert fut catégorique. Les perles qu'il avait sous les yeux étaient bien celles du « Heather ». La stupéfaction comme l'on pense, a été grande dans la ville. On s'est tout d'abord perdu en conjectures au sujet de la fantaisiste trouvaille de Brice Elder puis, en définitive, on s'est arrêté à l'hypothèse suivante : Brice Elder est un escroc qui a monté habilement sa comédie pour vendre un lot de perles de culture à la place des splendides perles du « Heather ». Sans doute a-t-il estimé que la publicité faite autour de sa « trouvaille » donnerait aux perles un tel caractère d'authenticité qu'un amateur se laisserait abuser. Il ne pouvait évidemment se douter que les vraies perles seraient découvertes aussi vite et qu'il n'aurait pas le temps d'agir avant d'être démasqué. D'ores et déjà nous mettons en garde les acheteurs qui auraient pu être pressentis par cet individu... »

M. Muller, écarlate, finissait d'arracher son col pour ne pas étouffer. Les jurons restaient collés à sa salive. Douze mille livres ! Son poing dérisoire menaçait l'horizon puis il se retourna brusquement contre sa fille.

— Et c'est toi qui...

Mais là aussi sa menace fut sans effet car Hedwige gisait à terre, évanouie.

GEORGES VIDAL

LA LEGENDE D'UN ANE...

[Suite de la page 30]

Si ce n'avait été de sa fierté, il les aurait supplié de venir avec lui. Inquiet il continua donc seul.

« Ils m'ont bien indiqué mon chemin », réfléchissait-il, je vais tout droit...

Il marcha tout droit, jusqu'à ce qu'il arriva devant deux routes qui débouchaient.

« Que faire... voici deux routes... dois-je prendre celle de droite, ou celle de gauche. J'ai déjà oublié. Je ne serai jamais qu'un âne... mais non, j'isque je me souviens... Joseph m'a dit : tu arriveras devant deux chemins, prends ni l'un ni l'autre, continue tout droit ! »

Et c'est ainsi que peu à peu, César reconnut les arbres... les fleurs et le goût de l'herbe de son village.

Il était rendu.

Impossible de décrire la joie de sa famille et de la tribu des ânes quand ils le virent apparaître, lui qu'on croyait mort.

Il raconta tout ce qu'il lui était arrivé.

— Et je vous jure que sans moi, ce bébé serait mort de froid, déclara César pour terminer le récit de son aventure.

Mais à partir de ce jour, César oublia ses rêves et vécut heureux.

Les jours passèrent.

Sa mère, son père, ses frères et soeurs vieillirent et lui aussi.

Quelques trente années passèrent... Un jour, il se fit tant de bruit chez les hommes du village que les ânes furent intrigués.

César décida :

« Allons voir ce qui se passe chez eux ».

Généralement les hommes voyaient d'un mauvais oeil, les ânes arriver en troupeau. On les accusait d'encombrer les rues. Mais cette fois personne ne fit attention à eux.

Sur le bord des routes les gens étaient rassemblés. Ils discutaient... parlaient fort. Plusieurs levaient les bras vers la montagne.

Les ânes écoutaient les conversations.

— Alors, tu crois, toi, qu'il était roi ? questionna un homme à son voisin.

— Un roi ? fils de menuisier ? Ce fut sa réponse et il éclata de rire.

— C'est vrai alors ce qu'on dit, que son père faisait des portes et des fenêtres ?

— Certain, tu le connais, Joseph le charpentier c'est lui qui a fait les fenêtres de ma maison.

César suivi des autres, continua d'avancer.

— C'est le fils de Marie qu'ils vont faire mourir.

César continua d'avancer.

« Jésus ne peut être coupable, on est jaloux de lui ».

Pendant qu'il continuait d'avancer, des souvenirs revivaient dans la mémoire de César. Tout était clair comme si c'était survenu hier.

« Joseph, Marie, Jésus... dans le coin ; le boeuf qui soufflait ».

Il était au pied de la montagne. Il leva la tête.

Pourquoi ces trois croix ?

A chaque croix un homme.

Jamais autant qu'aujourd'hui il aurait voulu ne pas avoir une tête d'âne pour comprendre.

Le ciel s'assombrit.

— Il y aura un orage, entrons dit un âne derrière César.

Le tonnerre éclata. Les gens s'enfuirent de tous côtés.

L'homme sur la croix du milieu avait penché la tête. Il était mort.

César entra chez lui.

« Si j'avais su... si j'avais su... » ne cessait de répéter César.

— Qu'est-ce que tu aurais fait, lui demandèrent les ânes.

— J'aurais cherché le boeuf... et tous les deux le boeuf et moi, lui avec ses cornes, moi avec mes sabots, on aurait pu le défendre.

César était de plus en plus inconsolable.

Les ânes tous les jours depuis l'étrange avènement allaient au village mais sans César.

Le troisième jour quand ils revinrent César les questionna :

— Y a-t-il du nouveau chez les hommes ?

— Depuis la mort de l'homme que tu as connu, tout était calme, mais aujourd'hui, les hommes semblent bien excités.

— Tiens... et pourquoi ?

— Ils ont dit un grand mot que pas un de nous n'a compris : Jésus est... res... ressu... ah, je ne me souviens plus.

— Ressuscité ! s'écria César, qui à force d'écouter aux fenêtres des écoles était un peu plus instruit que ses frères, et savait ce que ressusciter signifiait. César était l'âne qui avait réchauffé le sauveur du monde. Sur toute la terre on allait chaque année parler de lui. Et personne ne saurait jamais son nom sauf ceux qui liront son histoire.

GABRIELLE GARNEAU.

Un conte de Noël

L'HOMME SANDWICH

par Marguerite Gauthreau

Comme la nuit descend tôt, en décembre ! Le grand cadran, à la devanture de Birk's, de l'autre côté de la rue, indique à peine quatre heures. Et, déjà, il fait noir. Mais, en décembre, la nuit n'assombrit pas la rue Sainte-Catherine. Plus il fait noir, plus elle brille, la rue Sainte-Catherine. Avec ses milliers de lumières qui s'allument une à une, à la tombée du jour, elle me fait penser à une femme qui, dès l'heure du cocktail, se pare de bijoux.

Mais depuis toutes ces semaines que je l'arpente de l'est à l'ouest, jamais je ne l'ai vue plus belle, plus animée, plus gaie qu'aujourd'hui. Voyez-moi tout ce monde ! Ça court à droite, à gauche, les yeux brillants, les bras chargés de colis enrubannés. Il faut bien se hâter : si peu de temps nous sépare encore de Noël. On me frôle sans me voir, moi, pauvre Père Noël, coincé entre mes deux panneaux-réclame. Qu'importe ! Puisque c'est là mon boulot, je bats consciencieusement la semelle à travers la cohue. Jusqu'à la dernière minute, homme-sandwich ridiculement affublé d'un costume de circonstance, je promènerai la réclame d'un magasin à sensation. Un métier comme un autre. En tout cas, ça vaut mieux que les circulaires.

Les circulaires !... On ne s'imaginerait jamais ce que ça peut être lourd, ces grands sacs bourrés de papier, dont la courroie vous scie l'épaule. Mes compagnons, les robineux, s'en plaignent aussi, au retour des tournées, tout en se passant les uns aux autres des fioles aux liqueurs infectes.

Ce que j'en ai traîné, depuis trois mois, de ces sacs, dans les escaliers et les passages de cours, aux quatre coins de la ville, par la pluie et le beau temps... jusqu'à en avoir l'épaule déjetée.

Enfin, un jour, le hasard m'a souri. Sur une feuille de journal qui enveloppait le lunch mendié à l'Oeuvre de la Soupe, j'ai trouvé une annonce :

On demande des Pères Noël

Je me suis présenté. Tout d'abord, on a ri en m'apercevant.

— Pas mal maigre, pour un Père Noël.

Puis, on s'est ravisé.

— Avec un masque un peu joufflu, et un costume bien rembourré...

Juste le métier qu'il me fallait. D'abord, le costume me tient chaud. Et ça ménage mon vieux pardessus qui n'en peut plus. Puis j'ai retrouvé la paix, la tranquillité. Tandis que déambulant avec mes circulaires...

Ça a commencé dès mon arrivée en ville. Une sirène. Une voiture de radio-police. Deux agents qui en descendent.

— Ton nom ?

— Jimmy Desgagnés.

— Tes papiers.

— Quels papiers ?

— N'importe lesquels. Quèke chose pour t'identifier.

— J'ai rien.

— Ton adresse ?

— Je couche au refuge Meurling.

— Tu viens d'où ?

— Du nord de l'Ontario. Je travaillais dans les mines.

— Depuis quand ?

— Quatre ans.

— Pourquoi tu y es pas resté ?

— Je pouvais plus. Ça me rendait malade.

— T'as quel âge ?

— Quarante-cinq ans.

— Hum ! T'as les cheveux pas mal blancs, pour ton âge. C'est ça qu'on attrape à vadrouiller et à boire de l'alcool à frictions.

— Viens t'en donc, Jos. Tu vois ben que c'est pas le bon numéro. Le gars qu'on cherche est plus jeune que ça.

Et ça n'a plus cessé. Ils surgissaient au moment où je m'y attendais le moins. Tour à tour des agents en uniformes ou de grands gaillards en civil qui entrouvraient leur gilet sous mon nez, exhibaient un numéro-matricule, et se mettaient à me mitrailler de questions. Un cauchemar qui me guettait à chaque tournant de rue. Je me sentais des nerfs de bête traquée. Il me prenait des envies de fuir, de quitter la ville, de m'en aller, n'importe où. Mais où ?...

— Ah ! Bande de petits polissons ! Allez-vous me laisser tranquille, à la fin ? Voulez-vous bien cesser de prendre mes panneaux pour des « punching-bags » ? — Ah ! Ces jeunes d'aujourd'hui ! — Si vous ne déguerpissez pas au plus vite, j'appelle la police.

Ah ! Non. Pas la police. Il ne faut pas.

— Oh ! Pardon, ma petite dame... Je sais bien que votre manteau est en castor, et que ça coûte cher. Mais je n'ai pas fait exprès. On m'a bousculé.

Les gens sont si affairés, si pressés. Bien sûr, mon commanditaire perd son argent. Qui prend le temps de regarder l'homme-sandwich, ce soir ?

Mais je dois me hâter aussi. Vite, une bouchée sur le pouce. Et un café bien chaud, dans ce petit restaurant louche où l'on me regarde sans trop de malveillance. Ce soir, — petit travail supplémentaire — je fais la distribution des cadeaux à une fête qu'une grande compagnie offre aux enfants de ses employés, — il existe encore des riches avec du cœur.

La vaste salle résonne déjà de rires et de cris joyeux. Je les aperçois, par l'entrebâillement de la porte, toutes ces petites frimousses impatientes, tendues vers l'estrade où se dresse le gigantesque sapin calé dans l'amoncellement des colis multicolores.

— Allons, entrez, Père Noël. On n'attend que vous.

Je vais faire la grosse voix pour les amuser.

— Ah ! Ah ! Ah ! Bonsoir, mes petits enfants. Comme je suis heureux de vous voir ! Ah ! Ah ! Ah !... Mais ne m'étouffez pas, voyons. Et ne criez pas plus fort que moi. Vous aurez tous votre cadeau. Tiens, mignonne, à toi cette belle poupée. Pour toi, mon gros, cet énorme paquet. Et voici pour toi... Ah ! Ah ! Ah ! Toi, là-bas, mon petit, approche...

Mais, je rêve... Manou ? Manou, ici ?... Non, c'est impossible. Et pourtant... Il n'existe qu'une Manou au monde. Et mon cœur, à défaut de mes yeux, la reconnaîtrait. Mais alors, ce petit garçon ? Ce serait petit Jean ? Comme il a grandi ! Quatre ans, ça compte dans la vie d'un enfant. Comme il est beau !... Ah, Manou ! Manou, quel fou j'ai été ! Sans mon absurde, stupide jalousie, nous serions si heureux, aujourd'hui.

— Mais, Père Noël, que se passe-t-il ? Vous rêvez ? Les enfants vous attendent.

— C'est vrai.

— Ah ! Ah ! Ah ! Comme je suis heureux...

Qui sont ces deux individus, à la porte ? Ils montrent quelque chose dans l'entrebâillement de leurs vestons. On les laisse entrer.

— Ah ! Ah ! Ah ! Que désires-tu, toi, petit Jean ?

— Vous savez donc mon nom, Père Noël ?

— Le Père Noël ne sait-il pas tout ? Veux-tu une bicyclette ? Un train électrique ?

— Non. Je voudrais une trousse de médecin.

— Quelle drôle d'idée. Pourquoi faire ?

— Parce que je veux faire un médecin, plus tard, quand je serai grand.

« Ah ! non ! Non, pas ça. La chose devient trop facile, alors. Le fil de la vie est un fil si ténu ! Un jour, on se laisse emporter par la haine, par la folle jalousie. Un tout petit coup de scalpel, et l'on est un assassin ».

— Père Noël, m'entendez-vous ? Allez-vous me donner ma trousse ?

— Pourquoi veux-tu devenir médecin, petit Jean ?

— Pour faire comme papa.

— Où est-il, ton papa ?

— Il est mort. Maman dit que c'était un grand médecin. Je veux le remplacer, plus tard.

— Tiens, prends cette grande boîte. Elle ne renferme peut-être pas la trousse, mais elle te réserve sûrement des surprises. Bonsoir, petit Jean. Embrasse bien ta maman, ce soir, avant de te mettre au lit... Pas par là, petit Jean ! Ne passe pas de ce côté. Il n'y a pas de degrés pour descendre de l'estrade, là-bas. Attention !...

Ah ! Mon Dieu ! Pourquoi avoir laissé traîner ce méchant bout de planche avec ce grand clou au bout ?... Maintenant, petit Jean est tombé, et le clou est entré dans sa tête.

— Ne vous affolez pas tous ainsi. Et ne criez pas. C'est inutile. Un médecin. Il faudrait un médecin.

Les deux individus se rapprochent. Un geste, et je suis perdu.

— Qu'attendez-vous ? Impossible de trouver un médecin aux alentours ? Il faudrait pourtant secourir petit Jean. Avec précaution, surtout. Non, pas comme ça ! Vous allez le tuer.

« Ces deux hommes m'observent... Tant pis ! A bas les grosses mitaines fourrées ».

— Laissez, tous. Je sais ce qu'il faut faire.

« Ne pleure plus, Manou. Petit Jean ne mourra pas. A l'hôpital, on achèvera de le guérir ».

« Vous avez affaire à moi, messieurs ? »

— Venez, docteur. Si vous vous montrez raisonnable, il n'y aura pas d'esclandre. On ne vous passera les menottes qu'une fois dehors.

MARGUERITE GAUTHREAU.

L'ABBE PIERRE...

— Je suis un enfant gâté de la Providence car mon âme, même quand elle a souffert le plus, est restée en paix devant Dieu.

Premier de cordée à 9,600 pieds

Je demande alors :

— Ce souci de comprendre les êtres et de vous pencher sur les détresses humaines, comment êtes-vous arrivé à le concilier avec votre activité de combattant de la Résistance, et, plus tard, avec votre rôle d'homme politique ?

Ma question doit sans doute réveiller des réflexions qu'il se fait et qui ne lui sont pas toujours agréables.

Il sursaute :

— Je suis devenu résistant de la façon la plus simple. Je vous ai dit qu'en 1940, atteint d'une pleurésie, j'étais à l'hôpital. Ce printemps de 40 était un printemps éclatant. Du dehors, par la fenêtre ouverte, nous venaient les échos d'un poste de radio. D'heure en heure, nous suivions les événements.

Je pensais : « Dieu merci, le cauchemar va s'achever... C'est fini. » Ai-je prononcé cette phrase tout haut. En tout cas, un grand blessé qui était couché non loin de mon lit se redressa et dit : « Je suis Alsacien moi ! Où sont mes petits ? J'ai tout perdu. » Alors, j'eus un peu honte, je lui pris la main et lui dis : « Non, je me trompe, rien n'est fini... » Puis les mois passèrent. Il y avait huit jours que j'avais été nommé vicaire à la cathédrale de Grenoble, quand des policiers lâchés dans les rues enfoncèrent les portes et se saisirent d'hommes et de femmes. J'habitais place Lavalette. Le soir même un Juif sonna à ma porte. « Cachez-moi, je vous en supplie, me dit-il, cachez-moi. »

Je l'emmenai chez une vieille personne en qui j'avais toute confiance. Trois jours après, il était de nouveau chez moi. « Je ne peux plus rester, gémit-il, j'ai peur. M'avez-vous fait des faux papiers ? » Je le sermonnai un peu : sa cachette était sûre. Il n'avait rien à craindre. Dans quelques jours, tout serait prêt pour son passage en Suisse. Mais je parlais et il ne m'entendait pas. « Ce sera trop tard, je n'en puis plus », cria-t-il. Et il s'enfuit. Quand arriva l'heure du départ de la caravane pour la Suisse, on vint frapper à sa porte. Il ne répondit pas. Il s'était pendu.

L'abbé Pierre (qui s'appelait alors de son vrai nom Henri Grouès), décida d'intensifier et d'étendre son action. Il connaissait assez bien la montagne. Il avait fait jadis, avec le guide Léon Balmat, quelques courses le long de la frontière. Il se mit à multiplier les passages en Suisse des gens traqués, des réfractaires. Premier de cordée, il montait à 9,600 pieds, prenant sous sa sauvegarde douze hommes accrochés à lui. Après huit heures d'ascension, il pouvait les embrasser et leur dire : « Ça y est, vous êtes sauvés ! »

Le frère de de Gaulle dans les bras

Il fit ainsi passer en Suisse le plus jeune frère du général de Gaulle, paralysé et poursuivi par la Gestapo. Et lui, l'abbé décharné dont le corps semblait flotter dans sa soutane, il porta cet infirme dans ses bras à travers les barbelés !

— Nous étions en 1943, poursuivit-il. L'on vivait les heures les plus dures de la résistance. J'ai participé à la création du premier maquis de Chartreuse qui, en 1943, se replia sur le Vercors. J'ai aidé à l'organisation de la Résistance dans l'ensemble du massif. Jour après jour, la bataille devenait plus âpre. C'était l'effroyable tragédie de Hallevall où les Allemands massacrèrent

[Suite de la page 9]

tous ceux qui tombèrent dans leurs mains, incendièrent le village et dynamitèrent l'église. J'ai vu mourir mes camarades d'enfance. Le lieutenant Morrel aux Glières. A Lyon, Didier, mon meilleur ami, exécuté dans la tuerie de Bellecour... Et là, pour que les morts aient droit à une sépulture, il fallut l'intervention du cardinal et du préfet menaçant la Kommandantur d'aller eux-mêmes enlever les corps.

La maison d'Emmaüs

— Quel bon souvenir conservez-vous de votre expérience de député ?

L'abbé Pierre répond avec un sourire :

— J'ai tenté de sanctifier l'usage de l'indemnité parlementaire. Elle me permit de louer, au 38 de l'avenue Paul-Doumer, à Neuilly-Plaisance, une grande maison pour un prix assez modeste : 125 dollars par an. Pour ce prix-là, il est évident que nous n'avions pas un palais. Le demi-hectare du jardin était dévoré par les herbes ; les deux petits pavillons annexes tombaient en ruines ; le bâtiment principal à deux étages était à peu près inhabitable ; l'eau gouttait d'un plafond à l'autre, les canalisations du chauffage étaient crevées, le papier des murs pendait. Et il n'y avait pas d'électricité. Cela ne ressemblait rien à l'appartement que l'on m'avait réservé, comme parlementaire, près du Palais-Bourbon. Mais je m'y installai cependant avec Mlle Coutaz. Et tout ce que je gagnai en tant que député passa, au début, à l'équiper.

De nature, l'abbé Pierre aime le bricolage. Quand il était scout, on l'appelait « Castor méditatif ». Dans les loisirs que lui laisse le Parlement, il procède aux réparations les plus nécessaires. Déjà, la maison de l'avenue Paul-Doumer commence à être connue. Des jeunes gens s'y retrouvent. Malgré l'état des lieux, c'est un havre de rencontres, d'études, de prière. Mlle Coutaz achète aux « puces » des lits de camp. Et la maison devient une sorte d'auberge de jeunesse.

— C'est alors qu'on appela cette maison « La Maison d'Emmaüs », dit l'abbé Pierre.

Depuis qu'il revit en paroles ces instants de sa vie, son visage a encore changé. Son regard s'est allumé. La grosse tache rouge qui enflamme continuellement sa joue gauche — séquelle de ses opérations du maxillaire — laisse pointer un bouton de fièvre.

— Tu sais pourquoi « Emmaüs » ? Eh bien, c'est le nom d'un faubourg de Jérusalem sur le chemin duquel Notre Seigneur ressuscité alla à la rencontre de deux disciples, désespérés. Ils fuyaient, doutant de tout. Jésus les interrogea sur la raison de leur angoisse et comme ils ne le reconnaissaient pas, ils dirent : « Jésus, qui était l'espoir du monde, vient d'être crucifié ! » Le Christ les reconforta. Il leur expliqua ce qu'était le mystère du Fils de l'Homme et pourquoi il était mort. Ils parvinrent tous trois à l'auberge du village et entrèrent. Alors Jésus rompit le pain et ils le reconnurent. Mais dans le même moment, Jésus disparut de leurs regards.

« Il les laissait transformés, pleins de force et de joie. Eh bien ! notre maison, c'était un peu comme l'auberge d'Emmaüs. Dans la banlieue de la capitale, on voulait tout simplement qu'elle fût pour ceux qui n'en pouvaient plus, un lieu où, en retrouvant Dieu vrai, ils trouveraient en même temps la force et l'espérance. Et puis, un soir, on frappa à la porte de notre auberge d'Emmaüs. Quelqu'un me dit : « Père, venez vite ! C'est tragique. Dans la commune d'à côté, il y a un homme qui a essayé de

[Lire la suite page 37]

En Allemagne de l'Ouest...

LE SOLDAT DE
CARRIÈRE CONTRIBUE
À LA PAIX

Ces Canadiens en uniforme, stationnés dans la pittoresque petite ville de Soest (Allemagne de l'Ouest), font partie de la brigade canadienne en Europe. C'est là qu'aux côtés de leurs alliés de l'OTAN ils apportent une importante contribution au maintien de la paix mondiale.

Comme l'Armée canadienne exige beaucoup d'eux, tout en leur assurant une formation de premier ordre, leur tâche est des plus rigoureuses. Mais les compensations sont nombreuses : solde intéressante... avenir brillant... voyages... aventure... camaraderie... surtout la satisfaction d'accomplir une tâche virile qui grandit encore le respect que les pays libres ont pour le Canada.



UN BUT
BIEN DÉFINI, UNE
BELLE CARRIÈRE

Vous
connaissez le
Blanc
n° 541 A

s^r Raphael
de France
l'apéritif



Essayez le
Rouge
n° 541 C

— Quand l'un de nous est fâché, il ne dit rien à l'autre. Il s'enferme dans une pièce de l'appartement et c'est tout. Il en sort quand il a envie de parler. Car jamais nous ne nous disputons même quand, parfois, nous sommes très en colère. C'est si bête...

C'est si bête, mais c'est si difficile de s'aimer. A voir exister pourtant Maria Riquelme, on ne le croirait pas. Dans l'ombre de Philippe, dans le sillage de Philippe, elle ne dit rien, murmure à peine de sa voix grave une confidence, se faisant seulement remarquer parce qu'elle a de beaux cheveux d'or, un visage de petite fille, et, cette saison, une tenue rouge de page sorti tout droit d'un livre d'heures.

Il y a six ans, le page était comédienne, une comédienne à qui le metteur en scène Jacques Becker — entre autres — promettait le plus bel avenir. Son nom était au générique des films et aussi dans les journaux. Car Maria Riquelme apparaissait dans tous les festivals, cocktails, réceptions, premières : elle gravissait, radieuse, tous les échelons de la célébrité avec légèreté et vitesse. Jusqu'au jour où elle rencontra « la Torpille » et aussi « Chiche ».

Il y a six ans

Imaginez un grand garçon très maigre avec une tête allongée, un gars doué d'une voix forte et perpétuellement fausse, à l'humeur batailleuse et de surcroît susceptible et vous aurez une image approximative du genre de phénomène qui, à la Kermesse aux Étoiles en 1952, crut spirituel de subtiliser de ses mains l'assiette de saucisson que la petite Maria s'apprêtait à manger au bar des vedettes.

— Pardon, dit-il, quand même, respectueux du beau sexe, une fois son geste accompli.

Mais si anodin qu'il fut, Maria l'avait jugé, ce geste. Et c'est sur un ton sec, qu'elle exprima sa pensée là-dessus à la Torpille, du coup fort penaud.

Le lendemain, la Torpille invitait Maria à dîner. Et le lendemain de ce surlendemain, Maria était déjà très occupée à être amoureuse. Ah ! le beau travail ! Car du côté de la Torpille — vous avez tous reconnu en lui Philippe Clay, n'est-ce pas ? — c'était réciproque.

Manger un poisson cru pour gagner un pari de cinquante francs

Alors ?

Alors commença leur histoire. Baisers, passion, folie, c'est une chanson que Philippe Clay n'a pas écrite, mais qu'il joua. Philippe Clay, qui n'était encore qu'un simple comédien, sans rôle à sa taille — grande il est vrai — et dont le tour de chant, quoique apprécié, n'avait pas encore connu la faveur du grand public.

Pourquoi l'appelaient-on « la Torpille » et aussi « Chiche » ?

— Parce que j'étais très nerveux, très rapide, répond pour le premier surnom Philippe. C'est d'ailleurs toujours mon tempérament, seul aujourd'hui je le domine. A l'époque, ce n'était pas tout à fait la même chose : je parlais en bataille pour un « oui » pour un « non ». « Chiche » c'était plutôt un surnom de même. On m'appelait ainsi parce que je tenais toujours le pari qu'on me proposait même stupide. Par exemple à huit ans, on m'a parié que je ne mangerais pas un poisson cru. L'enjeu était de 50 francs. Eh bien j'ai gagné mon pari et je vous assure que ça n'a pas été drôle.

Plus tard, un jour qu'il passait avec des amis sur le pont des Arts, ceux-ci parièrent avec lui qu'il ne plongerait pas tout habillé. Aussitôt dit, aussitôt fait : Philippe plongeait... et gagna.

Il a toujours eu ce caractère entêté.

Mauvais cœur sauvé par l'amour, voici PHILIPPE CLAY



— A 14 ans 1/2, dit-il, en 1943, j'ai pris le maquis. J'avais bousculé pas mal deux soldats allemands et on me recherchait. Le mieux était donc de disparaître. A la Libération en 1944, je me suis retrouvé à Condom dans le Gers, où je me suis engagé dans la 1ère Division française libre. J'ai fait avec elle toute la campagne d'Allema-

gne et l'occupation à Fribourg. Quand j'ai été démobilisé j'avais 19 ans. Je ne voulais plus reprendre mes études. Je voulais faire du théâtre. Pour mes parents cela ne pouvait signifier que le Conservatoire. On m'a donc fait suivre des cours à Paris et c'est ainsi que je suis devenu comédien.

La chance tourne quand il rencontre l'amour

La chance tourna peu après sa rencontre avec Maria Riquelme.

Philippe avait toujours eu une voix forte. A tel point que, souvent, ses parents avaient envisagé de lui faire apprendre le chant. Le temps et les circonstances, on l'a vu, ne le permirent point. Mais, après la guerre, quand refleurit le music-hall, un music-hall tout neuf, avec ses poètes hardis, Philippe se découvrit une vocation de chanteur. Les premiers essais qu'il fit furent bons. Et il trouva un engagement aux Trois Baudets chez Jacques Canetti, qui crut en lui, tout en lui donnant seulement... six cents francs par jour.

Mais qu'importent six cents francs par jour si on a la Chance, avec un grand C. Et c'était bien celle-là qu'avec l'Amour avec un grand A Philippe avait depuis sa rencontre avec Maria.

La pépite d'or

Il chantait depuis un certain temps déjà aux Trois Baudets quand il reçut un soir, dans sa loge, après son tour, une spectatrice enthousiaste qui lui dit venir d'Afrique. Le lendemain il n'y pensait plus quand il trouva dans son courrier une lettre de six pages de cette dame accompagnée d'un petit paquet.

Cette lettre lui disait en substance qu'il avait tellement de talent que sa signataire lui faisait cadeau d'un porte-bonheur qui n'était autre qu'une pépite d'or. La lettre racontait ensuite l'histoire de cette pépite, en vérité une histoire assez extraordinaire pour que nous vous la racontions aussi. En bref, la signataire de la lettre expliquait comment, en Afrique, elle avait été mordue dans la brousse par une vipère à cornes, serpent au poison généralement foudroyant et à la morsure duquel on ne réchappe pas, et comment un sorcier noir l'avait sauvée en posant sur sa blessure deux pépites d'or enveloppées dans des feuilles d'arbres sauvages.

« Mais si tu veux que je te sauve, il faut aussi que tu promettes, lui avait dit le sorcier, que jamais tu ne retourneras en Afrique ».

Dix contrats refusés

Elle avait juré, après avoir gardé contre l'avis des médecins ce singulier

pansement et, depuis ce véritable sauvetage, n'était jamais effectivement retournée en Afrique.

A tout hasard il mit la pépite dans sa poche. Ce jour-là, quand il entra en scène il obtint un triomphe. Le lendemain paraissaient les premiers grands articles que la presse lui consacrait. Ce lui fut suffisant : désormais sur scène il garda toujours la pépite sur lui, dans une poche spéciale.

Et il se rappelle le seul jour où il ne l'eut pas — parce qu'il l'avait perdue. En sortant de scène il apprit la mort de sa soeur. C'était un dimanche après-midi. Le soir, très triste — et désolé d'avoir perdu son porte-bonheur — au moment de rentrer au théâtre, son regard accrocha dans le caniveau quelque chose qui brillait : c'était sa pépite à qui pareille aventure n'est plus jamais arrivée.

Petite superstition d'artiste ? Peut-être... En tout cas, c'est la seule dont il soit affligé ainsi que de la phobie du vert « palpable » car s'il n'aime pas les objets verts, il n'a pas peur de la lumière verte. Depuis, Philippe Clay a fait le chemin que l'on sait : un tour de chant triomphal il y a deux ans, des apparitions à l'écran dans des films de Renoir, Christian Jaque, Delannoy. Oui, depuis sa rencontre avec Maria Riquelme, il y a six ans, la roue de la fortune a tourné... Aujourd'hui c'est lui qui refuse les contrats. Depuis le début de l'année, il en a repoussé dix pour diverses raisons. Parce que le sujet proposé ne lui plaisait pas. Parce que le metteur en scène non plus ne lui plaisait pas. Parce qu'il n'aime pas être dirigé, commandé, le petit doigt sur la couture du pantalon. Il n'aime pas l'autoritarisme. Par contre, il aime à s'intégrer dans une équipe sympathique.

Chanter — c'est comme un match de boxe

Comme tel est le cas, estime-t-il, de l'équipe de « Ces Chers petits », le film qu'il tourne actuellement aux environs de Paris sous la direction de Robert Vernay.

— Demandez-leur si j'ai mauvais caractère, dit-il, vous verrez ce qu'ils vous répondront.

« Non, je sais ce que je suis : coléreux (mais ça ne dure pas), bagarreur (mais il faut qu'on me cherche). Par contre, je ne suis pas rancunier. »

Maria Riquelme précise :

— Il est très loyal.

— Mais, évidemment, je suis très difficile, dit Philippe.

Par exemple, on lui avait demandé de chanter en novembre :

— En novembre ? Vous vous rendez compte. Je ne suis pas prêt. J'ai refusé. Tant pis, j'aime mieux passer plus tard.

Il ne veut se présenter devant le public qu'avec des chansons parfaitement

[Lire la suite page 48]

“Plutôt mariée et malheureuse que vieille fille”

Une enquête effectuée par un quotidien italien semble prouver que les Italiennes n'ont pas modifié leur mentalité en ce qui concerne le mariage.

En Italie, les futurs époux restent généralement fiancés pendant un ou deux ans. Certains pendant six, sept et même dix ans. Depuis quelques années, il y a aussi des fiançailles qui ne durent qu'un, deux ou trois mois, mais elles sont exceptionnelles, et provoquent souvent d'amers regrets.

A la question : « Avez-vous jamais désiré de n'être pas mariée ? », les femmes interrogées, toutes mariées, ont répondu : « Non », dans la proportion de 80%. Parmi les 20% qui se sentent « guéries du mariage », la majorité ont entre trente et quarante ans. Les femmes plus âgées ne sont pas mécontentes. Elles ont dépassé la période des amertumes, des difficultés qui paraissent infranchissables.

Deux confessions-types : « On

ne saurait hésiter à laisser les études ou le métier pour le mari » ; et « Pour rien au monde, je ne reviendrais en arrière. Il vaut mieux être mariée et malheureuse que vieille fille ».

Le plus curieux est que la plupart des Italiennes malheureuses en mariage ne souhaitent pas le divorce, qui leur est d'ailleurs refusé par la loi... Par contre, de nombreuses épouses heureuses se déclarent favorables au divorce... Contradiction bien féminine.

L'ABBE PIERRE...

[Suite de la page 35]

se tuer ! Un ancien forçat. Venez vite ! » Un ancien forçat tentant de se suicider : au regard des faits divers habituels, c'était sans importance. Et pourtant,

c'est alors qu'une toute autre existence a commencé, méconnue jusqu'à ces jours de février 1954 où tout allait exploser.

III — Tout a commencé derrière le petit cercueil d'un bébé mort de froid !

C'était la nuit du 3 au 4 janvier 1954. Dehors, le thermomètre était descendu à 10 au-dessous de zéro. A l'intérieur du palais du Luxembourg, il faisait bon.

Un quateron de sénateurs écoutaient en reconnaissant M. Lemaire, ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Son crâne, rose et lisse comme celui d'un bébé, luisait doucement sous la lumière des lustres. On discutait de l'amière des lustres. On discutait de la construction que M. Léon Hamon, sénateur M.R.P. avait déposée sur la suggestion de l'abbé Pierre.

— Pourquoi prélever 3 millions sur les 240 millions du budget des H.L.M. au bénéfice des « cités d'urgence », s'écriait M. Lemaire, les poings posés sur les hanches. Ce serait une mesure inutile, déraisonnable et sans intérêt. D'ailleurs nous aurions tort de nous agiter inconsidérément. La crise que traverse l'habitat français n'est pas grave. Je vous prédis qu'avant trois ans, nous verrons des pancartes en surnombre proposant des appartements à louer.

" Père ! ma femme va devenir folle "

A neuf milles du Palais du Luxembourg, dans la Cité d'urgence des Coquelicots, l'abbé Pierre ne dormait pas. Cette nuit, croyait-il, allait se jouer le sort de son entreprise. Si les sénateurs acceptaient l'amendement de Léo Hamon, le grand mouvement de charité qu'il s'épuisait à lancer depuis 1949 allait connaître un nouvel essor. Mais s'ils ne l'acceptaient pas...

— Quand je pense à ces moments, dit aujourd'hui l'abbé Pierre, celui que je revois, c'est toujours mon ancien bagnard qui voulait mourir parce que sa femme l'obligeait à coucher à la cave tandis qu'elle s'amusait avec des gais de rencontre au rez-de-chaussée.

« Tu te rappelles qu'on était venu me chercher à la maison d'Emmaüs, j'avais trouvé l'homme, le visage violet, effondré sur un grabat. Je m'étais assis auprès de lui. Je lui avais dit : Oui, tu es malheureux, je le sais. Mais moi, je suis au bout de mes forces et j'ai besoin qu'on m'aide. Viens avec moi. Tu verras. On oublie sa peine dès qu'on saperçoit qu'il y a des peines plus irrémédiables encore.

« Il m'avait regardé avec de petits yeux qui voulaient dire : « Oui, oui, cause toujours, des paroles de curé on sait ce que ça vaut ». Mais à la fin, il s'était levé et il m'avait suivi. Je ne lui mentais pas. Il y avait à faire pour tout le monde. Avec mon indemnité parlementaire, j'avais acheté aux Domaines des baraques de Saint-Denis. Je les avais reconstruites dans mon jardin. J'avais fait aussi l'acquisition à Neuilly-sur-Marne d'un terrain miteux, au pied du pont de la Gare, où nous avions bâti une baraque de quinze chambres. On avait monté ensuite d'autres baraques et même une petite chapelle.

« Aussitôt, tu penses bien, ça avait été la ruée. Le fait de pouvoir offrir un toit, un lit, l'abri d'un mur faisait découvrir soudain un monde grouillant d'êtres vivants dans des trous, sous des baches, dans des clapiers faits avec des boîtes métalliques, à dix, douze, dans des tuyaux ! Mais comment répondre à cette longue plainte ? Je n'avais pas été réélu député en 1951 et d'un coup

la source de mes revenus avait été tarie. J'avais vendu tout ce que je possédais, y compris la vieille Mona Six avec laquelle, à la fin de mon mandat, j'arrivais à la Chambre, des tôles, des planches, des matelas, passant par les portières. Pas d'argent et des barques de détresse cent fois, mille fois trop petites pour les malheureux qui ne cessaient d'affluer. Que faire ?...

L'abbé Pierre ne le dit pas, mais je sais qu'à cette époque bien des soirs, la soutane lourde de la boue des chantiers, il partait mendier dans Paris, aux portes des cinémas, dans les cafés des Grands Boulevards. Épuisé, décharné, traînant ses gros godillots, il ne revenait qu'à l'aube, souriant parce qu'il avait trouvé de quoi nourrir encore un jour ce petit monde désespéré. Des secours aussi étaient venus qui avaient permis de construire 24 maisons à Champsfleuries, aux Coquelicots, à Neuilly-sur-Marne. Mais cette solution ne plaisait pas aux malheureux. Deux ou trois fois l'abbé Pierre avait été interpellé avec rudesse. — Ne mendiez plus pour nous, Père. Nous ne voulons pas devoir notre pain à la charité !

— Fort bien, dit le Père, que proposez-vous d'autre ?

— Faites-moi confiance, monsieur l'abbé. Je connais un bon coup et qui peut nous rapporter gros.

— Un bon coup ? Un bon coup de quoi ?

— Ben oui, une bonne femme qui reste à Neuilly avec des vieilles malles remplies jusqu'au bord. Y en a pour des mille et des cents.

— Vous êtes fous ! gémit l'abbé Pierre.

— Mais non, mon père, reprit l'ancien délégué, ravi du quiproquo. Il ne s'agit pas de la voler. Simplement la débarrasser de ses vieux meubles et de ses vieux vêtements, puis les revendre. On se ferait « chiftirs » quoi !

— « Chiftirs » ?

— Oui, chiffonniers ! La moitié d'entre nous pourrait faire « la chine », c'est-à-dire s'occuper du débarras des greniers, et l'autre moitié la « biffe » vous savez, avec un crochet, dans les poubelles... Qu'est-ce que ça gagne comme frie ! Il y en aurait pour tout le monde et on pourrait encore bâtir.

Et ce fut ainsi que, dès le lendemain, commença la vie de la première communauté des chiffonniers-bâtisseurs d'Emmaüs.

A l'abbé Pierre, d'ailleurs, tout était bon qui pouvait apporter de l'argent à la caisse commune. Un après-midi qu'il revenait de Senlis, sur son camion de chiffonnier :

— Tiens ! dit le conducteur, en traversant Chantilly, le cirque de Radio-Luxembourg. C'est là qu'on joue à « Quitte ou double ». Vous devriez y aller, Père. Depuis qu'on vous le demande...

Sous l'invite, il y avait peut-être un peu de moquerie.

— Pourquoi pas, dit l'abbé Pierre. Arrêtez la voiture.

Zappy Max découvre un curé phénomène...

Dix minutes plus tard, il était devant un des responsables de l'émission : François Chatelard. Petit, rond, alerte, cet animateur de divertissements radio-diffusés en avait vu de toutes les cou-



Attention, s'il vous plaît!

Pour votre plaisir et celui de vos amis, servez du 'Black & White'. C'est un mélange des meilleurs Scotch Whiskys. Le secret de sa qualité distinctive, de sa saveur et de son velouté réside dans le mélange. Le 'Black & White' est distillé, mélangé et embouteillé en Ecosse, et présenté en bouteilles de différentes grosseurs.

Le secret réside dans le mélange

Fournisseurs agréés
de Sa Majesté



James Buchanan & Co. Ltd.
Distillateurs de Scotch Whisky

'BLACK & WHITE'
SCOTCH WHISKY
"BUCHANAN'S"

leurs, mais jamais encore il n'avait entendu un prêtre barbu et dépenaillé lui déclarer qu'il était candidat au jeu.

— Sur quel sujet voulez-vous être interrogé, monsieur l'abbé ? demanda Chatelard.

— Ça m'est égal. Sur l'actualité, par exemple.

— Parfait. Présentez-vous ce soir, à dix heures. Vous passerez juste après les clowns.

Le soir, c'était Zappy Max qui interrogeait en roulant ses gros yeux blancs. La réponse que l'abbé Pierre fit à la quatrième question coupa son intarissable bagout.

— Le nombre de députés à l'Assemblée ? Eh bien, nous étions six cent vingt-sept en me comptant.

Les spectateurs applaudirent, tapèrent des pieds ! Ce curé député, vêtu comme un clochard, quel phénomène !

— Bravo ! dit Zappy Max. Ça fait combien, monsieur Tiroir ?

— Quarante dollars !

— Vous continuez ?

— Pourquoi pas... dit l'abbé Pierre.

A six cent quarante dollars, la foule lui hurlait de s'arrêter.

— Bon, j'arrête, dit l'abbé. Mais puis-je à mon tour poser une question au micro ?

— Bien sûr, dit Zappy Max.

L'abbé Pierre ferma les yeux. La vraie chance de cette journée, ce n'était pas ces six cent quarante dollars, mais c'était ce public qui était là, par centaines de mille, au bout d'une petite boîte de métal.

— Je voudrais vous dire pourquoi je suis dans ce cirque ce soir. Avec des

gars malheureux, j'essaie d'aider ceux qui vivent dans des taudis. Vous qui m'écoutez, dans la chaleur de vos maisons, combien allez-vous nous envoyer pour nous permettre de donner un toit à ceux qui n'en ont plus ?

C'était le premier cri qui crevait le silence. A l'affût du pittoresque, la presse s'empara de ce curé tribun qui gagnait aux jeux de la radio. On commença à prendre conscience du scandale, des chèques affluèrent de partout.

Cette souscription inorganisée permettait de parer au plus pressé. On pouvait bâtir, ici et là, le plus souvent sans l'autorisation de l'Administration qui protestait.

— Ça n'est pas légal, disait-elle. Vous n'avez pas le permis de construire.

Déjà, un jour, rencontrant un des ministres de cette Reconstruction, M. Claudius Petit, l'abbé Pierre lui avait jeté :

— Et quand des petits enfants meurent de froid, est-ce que c'est légal ? Envoie la Garde si tu veux, fais un procès, je t'en prie. J'irai au tribunal avec mon étole de curé et mon écharpe de député s'il le faut. Et je dirai qu'une légalité comme celle-là, nous sommes prêts à la violer, jusqu'à la fin du monde...

Ces « petits enfants qui meurent de froid » n'étaient encore qu'un argument d'orateur... Jusqu'à cette nuit du 3 au 4 janvier 1954, où les sénateurs écoutaient M. Lemaire leur expliquer qu'il n'y avait pas de raison de s'alarmer...

[Lire la suite page 40]

Un fabricant de jouets américain connaissait le secret des chasseurs russes avant le pentagone...

Aux Etats-Unis, les magasins spécialisés ont calculé que, cette année, chaque famille américaine, enverrait une moyenne de soixante-cinq cartes de Christmas et chaque homme d'affaires cent quarante-cinq.

Il y a 870 Pères Noël en activité dans les rues et les magasins de New-York, et une pancarte annonce qu'en téléphonant à YU 32121 on peut parler avec le vrai Père Noël, au Pôle Nord.

Tous les standards téléphoniques sont encombrés parce que, avant de vous passer votre correspondant, la standardiste vous souhaite un Joyeux Noël, ce qui entraîne une terrible perte de temps.

Voici quelques-uns des cadeaux inattendus que les Américains proposent :

Pour les hommes

Une scie électrique portative, comportant trois lames différentes afin de répondre à l'appétit de bricolage qui a saisi les mâles d'outre-frontière : le tout pèse trois livres, boîte non comprise.

Une médaille de saint Christophe magnétique, qui adhère au tableau de bord de n'importe quelle voiture.

Un stabilisateur de caméra d'amateur, permettant de prendre des vues en bougeant soi-même (marche, auto, bateau, etc.) et d'obtenir des images nettes. Il amortit les vibrations causées par le mouvement.

Pour les femmes

Un paravent à trois feuilles, en fer forgé, doté de casiers à disques. Il peut contenir jusqu'à 105 d'entre eux.

Un dessous de plat et d'assiettes en matière plastique doublé de mousse de caoutchouc, ce qui protège la table contre la chaleur et empêche le glissement.

Pour les enfants

La mode est aux engins interplanétaires dernier modèle, si bien que quelques-uns, pour suivre la course au progrès, ne sont sortis que ces tout derniers temps.

C'est un spécialiste de la science nucléaire qui a servi de conseiller à la fabrication de l'Hélios, un vaisseau de l'espace en plastique que les enfants doivent assembler eux-mêmes. On en prévoit une vente de 30 millions à travers le monde, au prix de 2 dollars chacun. Le même fabricant, Revell Inc., lance aussi (mais sur le marché seulement) une fusée Jupiter à trois étages. Le succès de ces jouets vient de la parfaite authenticité du modèle. Le directeur de la firme entretient, dans les 70 pays où ses jouets sont vendus, un véritable secret. C'est ainsi qu'il reproduit exactement pour ses jeunes clients, l'avion à réaction russe Yak-25, alors que celui-ci était encore un « top-secret » de l'armée soviétique. Lorsqu'il présenta ses dessins du Lockheed F-104 américain aux autorités, ils étaient si exacts que l'Air Force lui demanda de surseoir de quelques mois à la sortie de son jouet. Déjà en 1956, dès le déclenchement de la campagne de Suez, il recevait par courrier aérien les plans complets de la T-1, le T-34 que les Egyptiens avaient abandonné dans le désert du Sinaï.

La passion des enfants américains pour les fusées et les vaisseaux de l'espace est illustrée par cette commande qui figure parmi les lettres reçues au bureau de poste d'Albuquerque (Nouveau-Mexique). Les employés, ouvrant d'autorité le courrier de saint Nicolas ont pu lire : « Cher saint, donnez-moi, je vous prie, Cap Canaveral ».

Les enfants allemands semblent plus romantiques dans leur choix que leurs frères américains. A Nuremberg le clou de la saison est un chevalier démontable, fidèle reproduction des preux du moyen âge. Son armure est en plastique. Le jeu consiste à le démonter puis à le remonter complètement, ce qui exige une connaissance précise de la destination de chaque élément. Tous les stocks en seront épuisés bien avant Noël.

En Union soviétique, les enfants russes devront patienter une semaine de plus, la distribution des cadeaux n'ayant lieu qu'au nouvel an.

Le grand magasin *Le Monde des Enfants* de Moscou s'orne de deux gigantesques sapins, garnis de boules multicolores et de Sputnik scintillants. Sauf des cuisines pour les poupées équipées d'un réfrigérateur réduit, les jouets restent classiques : chevaux à bascule, skis, bicyclettes. L'accordéon, cadeau toujours apprécié, reste un luxe : 300 à 400 dollars, soit deux fois le salaire mensuel du Russe moyen.

Les adultes pourront s'offrir, moyennant 65 dollars une bouteille de vodka entourée de verres à liqueur, dans les magasins nationaux Gum, pour 2 dollars un assortiment de savon de toilette Chinois, ou une jonque (également chinoise) miniature garnie de sucreries.

L'art dans la vie

La joie de donner et l'art de recevoir



A moins d'être vraiment très avare, on éprouve toujours un certain plaisir à offrir un cadeau. Ce plaisir est, il est vrai, proportionné à l'accueil que reçoit votre présent. Mais bien des personnes, malheureusement, ne savent pas recevoir ; elles manifestent ou trop peu ou beaucoup trop d'enthousiasme et ne trouvent pas toujours le ton de la sincérité ; il est, en effet, presque plus difficile d'accepter une gentillesse que de la rendre. La période de Noël vous fournit maintes occasions de montrer ce contentement spontané que l'on espère lire sur votre visage : Ne décevez pas ceux qui se sont donnés tant de mal pour vous faire une agréable surprise...

LES CAS DIFFICILES. Ils existent et sont même plus nombreux qu'on pourrait l'imaginer au premier abord. Mais c'est justement la difficulté qui appelle l'exercice de cet art... Madame a rêvé d'une étoile de vison. Elle a entraîné son mari (comme par hasard) devant la boutique du fourreur, elle a fait des allusions plus ou moins ouvertes, elle a parlé avec volubilité d'une maison de gros proposant des occasions uniques, et elle s'était déjà vue enveloppée dans son écharpe, élégante et sophistiquée, admirée et enviée. Puis le jour de Noël arrivé, elle se trouve en face d'une machine à laver plus coûteuse que l'étoile, beaucoup plus utile et pratique aussi que la fourrure qu'elle n'aurait pas eu si souvent l'occasion de porter. Elle ne peut se retenir et laisse libre cours à sa déception. Son mari, qui était convaincu avoir trouvé un cadeau pouvant libérer son épouse d'une pénible corvée, et ayant dépensé plus qu'il n'aurait dû le faire raisonnablement éprouve alors

une pénible désillusion. Cependant, en réfléchissant un peu, Madame aurait compris la sollicitude, la tendresse dont son mari faisait preuve en lui offrant non l'étoile, mais l'appareil dont la première impression passée, elle sera ravie.

LA VALSE DES « ROSSIGNOLS ». Qui pourrait affirmer n'avoir pas donné à autrui, une fois au moins dans sa vie, ce qu'il ne voulait pas garder pour lui-même. Au moment des fêtes de fin d'année, cet échange devient courant. Il est bien normal que Tante Marie, qui a le foie délicat, envoie à son médecin à qui elle doit prouver sa reconnaissance, les truffes au chocolat apportées la veille par les cousins Dupont. Cela l'est un peu moins si Mademoiselle Durand « refille » l'écharpe aux couleurs impos-

sibles tricotée par sa grand-mère à une amie. Les avares fouillent dans leurs tiroirs pour y dénicher un objet susceptible de se transformer en cadeau de Noël et atteignent ainsi un double but : se débarrasser d'un « rossignol » et faire une économie. Il sera, bien sûr, extrêmement difficile de se montrer enthousiaste en recevant un col de dentelle de forme démodée, un vase hideux et encombrant, mais c'est là justement que s'exercera cet art de recevoir en souriant gracieusement : on un cadeau, ce n'est pas autre chose trouvera bien quelqu'un à qui l'on pourra envoyer à son tour ce présent indésirable...

LES CADEAUX SANS VALEUR MARCHANDE, ambassadeurs de l'amitié et de l'amour, méritent un accueil particulièrement chaleureux. Lorsqu'on reçoit d'un enfant un dessin maladroit, un napperon brodé de travers ou une poésie naïve, on est touché et ému — il faut le montrer. Lorsque pour prouver son attachement, un ami « désargenté » a acheté une petite chose en se privant peut-être de l'indispensable pour en économiser la somme, il mérite mieux qu'un simple merci. Une personne très âgée arrivant avec sa modeste offrande qu'elle tend presque honteusement doit partir reconfortée avec l'impression d'avoir fait vraiment plaisir. Dans tous les cas, on doit savoir faire abstraction de l'objet lui-même et ne voir que l'intention qui est si touchante qu'elle vaut beaucoup plus qu'une pièce de valeur.

SAVOIR MOTIVER SA JOIE est peut-être le plus difficile. Sourire est bien, mais savoir exprimer pourquoi on est content, devient un art. Il ne s'agit pas,

cependant, de jouer la comédie, mais bien de faire sentir au donateur son plaisir. Ce ne sera jamais l'esprit qui inspirera les phrases attendues, mais le cœur. En l'écoutant, on saura être éloquent et surtout sincère, car au fond qu'un symbole de l'affection, de l'amour et de la tendresse que l'on veut prouver. Je ne parle naturellement pas des présents purement conventionnels, d'un échange de politesse entre gens indifférents ; dans ce cas, il ne s'agit que d'un geste de civilité, d'une mondanité et non d'un besoin de faire plaisir.

LE SAVOIR-VIVRE DE CELUI QUI REÇOIT est souvent ignoré : Combien de personnes savent-elles qu'il faut immédiatement débarrasser l'objet reçu pour l'admirer devant le donateur ? Lorsqu'on reçoit des fleurs, il est nécessaire de les mettre tout de suite dans un vase et les arranger gentiment sans tarder. Un carton de bonbons sera défilé et passé aux personnes présentes, un livre sera feuilleté. Poser le colis sur un meuble sans manifester ni curiosité, ni contentement, serait non seulement un manque de gentillesse, mais aussi une infraction au bon ton.

Il faut apprendre aux enfants et dès leur jeune âge, à observer certaines règles de bonne éducation. Remercier dans un délai très bref est indispensable ; si on le fait par lettre, on n'écrira jamais sur une carte ouverte.

Profitez de ce Noël proche pour vous exercer dans l'art de recevoir — Géchez d'y réussir aussi parfaitement que dans celui des cadeaux que vous offrirez vous-mêmes. Vous éprouverez alors une double satisfaction qui embellira davantage encore la saison des fêtes.

de rien, avait une « dinette », encore un mot technique qui désigne un service de table en miniature. On en trouve, paraît-il, de plus en plus difficilement. Les poupées anticipent sur notre propre avenir, se nourrissent-elles déjà de pilules synthétiques ? Non. Leurs mères consentent encore à leur griller de vrais petits beefsteaks sur de vrais petits barbecues, en plein air comme les grandes. Mais c'est tout. Autres objets offerts à la convoitise des petites filles : un lavabo avec réservoir et eau qui coule ; une poupée, encore, « dont la perruque permet de faire des mises en plis » ; un aspirateur de poussières en bon état de marche. Des panoplies, non point de princesse, ou de Colombine, mais d'infirmière, d'esthéticienne et d'hôtesse de l'air... des machines à laver et des fers à repasser — électriques, comme de juste. Je suppose que dans toutes ces trop serviles imitations des activités d'adultes, la fin du jeu consiste à gémir « comme maman » : « Zut, ma fille a encore mouillé son lit, quelle existence, flûte, il faut encore aller chez le coiffeur, au prix où sont les mises en plis, quelle scie, voilà le petit dernier qui change de sexe, comme si l'on n'avait pas déjà assez d'ennuis comme ça, enfer et damnation, le plomb saute au moment où j'allais repasser, et le lavabo est bouché... »

Il y a aussi des poupées qui commencent par être ce que l'on appelle en jargon technique des « baigneurs », c'est-à-dire des poupées-bébés ; mais qui grandissent. Comment ? Oh, c'est bien simple. La petite maman leur ôte leurs jambes potelées et arquées, accroche à la place deux jambes bien droites, fournies au moment de l'achat de même qu'une perruque. On place celle-ci sur la tête de l'intéressée et le tour est joué.

Ma chère poupée, qui ne manquait

Eh bien, si. Et c'est du côté des garçons que l'on retrouve imagination et



poésie enfantines. Mais sous un aspect bien particulier. Du côté des garçons il y a, d'abord, les autos. Ensuite, il

ORGUEIL
DE L'AUSTRALIE...

VINS
EMU

Le porto rouge Emu 999

Longuement vieilli et mélangé avec art, ce grand vin de dessert a obtenu 4 médailles d'or internationales.

Le sherry Emu

Demi-sec, bien équilibré et vieilli en fût. C'est faire preuve de bon goût que de servir ce délicieux apéritif.

Le sherry Dryad

Ce sherry blanc, sec, est hautement réputé pour son bouquet subtil et sa délicate couleur ambrée.

GRATIS : Une superbe brochure sur les vins australiens Emu... un guide précieux pour vos réceptions. Demandez-la en écrivant à Emu (Canada) Ltd., Dép. L5 1126 ouest, rue Sherbrooke, Montréal.



Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*. Remplissez VOTRE COUPON D'ABONNEMENT

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIÉTÉ, TERRE ou TERRAIN à vendre

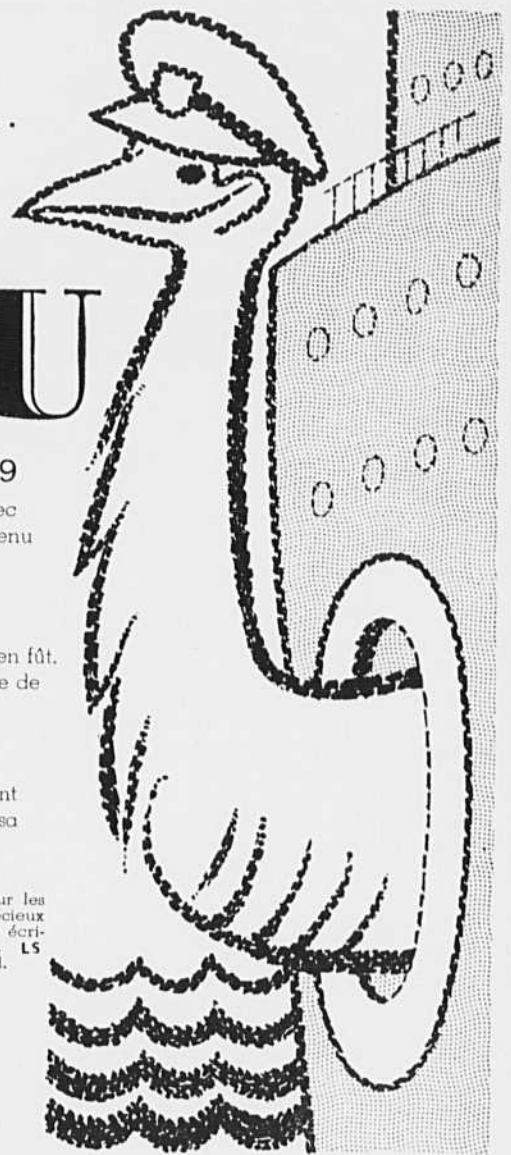
Adressez-vous à
ROMEO AUGER
CR - 6 - 3718 1250, rue Villieray, Montréal

y a — encore les autos. Mais attention : pas des simulateurs d'auto, des autos approximatives. Non, des autos rigoureusement semblables aux modèles réels, séries par séries et années par années. N'essayez pas de refiler à Jojo une Dauphine qui aurait une calandre de 403 (cela n'existe pas d'ailleurs) vous vous feriez aussitôt vertement moucher. Et après les autos ? Eh bien, il y a les jouets de rêve, mais un rêve de science-fiction. Il y a les jouets cybernétiques, il y a le jeu du Cosmos qui vous familiarise en un tournemain avec le monde interplanétaire, il y a une « carte électriflée des vrais terrains pétroliers », il y a un char d'exploration interstellaire commandé électriquement, il y a un bull-dozer téléguidé, et parmi les panoplies, il y a la panoplie de parachutiste militaire, la panoplie d'explorateur polaire, la panoplie d'astronaute ; et puis encore un poste radiophonique émetteur-récepteur, à transistors, qui peut vraiment émettre en morse... Il y a aussi une « trousse de dentiste ». Je conseille vigoureusement de ne l'offrir qu'à des fils uniques, n'ayant ni cousins ni cousines plus jeunes qu'eux.

Par curiosité, après avoir examiné tous ces catalogues, je suis allée dans trois magasins dotés de resplendissants rayons de jouets et j'ai demandé, poliment mais fermement, un polichinelle. Dans le premier on m'a dit : « Qu'est-ce ? » Dans le second on m'a dit : « Cela ne se fait plus, Madame ». Dans le troi-

sième on m'a priée de patienter (je me suis demandé un instant si on n'allait pas appeler police-secours ou un infirmier) et après que ma patience se fut épuisée sur une bonne demi-heure, un vendeur essoufflé mais triomphant est remonté des profondeurs de quelque réserve souterraine et a brandi une boîte où reposait, nez crochu, double bosse et costume rutilant, un vrai, authentique Polichinelle. « Ah, j'ai eu du mal », m'a dit ce complaisant jeune homme. Et retournant la boîte, il a eu un mouvement de surprise : « Vous allez faire une bonne affaire ! On n'a jamais changé l'étiquette. 49 frs 95. Je vais être obligé de vous le compter cinquante francs... » Autant pour le remercier de son obligeance que par une espèce de pitié pour le pauvre Polichinelle égaré dans notre univers, je l'ai acheté et emporté. Mais je ne l'offrirai à personne, de crainte de me singulariser. Je le garderai, en souvenir des temps révolus. Quant à mes petits amis et à mes petites amies, j'aime mieux vous le dire : tout cybernéticiens, toutes puéricultrices qu'ils soient, tous recevront un livre, et ce sera selon l'âge, pour les uns les Contes de Perrault et pour les autres les Fables de La Fontaine. « Qu'est-ce qu'il peut y avoir d'intéressant pour nous là-dedans ? » me demanderont-ils, soupçonneux. Et je leur répondrai : « Une fée qui, elle du moins, ne doit pas disparaître : la belle langue française ».

MARTHE DESBUISSONS



La double vie d'une bulle de savon

C'est Noël bientôt. Les enfants ont des visions de sucre et de bonbons. Et vous, que voyez-vous ? Une tâche énorme et trop peu de temps pour l'accomplir ?

Ces décorations de la dernière heure, par exemple. Faudra-t-il vous précipiter pour les faire ? Il y a un moyen d'éviter la panique des derniers moments, un moyen rapide et simple : les bulles de savon.

Tout juste... les bulles de savon ! C'est une manière nouvelle de réaliser vos projets décoratifs de Noël : des bulles de savon fouettées décoreront votre arbre de Noël et vos emballages... enjoliveront la crèche... orneront miroirs et fenêtres... arracheront des cris d'admiration à vos petits.

La « neige-bulles » non seulement produit des effets merveilleux, mais elle s'obtient très facilement. Tout ce qu'il vous faut faire, c'est verser quelques tasses de savon en poudre ou détergent dans un plat, vous ajoutez un peu d'eau. Puis vous battez avec un malaxeur jusqu'à ce que les bulles aient la consistance de la crème fouettée. Il ne vous reste plus qu'à appliquer.

Commencez avec l'arbre de Noël. Le sapin aura cette belle apparence enneigée, quel que soit le temps qu'il fait dehors. A l'aide d'une cuiller, saupoudrez les branches de l'arbre de « neige-bulles ».

Si le sapin est blanc, ajoutez un colorant à votre savon. Le contraste sera saisissant. Une semblable « chute de neige » embellira grandement le toit de votre crèche.

Il y a d'autres utilisations possibles. Par exemple, prenez vos petits moules à gâteaux ou à biscuits. Emplissez-les de cette mousse et laissez sécher 24 heures. Vous obtiendrez des pièces décoratives attrayantes que vous pourrez suspendre à l'arbre.

Décorez vos emballages de la même manière. Dans un tube de dentifrice vide, versez de la mousse de densité moyenne. Puis utilisez le tube pour dessiner sur les paquets des initiales, des souhaits, des dessins, etc. Agrémentés de buis, de rubans ou de petites boules, vos emballages arracheront des cris d'admiration à leurs destinataires.

Vos enfants eux-mêmes pourront s'exercer à ce genre de travail artistique et dans les heures fébriles qui précèdent les réceptions des Fêtes, vous serez heureux de les savoir occupés à ce jeu. Laissez-les décorer les fenêtres et glaces de leur chambre. Avec un pinceau et un plat de bulles, ils créeront de jolis dessins en relief qui se lavent très facilement quand on a décidé de les faire disparaître.

Quelle que soit l'utilisation que vous faites de cette « neige », n'oubliez pas de laisser sécher pendant 24 heures. Elle brillera joliment au feu des lampes électriques et égayera votre foyer depuis Noël jusqu'aux Rois.



L'ABBE PIERRE...

"Père, mon enfant est mort de froid !"

En effet, le matin du 4 janvier, un ouvrier frappait à la porte de l'abbé Pierre.

— Père, dit-il d'une voix enrouée, cette nuit, mon bébé est mort.

— Où loges-tu ?

— Dans la carrosserie d'un autobus à demi pourri. C'est là, hier soir, qu'il s'était endormi, dans sa caisse à savon. Ce matin, il ne bougeait plus, sous la couverture. Il était mort, Père...

Et l'homme éclata en sanglots.

Tout le jour, la colère étrangla l'abbé Pierre. Le soir, il se jeta à son petit bureau et écrivit de son écriture tout en griffes : « A. M. Lemaire, ministre de la Reconstruction » :

« Monsieur le Ministre,

« C'est après-demain, à deux heures de l'après-midi, qu'on enterre le petit « Marc qui est mort de froid, à l'âge de trois mois, pendant que le Sénat re-jetait les Cités d'urgence. Ce serait bien si vous étiez parmi nous à cette heure-là. On n'est pas des gens méchants. On ne vous recevrait pas mal. « Et on retrouverait une espérance parce qu'on se dirait : « Si c'est vraiment un homme, il est impossible, après avoir vu, qu'il ne change pas... « Qu'il ne fasse pas quelque chose d'efficace. »

Un quart d'heure avant l'enterrement, un coup de téléphone avertit l'abbé Pierre :

« Le ministre n'ira pas inaugurer les nouveaux immeubles de Choisy. Il a décidé, à l'instant, d'assister à l'enterrement du bébé des Coquelicots. »

Dans une ruelle étroite de Neuilly-Plaisance, la voiture à cocarde ministérielle se trouve nez à nez avec la guimbarde dégingandée de l'abbé Pierre.

— Reculez. Laissez-le passer, dit le ministre à son chauffeur.

Puis l'on vit M. Lemaire aux côtés de l'abbé Pierre, à la tête d'un cortège de miséreux, conduire pendant plus d'un mille, sur un chemin gelé, ce que les journaux du lendemain appelèrent les « funérailles de honte nationale ».

L'insurrection de la charité

Trois jours plus tard, le ministre faisait revenir le Parlement sur son vote. Les Cités d'urgence étaient décidées et 25 millions leurs étaient consacrés, bien plus que les deux millions refusés trois jours avant.

C'était une victoire, mais bien minime en regard de ce qui allait suivre.

Ce mois de janvier 1954 était terrible. Le baromètre, chaque nuit, dépassait quinze au-dessous de zéro. Un soir, sur les quais, en revenant d'une tournée de reconnaissance avec l'ancien et futur ministre Robert Buron, l'abbé Pierre aperçut contre un tas d'ordures, deux vieux aveugles qui posaient leurs cannes blanches et se couchaient, recroquevillés, comme pour attendre la mort.

Le lendemain, il était à la télévision, invité par les animateurs du Journal. Et, soudain, on le vit qui pleurait. Des larmes roulaient dans sa barbe. Il criait, plus qu'il ne parlait.

— Monsieur le président du Conseil municipal de Paris, vous avez des fourrières pour les chiens. Est-ce que vous ne serez pas capable d'en faire pour les hommes qui meurent sur les trottoirs ? L'abbé Pierre recommença un appel analogue à Radio-Luxembourg.

— Mes amis, au secours. Une femme vient de mourir, gelée, à trois heures du matin, sur le trottoir du boulevard Sébastopol. Chaque nuit, ils sont plus de deux mille recroquevillés sous le gel, sans toit, sans pain, presque nus. Chacun peut leur venir en aide. Il nous faut pour ce soir cinq mille couvertures, trois cents grandes tentes, deux

cents poêles. Déposez-les vite à l'hôtel Rochester, 92, rue de la Boétie. Et rendez-vous des volontaires ce soir, à 23 heures, devant la tente de la Montagne-Sainte-Genève. Merci.

Alors, ce fut la levée en masse, l'insurrection de la charité.

En arrivant à l'hôtel Rochester, l'abbé Pierre et le journaliste Georges Verpraët, qui allait durant un mois épuisant le seconder, furent éblouis et en même temps terrifiés. Une heure après l'appel, plus de trois pieds cubes de lainages et de couvertures s'amoncelaient déjà.

Priorité sur les coiffeurs pour chiens

En pénétrant sous le hall, ils trouvèrent le portier complètement affolé.

— Ah ! Monsieur l'abbé, si nous n'avons pas de nouvelle ligne de téléphone, nous allons tous devenir fous...

— Bon, je vais en demander au ministre des P.T.T.

De nouvelles lignes ? Cela ne se fait pas comme ça. Il faudrait des semaines.

— Bien, dit l'abbé Pierre. Mais vous avez dans le quartier de l'hôtel beaucoup de coiffeurs pour chiens. Coupez leurs lignes pendant quelques semaines et passez-nous les. C'est plus urgent.

Et le ministre acquiesça. Bientôt S.V.P. mettait à la disposition du mouvement une partie de son réseau téléphonique. Des élèves de Polytechnique venaient tenir le standard. La nuit, les camions, les 2 CV, et les Rolls mêlés ramassaient les clochards. On avait rouvert les stations de métro désaffectées pour eux. Le palais de la Mutualité, la gare d'Orsay se transformaient en centres d'hébergement. L'argent affluait. Le musée Grévin installait un abbé Pierre en cire parmi ses célébrités et un abbé Pierre guère moins cireux mais radieux, menait sa révolution des coeurs. Plus d'un million en espèces était récolté en quelques jours, on allait faire un film, les vedettes de cinéma organisaient des galas. Lucienne Delye enregistrait un disque... C'était la gloire.

Pendant tout le temps où, le harcelant sans arrêt pour qu'il ne s'évade pas dans des considérations métaphysiques, je le contraignais à me préciser les détails de cette épopée, l'abbé Pierre a gardé son visage dans ses mains. Au milieu de la petite chambre de l'aérium de Notre-Dame de X... il est assis de guingois sur sa chaise ; je vois entre ses doigts frémir ses paupières fermées. De temps en temps, ses mains s'étreignent. Le jour baisse.

— La gloire, dit-il lentement, la gloire. Qu'est-ce que tu crois que c'est, la gloire ! Je sais bien qu'on m'a accusé d'avoir joué avec elle, qu'on a dit que j'en avais profité... que je m'étais prêté au lancement d'un personnage de saint comme on fait de celui d'une starlette... Peut-être toi aussi, le crois-tu...

Il semble soudain très las, lointain. Il écrase son front dans ses paumes. Je lui demande :

« Et que reste-t-il maintenant de cette prodigieuse envolée ? »

Il rêve un instant, puis chuchote :

Après les enthousiasmes délirants, il y eut les faciles dérobades sur le dos d'un autre, proclamé « saint » et « faiseur de miracles ». Le même aveuglement collectif qui nous avait portés aux nues nia bientôt toute vertu à notre oeuvre.

Certains ne voulurent plus se souvenir que de tel responsable qui buvait, de telle ménagère qui n'était pas exemplaire, de tel refuge imparfait. Il en est pour prétendre aujourd'hui scandaleux l'emploi que nous avons fait de l'argent, en oubliant volontiers tout ce qui est réalisé : il y a le hameau de détresse de Noisy, oui !... qui, avec deux

cent cinquante mille dollars, a permis l'accueil de 300 familles... mais aussi il y a les mille huit cent beaux pavillons ouvriers en accession à la propriété; en oubliant aussi le courage des militants de la Confédération générale du logement, en oubliant ces fondations surgies du Japon à l'Argentine, en ou-

IV — L'abbé Pierre répond à ses accusateurs : " Ce n'est pas facile d'empêcher de mourir tout un monde... mais ça vaut la peine d'essayer ! "

— Mon aventure, non, ça n'est pas la belle flambée de 1954; ce n'est pas l'obscur création des chiffonniers bâtisseurs. Si ce n'était que cela, ce ne serait que de la broutille, du feuilleton!

Dans le soleil qui tombe au loin derrière Genève, le visage de l'abbé Pierre rayonne.

Cet homme, que les photographes nous montrent si souvent triste, harassé, songeur, est capable d'enthousiasmes d'enfant. Parce que je le presse d'évoquer ce qui le dévore, voici qu'il s'exalte et que ses yeux s'allument :

— Beaucoup me reprochent, même parmi mes amis, d'être un rêveur, de négliger les réalités immédiates.

« Je songe aux réflexions du père Joseph, par exemple. Je ne les ignorais pas et je ne lui en veux pas... »

« C'est un brave, immensément dévoué. Mais voit-il plus loin que la souffrance de son « hameau » ? »

Cette souffrance qu'évoque l'abbé Pierre, elle repasse devant mes yeux, avec des visages crispés d'enfants, la fontaine où les vieilles femmes se disputent l'eau, les façades grisâtres des « igloos ». Et je ne peux pas m'empêcher de m'écrier :

« Tout de même, les reproches du Père Joseph semblent justifiés ! »

— Le Père Joseph est aveuglé par ce qui manque le plus à son camp, le confort, la santé des esprits, l'espérance. Alors il oublie que 400,000 dollars ont été consacrés à Noisy avant même qu'il y arrive, il y a trois ans. Que trois cents familles y sont logées, mal sans doute, mais mieux que sous les tentes où, durant des mois, elles campaient auparavant à la porte de Vanves ou dans la forêt de Pomponne, sous des huttes.

« Il oublie aussi qu'une centaine de familles abritées dans ce camp ont, depuis, pu obtenir de vrais logis. Elles ont aussitôt été remplacées par d'autres, bien sûr... Il oublie enfin que ce hameau n'a été qu'un point de départ et qu'Emmaüs, grâce aux millions reçus et au labeur de ces chiffonniers, a pu construire avec les prêts de l'Etat enfin réveillés 1,825 logis H.L.M. et 450 pavillons d'accession à la propriété, à Aulnay, au Blanc-Mesnil, à Saint-Ouen-l'Aumône, à Vitry, à Chatillon, à Ponthault, à la Garenne, etc... »

L'abbé Pierre s'énervait à justifier Emmaüs. La sueur coule sur sa mèche; sa tête se balance par saccades, sa main se crispe sur sa canne enfoncée dans la neige.

— Noisy, reprend-il, c'est ce qu'il y a de plus douloureux, je sais. C'est également la démonstration de ce qu'il faut faire et de ce qu'il ne faut pas faire. Ce qu'il faut faire, parce que c'est le havre de première nécessité. Ce qu'il ne faudrait jamais faire, parce que trois cents ménages réunis dans ces conditions, c'est trop de douleurs rassemblées, exacerbées. Il faudrait cent Noisy dix fois moins vastes, aux abords de nos grandes villes. La société voudrait que ce soit caché, bien sûr, qu'on n'en parle point. C'est pourquoi elle me fait tant de reproches. Mais qu'ils me montrent ce qu'ils ont fait, les repus, les béats. Et s'ils n'ont rien fait, qu'ils la bouclent !

blant l'aide chaque jour apportée par des volontaires de l'animation rurale au Maroc et qui commencent au Togo... Que reste-t-il de cette prodigieuse envolée, me demandes-tu ?

Il pose sa main aux doigts plats sur la mienne :

— Ecoute, dit-il, je vais te le dire !

" La solution est au bout du chemin "

L'abbé Pierre ne sourit plus du tout maintenant. Sa voix s'oblige à être lente et sourde, mais elle tremble d'une colère mal contenue :

— Bien sûr, les nantis, les égoïstes, me trouvent embêtant. Et ce n'est pas gai, certes, de dire à ces frères aveugles : « Si tu ne subis pas cette cruelle opération, tu seras mort avant peu, temporellement et éternellement ! » Le vrai drame du monde, ce n'est pas la querelle Est-Ouest. Les Soviétiques et les Occidentaux ont bien trop peur de la bombe atomique de l'autre. Le drame, c'est la misère des centaines de millions d'être, qui, du Pérou au Japon, ont faim et qui, jusqu'au cœur des cités prospères, n'ont pas de toit.

— Alors, quelle solution ?

— Pour ceux qui sont chrétiens, la solution est au bout du chemin que Dieu nous a tracé. Nous entendons la voix de Jésus : « C'est moi qui ai faim lorsqu'un homme, de quelque race qu'il soit, dit « J'ai faim ». Un jour, à la table d'un ministre démocrate-chrétien, en Belgique, j'ai dit le « Benedicite » à notre manière d'Emmaüs : Mon Dieu, donnez du pain à ceux qui ont faim et donnez faim à ceux qui ont du pain ». Je crois que si le lustre était tombé sur la table, ça n'aurait pas jeté plus grande consternation dans cette réunion bien pensante. Oui, pour les vrais chrétiens, c'est clair : « Être heureux, sans les autres, est une lâcheté ».

— Mais pour les autres, les non-chrétiens ?

— A ceux-là, il faut crier : « Si vous n'aimez pas pour le goût d'aimer, alors ouvrez au moins les yeux et comprenez qu'aimer est aujourd'hui le seul moyen de n'être pas broyé. C'est exceptionnel, ne trouves-tu pas, cette rencontre de l'amour et de l'intérêt; c'est le merveilleux et le tragique privilège de cette génération. »

— Le général de Gaulle disait quelque chose de semblable à sa dernière conférence de presse !

— Oui, et ça ne m'a pas surpris. C'est un doctrinaire et un éducateur. Mais saura-t-il créer le climat nécessaire aux sacrifices efficaces ? En aura-t-il le pouvoir ?

« Cet aveuglement, je l'ai retrouvé partout. »

« Aux Indes, j'ai découvert avec peine ce que j'appelle la « bell boy manie » : trop de jeunes intellectuels indiens, trop de « cadres », dès qu'ils ont un diplôme, n'ont plus qu'un désir, obtenir ce que la colonisation anglaise avait de plus factice, c'est-à-dire le « bell boy », le boy qu'on sonne. Le reste, le travail, la réflexion, l'amour, le colonisé d'hier s'en moque souvent encore plus que ses anciens maîtres; il est déboussolé. »

— Ce n'est tout de même pas pour suppléer aux impuissances bureaucratiques des Etats que vous avez créé vos communautés de France, du Japon, de Suisse, de l'Uruguay, d'Argentine, du Canada, de Belgique ?

— Non. Ça aurait été le pire subterfuge. Tu te rends compte, les chiffonniers avec leurs crochets, les bâtisseurs avec leurs mains ! Ce n'est pas au dévouement privé de résoudre les problè-

Faites sauter le bouchon d'une bouteille de Du Barry, le nouveau vin rosé mousseux de Bright, et voyez ces bulles qui jaillissent joyeusement. Puis savourez ce délicat et pétillant vin canadien.

Léger et moelleux, c'est un vin gai dont le goût délicieux vous enchantera. Il sera le couronnement de vos dîners, l'esprit pétillant des réunions d'amis.

Essayez bientôt cet exquis vin rosé mousseux que vous paierez moins cher qu'on pourrait le croire !

UN VIN QUI DANSE ET QUI CHANTE!



Les bons vins canadiens
de *Bright*
— DEPUIS 1874

TGB-144F

mes nationaux. Mais c'est à ce dévouement de jeter le défi et de secouer les pouvoirs publics.

Et ceux qui ne sont pas partis avec la caisse ?

Au mois d'octobre 1957, cette hantise m'écrasait. En dépit de ses insuffisances, nous pouvions être fiers de ce qu'avait accompli Emmaüs. Pendant dix ans, et surtout depuis 1954, j'avais, jusqu'au bout de mes forces, bâti, organisé, lutté. Partout, à Lille, Marseille, Brest, Nantes, j'avais fondé des communautés. J'avais créé la revue *Faim et Soif*, j'avais fondé l'I.R.A.M. (l'Institut de recherche et d'action pour la montée de l'Homme) pour essayer de connaître l'étendue et les causes de la misère du monde et les moyens de lutter contre elle. Le roi du Maroc m'avait appelé pour essayer de résoudre les problèmes des bidonvilles. Les missions d'Afrique noire me réclamaient. Les Américains souhaitaient que j'aie les secouer pour qu'ils voient mieux leurs propres taudis. L'heureuse jeunesse scandinave me demandait d'analyser son dégoût de vivre. J'étais épuisé...

L'abbé Pierre l'est encore. Pour retrouver son souffle il doit s'appuyer au tronc noir d'un sapin.

— Viens, me dit-il enfin. La nuit tombe. Nous allons attraper du mal.

Mais à peine dans l'escalier qui mène à sa chambre, il a repris de sa voix oppressée qui bute sur chaque mot :

— Lorsqu'en 1958 j'ai repris une vie normale, après dix mois passés en clinique sur l'ordre des médecins, j'ai constaté qu'Emmaüs avait très bien vécu sans moi. L'élan était donc vivace.

On me disait bien surnoisement : « Vous savez, Untel est parti avec la

caisse du camp... Vous avez fait confiance à des gens malhonnêtes. »

« Mais j'avais une réponse assurée : « Vous ne me dites pas le nom de ceux qui ne sont pas partis avec la caisse. » Il y en a, je pense, n'est-ce pas ? Et pourtant plus d'un avait un lourd passé. C'est peut-être que ceux-là avaient retrouvé dans Emmaüs leur dignité. »

« Dans mon esprit tout est maintenant clair : les réussites et les insuffisances. Reste à donner à l'expérience d'Emmaüs ses dimensions véritables, en faire un élément de solution aux problèmes majeurs du monde. »

— Alors, mon père, vous prévoyez un rebondissement de cette aventure ?

— Oui, je ne sais quand, par qui, ni comment. Mais cela est certain. Et c'est en fonction de ces devoirs à venir que j'ai organisé ma vie. Elle a désormais trois objectifs : continuer d'abord à maintenir le contact avec ce qui existe déjà en France et dans les autres pays. Car, contrairement à ce qu'on a pu dire, je n'ai pas déserté Emmaüs. Mais je me crois plus utile dans ce que nous appelons dans notre jargon « l'animation » du mouvement.

Le retour au "désert"

« Répondre ensuite, dans la mesure de mes forces, aux demandes qui me viennent des quatre coins du monde, pour y rencontrer ceux qui affrontent les mêmes problèmes. C'est ainsi que j'ai pu le faire en Inde. Là j'ai été le témoin d'une véritable et rayonnante sainteté. J'ai vécu au début de cette année auprès de Vinoba, ce disciple de Gandhi, qui suscite et organise le partage des terres. Trois jours j'ai marché avec lui à travers la montagne, parcourant les villages du nord d'Ha-

[Lire la suite page 49]

Le feuilleton du Samedi

LA VISITEUSE INATTENDUE

par Claude Virmonne

No 5 — FIN

Avec colère et douleur, il ajouta : « Jamais je ne saurai à quel point j'ai été trahi, dupé ! »

Son cœur n'était qu'orage, enfer, jalousie. Eut-il été jaloux de Cynthia ? Certainement pas. Mais Nancy était pour lui l'innocence, la pureté, la chasteté, qualités dont il ne faut pas douter. Et il ne regrettait pas Cynthia, il éprouvait la faim dévorante de cet amour chaste, seulement espéré, que lui aurait donné Nancy, telle qu'il la voyait, et telle qu'elle était, sans qu'il voulût le croire, car il n'est pas donné aux hommes de lire dans les âmes, et trop souvent ils s'en tiennent aux seules apparences.

— Dupé par vous, en qui j'avais foi ! acheva-t-il.



Nancy luttait pour étouffer ses sanglots, pour retenir les larmes qui lui brûlaient les paupières, s'efforçant de rassembler ses forces, handicapée par sa pudeur pour se défendre, et d'autant moins adroite que l'émotion lui enlevait ses moyens, paralysant ses paroles et ses pensées...

Et il lui vint une de ces idées saugrenues telles qu'il en vient parfois dans le délire, comme au milieu des plus grands désespoirs. Elle se souvenait avoir lu dans un conte où il est dit qu'il est possible de s'évader, de devenir un autre... Et comme en ce moment elle eut voulu être la petite Gènevefa dont les sabots claquaient dans le jardin, tandis qu'elle fredonnait sa chère romance — songeant sans doute à son amoureux, un grand paludier roux, aux sourcils rongés de sel, avec qui on la voyait le dimanche.

*Il m'a dit plus de douces choses
Qu'il n'est de roses au courtif,
Qu'il n'est de feuilles dans la rose.
Aimez, aimez, me disait-il !*

Dans un ultime effort pour convaincre le jeune homme, Nancy se leva, s'approcha de lui.

— Ronan, dit-elle, Ronan, faites un

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Par suite de son mariage rompu, Nancy Guerrand se dirige vers sa propriété de Kermen, petit bien hérité deux ans plus tôt et, à son insu, se rend à un rendez-vous fixé par le destin. Elle y fait la connaissance de Ronan Gaël, célèbre artiste de l'écran, atteint de poliomyélite et fiancé à Cynthia Duchesne, fille d'un riche armateur de Nantes.

Oubliant sa propre peine, Nancy essaye de redonner le goût de vivre à Ronan en l'encourageant à devenir écrivain, lui promettant son appui puisqu'elle est la secrétaire de la grande romancière, Dorine Bernard.

effort, regardez-moi et vous verrez que je dis la vérité.

A présent, elle était si proche de lui que ses cheveux froiaient le revers de son veston, qu'elle sentait l'odeur de bruyère et de laine de son vêtement de tweed et le léger parfum de lavande dont il se servait. Elle n'osait pas le toucher et cependant elle mourait du désir d'effleurer ces beaux cheveux ondes, ce front que barrait une ride coléreuse, cette bouche que ne connaissait pas sa bouche... Les yeux détournés, pour qu'il n'y lût sa faiblesse, sa tentation, elle murmura :

— Ronan, je vous jure que je suis partie... aussitôt après la cérémonie, dès que me fut dévoilée la vilénie de l'homme que j'avais épousé. Je vous le jure, Ronan.

Elle levait sur lui ses beaux yeux profonds avec une expression telle qu'il resta quelques instants sans voix. L'amour qu'il éprouvait pour elle, la foi qu'elle lui avait inspirée furent sur le point de reprendre le dessus, de triompher du dépit et de la colère. Il se penchait un peu en avant, oscillant

comme s'il eût été attiré puis repoussé par des vents contraires.

Nancy le vit respirer plus vite, puis il serra fortement les mâchoires et, railleusement, durement, il fit :

— Comment voulez-vous que je me fie à ce que vous pourriez me dire, alors que vous me mentiez depuis quatre mois, avec une habileté jamais en défaut ? Comment avoir confiance en vous désormais ? Vous savez si bien tromper.

Et toujours lui revenait ce qui avait excité en lui les monstres de la jalousie.

— De toutes manières, cet homme était votre mari, ce fut votre fiancé. Il vous a tenue dans ses bras, embrassée...

Il éprouvait, eût-on dit, le malsain besoin d'élargir la plaie, de creuser plus profondément la blessure.

— Allons, répondez ! fit-il. Et puis, non, ne dites rien, vous mentiriez.

Elle se taisait, la honte et la peine lui serraient trop la gorge pour qu'elle pût parler. Alors, elle baissa la tête, et les

larmes commencèrent à couler de ses yeux, lentes, lourdes et chaudes.

Elle mit son visage dans ses mains, et comme sa souffrance était trop grande pour rester silencieuse, un cri sourd s'échappa de ses lèvres, suivi d'un sanglot, puis d'un autre ; et ils se succédèrent ainsi que les vagues courtes qui, lorsqu'à marée basse le vent s'élève, viennent se briser contre le rivage. Dans le mouvement convulsif de ses épaules, ses cheveux se dénouèrent et se répandirent sur ses épaules, en cette nappe ondoyante d'or cendré que Ronan avait tant admirée. Mais il ne les voyait pas, car il était sorti.

Les ultimes reflets roses du couchant s'éteignaient sur la mer, qui berçait d'une plainte lente ses vagues alanguies. La nuit commençait à venir ; c'était l'heure où les maisons semblent se resserrer, se rapprocher, pour faire face à l'angoisse des ténèbres. Bientôt tous les revenants et tous les fantômes dont la cousine Bouchard se plaisait à raconter les terrifiantes histoires, allaient s'éveiller ; les flammes se chuchotaient d'étranges confidences — et déjà le cadran de la pendule prenait, dans l'ombre accrue, une pâleur de visage. Là-bas, près du dolmen, il devait faire tout à fait noir.

XIV

A PRÉSENT, la nuit étendait sur la terre son voile de ténèbres, et tous les fantômes, délivrés se rendaient à leur lieu de prédilection. Comme toutes les nuits d'hiver, elle dura longtemps, et des spectres aussi hantèrent les songes de Nancy. Elle ne sut jamais si elle avait dormi ou seulement sommeillé, mais, de cette torpeur, elle devait toujours garder une impression d'épouvante, de cauchemar hideux, pleine d'évocations, de cris, de terreur. Quand elle s'éveilla, il lui demeura de ces heures de somnolence une peur imprécise, comme si une autre elle-même eût parcouru des régions inconnues où se déroulaient des drames étranges, extraordinaires, et qui, cependant, la concernaient. Il lui semblait que, durant ce peu de temps, une vie entière s'était écoulée. Et, en vérité, un être avait joué et perdu sa vie tandis qu'elle dormait. Et, en sortant du sommeil, elle éprouvait un singulier sentiment d'attente et d'angoisse.

Elle se demandait si Ronan paraîtrait au petit déjeuner ou s'il se confierait dans la chambre de la tour, communiquant seulement avec elle par l'entremise de la cousine Bouchard et de Linaïck, ainsi qu'il l'avait fait à une précédente occasion. Et, malgré le besoin qu'elle éprouvait de sa présence, elle appréhendait de se retrouver en face de lui, d'affronter ce visage rigide qu'il lui avait opposé la veille au soir, ce regard qui se détournait de son propre regard, la manière dont il lui parlait. Enfermé dans sa déception et son orgueil, il traitait avec rudesse

Du nouveau chez Molson

Une nouvelle lager, plus légère et plus vive, la *Molson Canadian Lager* a été mise sur le marché depuis le début de novembre par la Brasserie Molson Limitée.

Le nouveau produit offre de nouveaux horizons aux consommateurs. « Cette lager plus légère est le résultat de sondages d'opinions et d'études du marché qui durent depuis trois ans. C'est une lager vraiment canadienne au goût de tous les Canadiens et il était logique alors de lui donner ce nom de *Canadian Lager Beer*, explique M. P. T. Molson, gérant général de la Division du Québec.

« La Brasserie Molson, qui possède près de deux siècles d'expérience, a créé un nouveau produit pour le consommateur du Québec d'aujourd'hui », ajoute M. Paul-A. Côté, directeur général des ventes. « Notre province connaît présentement un nouveau standard de vie, de nouvelles idées et une vitalité qui ne se dément pas. Ces changements apportent à ceux du Québec de nouveaux besoins et de nouveaux goûts, c'est alors que nous avons créé cette nouvelle lager, une bière qui reflète l'époque que nous vivons ».

L'étiquette de la Canadienne, comme on l'appelle déjà, porte le fac-similé autographe d'une pensée du fondateur de la brasserie, John Molson, qui écrivait en 1786 « une vraie bière ne peut se faire que des amis ». L'étiquette a un caractère national par son dessin sobre et de bon goût et ses couleurs bleu, blanc et rouge. Le nom Molson au-dessus d'une feuille d'érable proclame le caractère essentiellement canadien du produit.

et ironie tous les efforts de conciliation qu'elle faisait vers lui.

Cependant, il arriva en même temps que la cousine Bouchard. Sa haute silhouette se profila derrière la forme menue de la vieille dame qui montrait des yeux rougis et gonflés, un air hagard, et paraissait toute surexcitée.

Avant qu'on lui demandât la raison de son attitude, elle proféra :

— Je l'ai vu. Oui, j'ai revu le fantôme qui hante le dolmen...

Après la belle journée de la veille, il faisait à nouveau triste et brumeux. Bien qu'il fût près de neuf heures, l'électricité demeurait allumée et versait dans la cuisine une lumière jaune et terne qui déformait les objets et donnait à la vieille dame une silhouette bizarre, à ses gestes un aspect saccadé et frénétique, et contribuait à augmenter l'étrangeté de ses propos. Comme toujours, lorsqu'il y avait du brouillard, le feu tirait mal; Linaïck fourgonnait dans le poêle, et un peu de fumée stagnait dans la pièce où, seule, la statuette colorée de la Vierge aux pieds nus sur des coquillages mettait, dans sa niche, l'éclat de ses vives nuances. Au dehors, il semblait que la brume fût toute obscurcie de formes sombres et spectrales...

— Encore vos histoires fantastiques ! fit Ronan. Décidément, ma cousine, cela devient chez vous une marotte !

En même temps, il réprimait un bâillement. Son visage, fatigué, meurtri, révélait que lui non plus n'avait pas dû dormir beaucoup...

— Cette nuit encore, vous avez rêvé, dit-il, rêvé comme cela vous était déjà arrivé il y a quelque temps.

Sans s'arrêter à la remarque, la vieille dame poursuivit :

— Toute la nuit, comme je ne dormais pas, j'ai vu des lumières et des ombres autour de la pierre...

Comme chaque fois qu'il s'agissait du dolmen, Nancy s'était mise à trembler, envahie d'une sensation d'horreur.

Elle se ressaisit cependant, se disant que sa terreur ne s'expliquait pas; que la peur sans raison est un abîme où un être sensé ne tombe que volontairement...

— Des lumières et des ombres qui remuaient, se déplaçaient, reprenait la vieille dame. Pas des lumières naturelles, certainement !

Les yeux fixes et dilatés, elle poursuivait :

— Et puis... il m'a semblé entendre des gémissements...

Elle se signa, regarda les visages tournés vers elle et, à nouveau, l'inoffensive vieille dame frileuse et gourmande d'entremets se transforma et prit l'aspect inquiétant d'une prophétesse... D'une voix rauque, elle acheva :

— Les cris sans doute, les plaintes des âmes damnées qui hantent ce lieu...

Derrière ses grosses lunettes ses yeux avaient l'air aveugle des trop clairvoyants et peut-être, malgré elle, ses paroles prenaient l'accent incantatoire des terrifiants récits qu'elle faisait à la veillée... Linaïck s'était arrêtée de tisonner, et il y eut un silence.

Une expression vaguement intéressée sur le visage, Ronan disait :

— Vous êtes sûre de cela ?

Elle ouvrit, referma les mains.

— Oui, oui. Tout à fait sûre !

Comme si cela eut constitué une preuve, elle ajouta :

— Pour me remettre de tout cela, j'ai bu presque une bouteille entière d'eau de mélisse !

Nancy écoutait, inquiète, en éveil. Cette voix frénétique, cette lumière qui n'était ni du jour ni de la nuit, cet air épais de fumée, ajoutés à une réminiscence incomplète, harcelaient son esprit. Cependant, un moment intéressé, Ronan reprenait son air d'incrédulité polie.

— Je vous le répète, ma cousine, dit-il, vous avez rêvé.

Manquant ce matin de la patience dont il faisait généralement preuve envers sa vieille parente, il manifestait de l'agacement.

— Votre digestion a dû être troublée, et vous avez eu un cauchemar. N'avez-vous pas mangé trop de crêpes à votre dîner ?

La vieille dame protesta avec indignation :

— Je digère toujours très bien les crêpes, ce n'est certainement pas cela qui m'a gênée !

Elle se remit à parler très vite, avec véhémence, accompagnant ses paroles de gestes courts et rapides que répétait son ombre sur les murs...

— Vous vous moquez de moi, criait-elle, vous ne me croyez pas, et cependant je dis la vérité. Je vous jure que de ma fenêtre j'ai vu, comme je vous vois actuellement, des lumières aller et venir dans le bosquet qui entoure le dolmen.

Elle s'interrompit et reprit, la main tendue comme si elle prononçait une sentence fatale :

— Et, à un moment donné, j'ai bien entendu des cris, des plaintes.

A nouveau elle s'arrêta, puis acheva :

— Des appels, des cris de souffrance, comme de quelqu'un qui se serait blessé.

Derrière ses grosses lunettes, ses yeux avaient une expression étrange, l'atmosphère de la pièce devenait de plus en plus oppressante. Linaïck écoutait en silence, son tisonnier à la main. Les dents de Nancy s'entrechoquaient. Incompréhensif ou indifférent, le grand chat roux attendait, assis sur son séant, de trouver des genoux accueillants à son confort, et battait de la queue pour témoigner son mécontentement. Enfin, au prix d'un gros effort, Nancy, le cœur tourmenté, l'esprit incertain, réussit à dire :

— Je crois, Ronan, qu'il ne faut pas railler... votre parente. Il y a peut-être, dans ses paroles, une part de vérité...

Surgissant de sa mémoire, ses cauchemars imprévus lui revenaient avec leur terreur, leur épouvante, leur horreur confuse. Après une interruption, elle ajouta :

— Il me semble avoir également entendu ces cris... ces appels dont parle Mme Bouchard.

Ronan se tourna brusquement vers elle :

— Voilà que ça vous prend à votre tour ? fit-il ironiquement. Cela s'attrape donc, cette maladie ?

Il parlait d'une manière sèche et railleuse; cependant, parce que depuis la veille au soir il ne lui avait pas adressé la parole, il sembla à Nancy que par cette phrase qui répondait à la sienne, un lien se renouait entre eux. Elle rit un peu nerveusement.

— Je crains bien que vous nous jugiez aussi détraqués l'une que l'autre, dit-elle. Cependant, je suis persuadée qu'il ne s'agit pas, de la part de votre parente ni de la mienne, d'un rêve ou d'une hallucination due à un trop bon repas. En toute sincérité, ayant moi-même fort mal dormi, je crois bien avoir, dans mon demi-sommeil, perçu ces gémissements, ces appels au secours dont elle a parlé. Je suis sûre qu'il s'est passé, cette nuit, autour du dolmen, quelque chose d'anormal.

Ses yeux effrayés, immenses dans sa figure pâle, se posaient sur le visage froid de Ronan, qui se taisait. Dans la pièce, où toujours la lumière hésitait entre le jour et l'ombre, le silence se fit oppressant.

— Vous le croyez aussi, chuchota la cousine Lisa. Vous croyez aussi qu'il s'est passé... des choses... surnaturelles.

Elle s'était approchée de Nancy et elle prononçait ces mots dans un murmure

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

SCOTCH DE SURCHOIX • SCOTCH DE SURCHOIX

Le scotch
qui se distingue

par sa

qualité



By Appointment
to Her Majesty Queen Elizabeth II
Scotch Whisky Distillers
Wm. Sanderson & Son, Ltd., Leith

Présenté en bouteilles
de 13¼, 26½ et 40 oz.

raue comme si elle parlait à un complice, un complice en superstition...

— Surnaturelles, je ne sais pas, dit Nancy. Insolites, certainement.

Nerveusement, elle croisait et décroisait les mains. Ronan réfléchissait, les sourcils froncés. Enfin, il haussa les épaules.

— Tout cela est... insensé, dit-il. Je ne crois pas aux interventions surnaturelles, mais il se peut qu'un chemineau à la recherche d'un abri pour passer la nuit ait choisi cet endroit et y ait allumé du feu pour se réchauffer. C'est, il me semble, la chose la plus plausible. De toute manière, s'il y a eu autour du dolmen de telles allées et venues, il doit bien en rester quelques traces... Je pense donc qu'une visite à la Pierre s'impose. Cela ramènera toute cette fantasmagorie sur le plan normal. C'est le meilleur moyen, et mieux vaut y aller tout de suite. Ainsi nous aurons l'esprit en paix pour le déjeuner.

La cousine Bouchard se calma subitement; cette solution, visiblement, ne lui plaisait guère; sa vieille figure bougeait et elle eut un geste frileux pour remonter sur ses épaules la petite cape de laine dont elle les protégeait; on l'eût dit effrayée par les fantômes que son esprit avait peut-être inventés. Ensuite, elle tâta ses bigoudis, craignant peut-être vaguement que les représentants de l'autre monde — à supposer qu'il en fût demeuré sur place — se sentissent offusqués de sa tenue négligée.

Enfin, la curiosité l'emporta sur toute autre considération, et elle inclina la tête en signe d'acceptation.

...Ce fut une étrange procession qui, dans le matin froid et brumeux, se dirigea vers le dolmen. Dans le brouillard les formes n'étaient pas dessinées mais comme épaissies, l'indécision de la lumière donnait aux choses un aspect fantomatique où même la plainte de la mer se perdait, amortie et lointaine; et il semblait à ceux qui marchaient avancer vers un espace vide. Ronan venait en tête, appuyé sur sa canne, et Nancy le suivait. Elle éprouvait le besoin presque irrépressible de lui pren-

dre le bras — mais sachant que toute tentative de ce genre était vouée à l'échec, elle s'en abstenait, le suivant sans rien dire, sur le chemin de silence où s'agitaient des fantômes — et qui, cependant, les conduisait l'un vers l'autre, sans qu'ils le sussent.

La cousine Bouchard marchait ensuite et l'on entendait sa respiration courte et haletante car elle avait peine à suivre Ronan et Nancy.

Méfiant, vaguement hostile, et après avoir longuement hésité à se mettre en route, Linaïck fermait la file et ses sabots bizarrement résonnaient comme le frapement sourd d'un marteau sur le sol...

Le même silence de cave et de tombeau enveloppait cet endroit où, jadis, s'étaient déroulés les rites sanglants de religions disparues, où la pierre mystérieuse, qui avait peut-être servi à des sacrifices humains et, plus récemment, à déceler le mensonge où la vérité mettait sa forme horizontale.

Mais à travers les rameaux encore nus des arbres, son aspect paraissait différent. Il semblait que quelque chose fût changé...

— On dirait que la pierre... a été déplacée, murmura Nancy la voix amortie par une crainte vague.

Elle avait ralenti le pas instinctivement et sans pouvoir cette fois refréner son élan, elle saisit le bras de Ronan. Et soit qu'il comprit sa frayeur ou pour toute autre raison, il ne la repoussa pas.

— J'ai la même impression, dit-il.

La cousine Bouchard ne fit aucune réflexion, mais sa respiration devenait plus oppressée et, derrière ses grosses lunettes, ses yeux s'écarquillèrent. Ils firent en silence les quelques mètres qui les séparaient du dolmen. La pierre en effet, n'était plus dans son axe habituel, une cause qu'ils ne devaient pas tarder à découvrir l'avait fait choir sur le côté.

Aux pieds du monolithe, on voyait, en effet, un grand trou, une sorte de fosse profonde qui, désagrégeant les fondations de la pierre, était sans doute

responsable de son effondrement. Près de l'orifice sur la mousse qui recouvrait le sol, il y avait un grand coffre verdi par le temps, semblable à ceux employés autrefois par les marins. Il était ouvert et vide; des courroies de cuir qui le fermaient, il ne restait que des débris pourris. À côté se trouvait un pic, différents outils et une torche électrique brisée.

Et le pied pris sous le dolmen, un homme gisait inanimé sur le sol. On voyait la tache pâle de son visage, la ligne obscure de ses épaules et de ses jambes. S'il avait gémi une partie de la nuit, il se taisait à présent.

Et c'était la cousine Bouchard qui poussait des petits cris hystériques; Ronan se tourna vers elle avec exaspération.

— Taisez-vous, dit-il, et allez chercher du secours. Si cet homme est encore en vie, ce dont je ne suis pas certain, il faut essayer de le sauver. Je ne puis pas grand-chose seul. Il est donc nécessaire d'alerter les voisins. Allez-y et faites le nécessaire.

La vieille dame obéit, sans demander son reste; toutefois, avant de s'éloigner, elle se baissa et, du bout du doigt, traça sur le sol on ne sait quel signe, destiné sans doute à conjurer les malédictions. Puis elle se mit à trotter pour rejoindre Linaïck, déjà en route vers la maison. Cependant, aussi pâle que la pierre meurtrière, Nancy se penchait sur l'homme étendu à terre.

— Luc, dit-elle. C'est... Luc!...

Elle ne pouvait douter que ce fût son mari, l'homme qu'elle avait épousé, qui gisait là, et cependant elle refusait d'y croire. Mais comme un mort ressuscitant à l'appel de son nom, le blessé ouvrait les yeux.

— Nancy! dit-il. Comme c'est étrange de vous retrouver ici...

Il se reprit.

— Étrange et cependant fatal...

Allongé, mourant, il gardait encore sa séduction. Et parce qu'elle l'avait aimé, ou cru l'aimer, Nancy se sentait le cœur chaviré.

— Mais que faites-vous ici? demanda-t-elle. Que vous est-il arrivé?

Il fit un mouvement qui lui arracha une grimace de souffrance et, avec peine, expliqua:

— Vous savez que ma profession consiste à acheter et vendre ces objets d'art pour le compte d'antiquaires de Paris. Cela vaut souvent des découvertes curieuses et parfois permet des opérations fructueuses. C'est ainsi que j'achetai, l'année dernière, par l'entremise d'un brocanteur de La Baule, un ivoire sculpté qu'une vieille femme voulait vendre. C'était une très belle pièce — sorte de vase entouré de personnages — et vraisemblablement volée par elle à sa patronne...

Il s'interrompit, fit une grimace de souffrance, et reprit:

— A l'intérieur de l'objet, je découvris un papier indiquant qu'un trésor était enfoui aux pieds du dolmen. J'ai tellement lu et relu ce document que je le connais par cœur.

— «Moi, Yves Gaël, propriétaire de Kermen — la maison de la Pierre — déclare avoir enfoui sous le dolmen un coffre plein de ducats. Ma fille, mon unique enfant, m'ayant quitté pour se marier contre mon goût, et dépourvu par ailleurs d'héritiers à ma convenance, j'ai décidé de laisser le hasard choisir à ma place celui auquel reviendra ma fortune. Ainsi donc, la personne, homme ou femme, qui découvrira mon trésor en sera seule et unique propriétaire...»

Il reprit sa respiration et dit:

— Mais des fouilles répétées sous la pierre, faites ouvertement, risquaient d'attirer l'attention. Je me demandais comment procéder, lorsque je découvris que Kermen vous appartenait, Nancy. Je pris alors la résolution de

vous épouser pour faciliter l'opération.

Laborieusement, il s'efforçait de reconstruire les événements un peu brouillés en lui par la souffrance.

— Et même après que vous m'eussiez quitté je demeurai légalement votre mari, ce qui limitait les risques, car il n'y a pas de vol entre époux... Mais... il n'y avait pas de trésor dans le coffre sous le dolmen.

D'une main épuisée, il balaya ses illusions.

— De telles histoires n'arrivent que dans les romans et j'avais été fou d'y croire. Je trouvai bien le coffre, mais, soit que le négrier, votre ancêtre, fût un farceur ou qu'il eût lui-même dépeuplé sa fortune, ou bien encore qu'un malin, ayant eu vent de l'histoire, se la fût appropriée, il était vide. Et moi, je suis perdu.

Dans le coffre de corsaire retiré à si grand-peine de sa cachette, on voyait au fond frémir un vague scintillement doré, sans doute quelque ducat oublié.

Après un silence destiné à reprendre sa respiration, Luc Emonière parlait à nouveau:

— J'étais déjà venu sur les lieux afin de me renseigner sur la meilleure façon de procéder à des fouilles, mais un stupide accident d'auto m'a immobilisé un mois à l'hôpital. À peine rétabli, ne voulant plus attendre, hier soir j'ai apporté des outils, creusé sous le dolmen et retiré le coffre.

Il ne parlait plus qu'avec effort et ses silences, entre chaque phrase, se faisaient plus longs.

— Mais déconsolidée sans doute par la terre enlevée, la pierre s'est effondrée et je n'ai pas été assez leste et habile pour m'écarter à temps ou savoir la retenir, et elle m'a écrasé le pied, me retenant prisonnier sous sa masse. J'ai appelé, crié pendant des heures. Personne ne m'a répondu.

Ainsi s'expliquaient les cris perçus par Nancy et la cousine Bouchard, ainsi que les allées et venues également observées par cette dernière quelques mois plus tôt, et aussi la mauvaise volonté manifestée à accueillir Nancy par Linaïck qui, pour augmenter ses économies, n'hésitait pas à vendre des objets provenant de l'héritage de la jeune fille. Maintenant qu'on sentait se dénouer le drame, il semblait que tout cela fût depuis longtemps réglé sur une scène de théâtre d'ombres.

D'une voix épuisée, le blessé reprit:

— J'aurais voulu tout vous dire, vous expliquer, plaider ma cause, mais parler me fatigue, m'épuise.

Il eut une grimace de douleur et se plaignit:

— Ces femmes ne reviennent pas. Dites donc, ne pourriez-vous faire quelque chose pour moi? Je souffre horriblement.

Sarc-boutant de tout son poids, Ronan s'efforça de soulever un peu la pierre pour dégager le pied du blessé, mais ce fut peine perdue.

— Je n'y arriverai jamais, dit-il, cette pierre pèse des tonnes.

— Je vais chercher de l'aide, dit Nancy.

Depuis un moment, elle pleurait doucement, sans s'en apercevoir. Elle n'aimait plus Luc, mais elle souffrait de voir le masque déformé, creusé par la douleur de celui qui, à une période de sa vie, avait pour elle représenté l'amour. Comme elle s'éloignait rapidement en direction de la maison, Luc la suivait de ses yeux qui devenaient vitreux.

— Bonne petite, dit-il. Pas été chic avec elle. C'est vulnérable, une jeune fille innocente, et j'ai parfois regretté de lui avoir ainsi menti. Mais j'avais de grands besoins d'argent, des dettes; ce trésor à ma portée me tentait et je ne voulais pas le laisser échapper.

Sa vie s'était usée à la poursuite de

l'argent, par tous les moyens, par tous les expédients, les moins honnêtes, les plus honteux, n'hésitant pas à faire croire à une jeune fille qu'il l'aimait, à l'épouser, pour lui voler un trésor qu'elle ignorait posséder... Mais tout n'était pas complètement pourri en lui, car il reprit:

— Bah! Nancy rencontrera un jour un homme qui la méritera mieux que moi.

Son regard embrumé se fit soudain plus clair, plus lumineux, comme si soudain lui eût apparue une vérité évidente, et il dit:

— Peut-être l'a-t-elle déjà rencontrée?

Il eut un vague et triste sourire avant de poursuivre.

— Qu'importe à présent pour moi. Il n'y avait pas de trésor. Et... pour elle... la vie recommencera comme si elle ne m'avait jamais connu... comme si je n'avais jamais existé. Elle n'a pas été... vraiment ma femme, comprenez-vous? Elle est toujours une jeune fille... la fontaine scellée dont parlent les vieux livres... Elle sera heureuse et oubliera jusqu'à mon souvenir...

Ensuite, il ne parla plus, et ferma les yeux jusqu'à ce qu'arrivent les secours. Il fallut plusieurs hommes pour le dégager et l'emploi de madriers pour soulever la pierre. L'amoureux de Génomève, la nièce de Linaïck, fut parmi les sauveteurs. On emmena ensuite le blessé à l'hôpital. Il y mourut quelques jours plus tard, ayant pris mortellement froid durant cette nuit où, le pied pris sous le dolmen, il avait vraiment attendu qu'on vint le secourir.

...La cousine Bouchard soutint toujours que la pierre s'est vengée de ce qu'on eût, par amour du lucre, pour en tirer profit, voulu violer son sol. On a peine à croire évidemment à notre siècle de science et de réalisme, qu'un objet puisse receler une force maléfique, mais, après tout, nous ne connaissons des choses qu'une faible lisière, éclaircie entre beaucoup d'ombre. Et il arrive parfois que les légendes se vérifient... La pierre d'épreuve, la pierre de vérité avait puni le félon en l'amour...

XV

Maintenant, le printemps étendait ses bienfaits sur la terre. Il semblait que nul endroit ne fût assez déshérité pour ne pas recevoir sa part de douceur et de gaieté à Kermen où Nancy, pleine de mansuétude, avait permis à Linaïck de demeurer en compagnie de Mme Bouchard, la cousine de Ronan, qui s'y plaisait, le jardin était en fleurs, les tamaris roses s'ouvraient, et la mer sur laquelle voguait un essaim de voiles blanches et rouges reflétait l'azur du ciel. Après avoir durant des jours et des nuits pleuré d'épouvante et de douleur le vent chantait doucement et les mouettes n'en finissaient pas de s'ébrouer dans le soleil. Les miroirs découpés des salines resplendissaient, et le sel que les paludiers versaient dans leurs paniers avait l'air d'une pluie de diamants.

Personne de sa famille ne l'avait réclamé, Luc reposait à présent dans un de ces petits cimetières bretons, calmes comme des jardins abandonnés, où sur les croix, les pierres, les noms de femmes sont plus nombreux que ceux des hommes, la mer dont on entendait le bruit à peu de distance, était le plus souvent le linceul profond et ondoyant des pêcheurs. Ce n'était pas l'Océan tumultueux qui avait vaincu, englouti Luc, mais les tempêtes et les tentations de la vie; à présent sur sa tombe comme sur les autres, poussaient des petites fleurs sans nom, au parfum modeste.

Autour du dolmen remis en place, rien ne subsistait de ce drame — sacrifice expiatoire réclamé par la terre,

ainsi que l'affirmait la cousine Bouchard — et survenu après tant d'autres dont on n'avait perdu le souvenir. La vieille dame était la seule à trouver qu'il y fit plus frais et plus sombre qu'ailleurs; et à se signer lorsqu'elle passait de ce côté.

Par les fenêtres de l'appartement de Dorine Bernard on voyait, découpés sur le ciel de Paris, non plus les rameaux noirs des arbres hivernaux, mais des feuillages touffus où des moineaux criards faisaient leurs nids. La Seine charriait des flots joyeux qui attiraient les promeneurs; et le livre de Ronan Gaël s'étalait à la devanture de toutes les librairies.

Au retour des funérailles de Luc, Nancy, en proie à une syncope, s'était écroulée. Plusieurs jours elle demeura ainsi dans une sorte d'état comateux, durant lequel elle perdit toute notion des choses et des êtres, et que le médecin appelé, déclara consécutif à un choc émotif. La cousine Bouchard s'affairait vainement autour d'elle, et sur un mot échappé à la jeune fille télégraphia à Dorine, qui arriva le jour même pour ramener aussitôt la malade à Paris, où elle serait plus à l'aise pour la soigner.

Ronan, également, regagna la capitale; et les jeunes gens se séparèrent en formulant ces neutres paroles qu'on dit devant des tiers et qui peuvent aussi bien signifier la plus totale indifférence que dissimuler une passion ardente retenue par la pudeur.

Et cinq mois s'écoulèrent.

Maintenant, Nancy allait mieux, elle n'avait plus de fièvre, le médecin se déclarait satisfait, mais elle restait dolente et triste, et, — bien qu'elle eût repris ses occupations — sans goût pour le travail ni les distractions. Une sorte de langueur l'accablait, la maintenant parfois longtemps à la même place, les yeux vagues et fixes, à la recherche de ses pensées, de ses souvenirs et de ses regrets. Et son apparence devenait chaque jour plus délicate, plus éthérée, plus souffrante.

Dorine qui, par contre, renonçant à un régime de famine, avait retrouvé son embonpoint, et à qui Nancy s'était confiée, la fixait parfois d'un regard scrutateur et soupirait, mais ne disait rien, car elle savait que toute son affection ne pouvait rien pour l'enfant malheureuse, et que toute intervention quelle qu'elle fût, serait maladroite.

...Car, depuis cinq mois, pas une seule fois Ronan ne s'était présenté chez Dorine pour voir Nancy. Il avait téléphoné à deux ou trois reprises pour demander de ses nouvelles, mais à chaque fois il se trouvait que ce fut la servante qui répondit. Depuis un mois il ne donnait plus signe de vie, et malgré tout le soin qu'elle prenait pour l'entretenir, la fleur d'espérance que Nancy cultivait dans son cœur commençait à se flétrir. Parfois un sanglot lui montait aux lèvres.

Pourquoi Ronan ne venait-il pas? Ne comprenait-il pas qu'elle l'attendait chaque jour, chaque heure, chaque minute de la journée? Lui gardait-il encore rancune de lui avoir menti — ou plus exactement de ne pas avoir rétabli la vérité sur sa situation? Elle avait du mal à le croire après les dernières paroles échangées, les derniers regards. Et pourtant...

S'était-elle trompée en croyant lire dans ses yeux le même amour qu'avant la révélation qui les avait séparés? Déjà plus par ce qu'il avait pris pour une tromperie délibérée, se serait-il retourné vers Cynthia qui — son père mis en faillite — n'aurait pas manqué d'accueillir sa reddition comme une aubaine? Si Nancy lui écrivait, si elle allait le voir, ne risquait-elle pas de le trouver hautain, dédaigneux, comme elle se souvenait de l'avoir vu?

...Le temps passait.

Ce jour-là, Dorine était allée à une réunion du comité de la Société des gens de lettres dont elle faisait partie, et, dans la petite pièce qui lui était réservée, au rez-de-chaussée, Nancy se tenait devant sa machine à écrire, avec une liasse de feuillets à dactylographier, mais elle ne se décidait pas à se mettre au travail. Plus que les autres jours, elle éprouvait une impression d'anxiété et d'attente. Le temps était beau et assez chaud, mais il y avait de l'air, et les jeux capricieux du vent passant par la fenêtre entrouverte faisaient frissonner les pétales enflammés des roses placés dans un vase, près de la machine à écrire, et qui penchaient la tête, comme si elles avaient été troublées par leur propre parfum. Mieux que toutes choses, les fleurs évoquent l'amour. Pourquoi l'amour était-il absent ?

Mais, quand on sonna à la porte, la respiration de Nancy s'accéléra, prit un rythme rapide et presque douloureux... Elle attendit, reconnut le bruit d'un pas accompagné par le martèlement d'une canne, et, bientôt une grande silhouette s'encadra dans la porte. Elle ne cria pas de surprise et d'étonnement car depuis cinq mois, elle s'attendait à chaque instant à le voir surgir ainsi, devant elle, grand et beau, appuyé sur sa canne...

Avant d'avancer, il demeura un instant sur le seuil, et les jeunes gens se regardèrent en silence, les yeux pleins d'interrogation et, tous les deux, ils avaient cette pâleur profonde qui, mieux que tous les mots, décèle les grandes émotions. Un long moment, ils restèrent ainsi. Puis Nancy murmura :

— Ronan... Enfin !

Elle avait fait un effort pour se lever, mais défaillante, retombait sur son siège.

D'une voix tremblante, elle reprit :

— Chaque jour je vous attendais... et je commençais à désespérer...

Le jeune homme s'approcha jusqu'à ce qu'il fut tout près d'elle — qui, sans forces pour bouger, restait à sa place.

— Nancy, dit-il, il y avait longtemps que j'avais envie de vous voir, mais je me disciplinais, car je voulais vous laisser le temps de vous reprendre, de vous reposer, d'oublier les mauvais jours. Il m'aurait semblé manquer de discrétion en venant plus tôt. D'ailleurs de loin comme de près, votre pensée ne me quittait pas. Vous étiez toujours près de moi.

Elle ne parlait pas, ne le pouvait pas encore, mais les phrases muettes qui coulaient de ses regards étaient aussi expressives que des paroles. Enfin, avec crainte et espoir, elle murmura :

— Ronan... Est-ce que vous m'avez pardonné mon mensonge, ou plutôt le manque de courage qui m'a empêché de vous dire une... humiliante vérité ? Est-ce que vous avez compris ?

Et tandis qu'elle posait cette question ses lèvres, comme son cœur, tremblaient au souvenir des mots cruels dont il l'avait fustigée quelques mois plus tôt.

— Pardonné !

Il lui prit une main qu'elle ne songeait pas à lui tendre, et la lui baisa doucement, car le temps des vrais baisers n'était pas encore arrivé.

— Pauvre petite, je n'avais rien à vous pardonner. Mais mon misérable cœur ombrageux et méfiant n'a pas su le comprendre tout de suite. Vous n'étiez pas coupable, pauvre enfant trompée, d'avoir voulu taire une humiliante aventure, pas coupable, mais victime. Je me suis mal conduit envers vous, je vous ai accusée à tort ; car je sais maintenant qu'il n'y a jamais eu en vous l'intention délibérée de mentir mais, que seule une pudeur bien normale vous poussait à garder secrète la malheureuse histoire de votre mariage. Et je le confesse à ma honte, j'ai été stupidement, indignement ja-

loux. Il m'eût pourtant suffi de regarder en arrière pour me rappeler que j'avais moi-même besoin d'indulgence. Vous et moi avons été dupés d'un être sans moralité...

Il s'arrêta quelques secondes, car l'émotion lui coupait la parole, puis reprit :

— Paix aux cendres de celui qui n'est plus ! Il a durement expié ses erreurs et ses fautes, et a droit à notre pardon. Grâce aux dernières paroles prononcées par lui près du dolmen, je sais que vous ne m'avez pas menti, que vous êtes restée la jeune fille intacte que je voyais en vous...

Elle ne répondit pas et détourna son visage devenu brûlant. Naïve et sans défense, elle avait succombé au charme pervers d'un aventurier, et il s'en était fallu de peu — du hasard lui révélant la mentalité de Luc — pour qu'elle comprît à temps son erreur et se fût gardée toute pure pour aller vers l'homme qu'aujourd'hui elle aimait ; mais pouvait-on lui faire grief de son aberration ? Ronan n'avait-il pas aimé longtemps une jeune fille sans valeur morale ?

— Je vous aime, Nancy, disait Ronan. Quand je vous ai connue, j'étais un être douloureux et meurtri ; j'ai retrouvé près de vous la joie, le bonheur de vivre. J'étais parmi les plus affreuses ténèbres et vous m'avez guidé vers la lumière. Cette réussite littéraire qu'on me fait prévoir, c'est à vous que je la dois, c'est à vous que je veux la consacrer, comme d'ailleurs mon existence entière. Acceptez-vous d'être ma femme ?

Elle se leva pour mieux lui faire face, et très bas, murmura :

— Ronan, vous savez bien que... je n'ai pas de plus cher désir...

— Attendez !

Il levait la main pour l'interrompre. — Je dois vous dire que j'ai dû payer au fisc, comme impôts en retard sur mes gains passés, une assez forte somme. Bref... si vous m'acceptez, nous ne serons pas riches, chérie.

Avec le plus grand sérieux du monde, elle répondit :

— Bien, nous mendierons donc aux côtés l'un de l'autre, voilà tout. Je vais, dès ce soir, revoir mon répertoire de romances sentimentales afin de pouvoir les chanter dans les cours...

Et il se mit à rire joyeusement.

— Nous n'en serons pas réduits là, heureusement. Même après le prélèvement du fisc, il me restera encore un peu de fortune. Ensuite, mon livre a l'air de démarrer d'une façon prodigieuse. La publicité fait sur mon histoire, ainsi que mon nom, on prévoit que ce sera un des plus gros succès de l'année.

— J'en étais sûre, dit-elle. Mais comme je suis heureuse de votre succès !

A nouveau il baisa une des petites mains qui tremblaient dans les siennes.

— Je vous le dois, en grande partie. Et j'en écrirai une autre, plusieurs autres, près de vous et pour vous.

— Nous nous marierons aussitôt les délais légaux écoulés, reprit Ronan, et notre première escale en voyage de noces sera Kermen, bien entendu.

Elle répéta :

— Bien entendu.

— Ce sera toujours pour nous le gîte de nos amours.

— Oui, dit-elle.

Oui, la vieille bâtisse chargée du passé mystérieux leur demeurerait chère, aidant, par tout ce qu'elle représentait pour eux de souvenirs ; chaque année, ils y viendraient passer quelques semaines, et évoquer leur première rencontre.

— A propos, reprit Ronan, j'ai eu la curiosité de faire des recherches sur le personnage qui a fait construire Kermen, l'armateur pirate dont le portrait se trouve dans la chambre de la tour.

le cognac de l'amitié

COGNAC



MARTELL

LE COGNAC LE PLUS
DEMANDÉ AU MONDE

Depuis 1715, les hôtes accueillants
offrent du Martell.

MIS EN BOUTEILLE À COGNAC, FRANCE

Rm 54 2F

— Oui. Et alors ?

— Eh bien ! il s'agit bien d'un de mes ancêtres, comme je le disais en riant ; le nom, d'ailleurs, est le même que le mien, ce qui m'avait alerté, et la ressemblance s'explique. J'imagine qu'il ne devait pas être un bonhomme très intéressant et que ce papier dans le vieil ivoire était un attrape-nigauds, une fumisterie, sans doute, n'y a-t-il jamais eu de trésor dans le coffre. Nous ne le saurons jamais. Enfin, peu importe. Une chose est sûre, c'est que nous sommes cousins.

Elle murmura :

— Curieuse coïncidence !

Il acquiesça et son sourire se fit rêveur.

— Assez curieux, oui. Mais tout ne l'est-il pas dans notre histoire ? Maligné cette parenté éloignée et qu'un hasard seul m'a fait découvrir, nous avions toutes les chances de ne jamais nous rencontrer, cependant, nous nous sommes connus et aimés — et c'est une très belle histoire.

Après un court silence, il reprit :

— Maintenant, autre chose...

Une vibration de sa voix la fit le regarder plus attentivement, et elle fut frappée des yeux gris bleu fixés sur elle.

— De quoi... s'agit-il, Ronan ? demanda-t-elle.

— Je veux vous faire partager un espoir qu'on m'a donné...

Elle eut vers lui un geste éperdu.

— Ronan, est-ce que je comprends bien ? C'est un espoir de guérison ? Il inclina la tête.

— Oui, on parle beaucoup d'un nouveau traitement de la paralysie résultant de la polio, et j'ai de sérieuses raisons de croire qu'il conviendrait à mon cas. On me donne l'assurance formelle d'une guérison presque totale, ou en tout cas, d'une amélioration considérable de mon état. Je vais commencer les soins sans attendre. Ce ne sera donc plus tout à fait un invalide que vous épouserez, chérie...

Elle fit avec ferveur :

— Ronan, ce serait... merveilleux... Merveilleux pour vous, bien entendu. C'est pour vous que je serai heureuse de vous voir retrouver l'usage de votre jambe car pour moi, cela ne change rien. Je vous ai aimé abandonné, mal-

heureux, infirme. Mon ami, mon amour, je suis prête à continuer.

— Ma bien-aimée.

Il la prit dans ses bras, au comble de l'émotion, et la garda pressée contre son cœur, et il dit ce que disent tous les amoureux :

— Nous serons heureux, toujours...

Ils avaient souffert, l'un et l'autre, mais sans leur souffrance ils ne seraient pas aimés, et bientôt, des tristesses et des chagrins passés, il ne resterait plus qu'un souvenir ténu comme une fumée que le vent emporte.

L'attente de ces cinq mois n'avait fait qu'accentuer, attiser leur passion et ils entreraient dans les fêtes de leurs noces oubliant de tout ce qui n'était pas eux, ils revivraient dans un dénouement total, comme dans ce rayon de soleil qui, en cet instant, les unissait, traversant leurs cœurs et brûlant leur sang.

De sa belle voix profonde, qui était un de ses charmes et qui n'avait jamais été aussi émouvante, Ronan reprit :

— Je bénis l'épreuve que j'ai subie, puisqu'elle a permis notre amour...

— Mon aimé !...

Ils se regardaient dans les yeux, car pour eux, là seulement était la vérité du monde qui est d'aimer. Puis

Vous trouverez en page 46, le premier épisode de notre nouveau feuilleton,

LES MAINS VENGERESSES

de Pierre Maël

c'est un roman passionnant qu'il ne faut pas manquer.

Ronan serra davantage Nancy contre lui, et ils cunnurent la forme et la douceur de leur baiser. Et, ainsi que dans la romance que chantait Geovefa, la fiancée du paludier :

Ils se dirent plus de douces choses
Qu'il n'est de roses au courtail,
Qu'il n'est de feuilles dans la rose.
Aimons, aimons, se disaient-ils.

CLAUDE VIRMONNE

Le nouveau feuilleton du Samedi

LES MAINS VENGERESSES

par Pierre Maël

No 1

PROLOGUE

I — Tentations

DANS le grand salon rouge, aux larges baies vitrées, Mme Vanier venait de s'asseoir.

Mme Vanier était la femme du jeune ingénieur chimiste que M. Léon Gurtain, inventeur de l'Upastentine, s'était attaché en qualité d'aide et de second.

Bientôt une porte s'ouvrit; un homme entra.

Il pouvait avoir cinquante ans. Grand et gros, il entourait sa vulgarité élégante de tous les soins qui peuvent faire illusion aux regards superficiels et donner à un rustre les dehors d'un homme bien élevé.

Il vint saluer la jeune femme, dont il baisa galamment la main gantée.

— Y a-t-il longtemps que vous attendez ? demanda-t-il.

— Non. J'arrive à l'instant. Je viens chercher Francis, car nous allons ce soir au Gymnase.

— L'heureux homme !... Mais, chère madame, comme il ne sera pas ici avant un quart d'heure, permettez-moi donc, en attendant, de vous offrir quelques fleurs de mon jardin d'hiver.

— Oh ! ne mutilez pas votre serre.

— Les autres fleurs ne s'épanouiront que mieux, maintenant que votre beauté vient de leur apporter le soleil qui leur manque.

— Etes-vous assez lyrique aujourd'hui, monsieur Gurtain !

— Est-ce ma faute si je vous aime éperdument ? J'en suis horriblement malheureux.

— Je ne puis rien pour votre amour.

— Vous aimez donc votre mari ?

— Mais certainement ! Et puis, lui m'aime tant !...

« Songez qu'il m'a prise sans fortune, qu'il n'a travaillé que pour arriver à m'épouser ! »

— Quel homme n'en eût fait autant pour vous ? Croyez-vous que j'eusse hésité ?...

— Il fallait arriver le premier.

— Hélas ! il n'en est pas moins vrai que vous n'êtes pas à votre rang, mon enfant ! Vingt-quatre ans ! Vous devez être ambitieuse, éprise de succès, de triomphes. Que peut vous offrir ce pauvre garçon, si dévoué qu'il soit, avec une situation aussi modeste que la sienne ?

« A quoi peut-il prétendre ? En supposant que j'élève ses émoluments ? »

Elle ne protestait pas.

— Car c'est la royauté qu'il vous faut, Gilberte. Si j'étais votre mari, moi, ou seulement...

— Monsieur !...

— Vous seriez déesse, Gilberte, vous auriez tout ce qu'une femme peut souhaiter.

Elle se détournait. Un soupir souleva sa gorge.

— Ah ! si vous étiez libre, si vous vouliez vous rendre libre...

— Je ne le suis pas.

— Bah ! La loi a des moyens...

A l'autre bout du jardin d'hiver, une forme venait de se dessiner, toute de noir vêtue, mince et pâle, au visage fin, et dont les yeux, modestement baissés, avaient eu un éclair rapide.

— Oh ! Cette femme nous a vus.

Gurtain apostropha l'intruse :

— Qu'est-ce que vous faites là, madame Green ?

— Je suis venue m'assurer que les orchidées commandées par Monsieur étaient arrivées. Le jardinier est souvent en retard.

L'étrangère sortit.

Gilberte Vanier prononça assez émue :

— Cette créature me déplaît.

Gurtain affecta de rire.

— Ah ! Vous avez grand tort de vous alarmer. Cette créature, comme vous dites, est tout à fait inoffensive, bien qu'un peu étrange. Cela ne l'empêche pas d'être une femme de charge accomplie. Je l'ai prise surtout pour veiller aux apprêts du mariage de mon fils. Depuis, la maison marche comme sur des roulettes.

Une nouvelle interruption se produisit.

Un jeune homme, de taille moyenne, à figure intelligente, venait d'entrer. Gilberte courut à lui :

— Tu es presque en retard, Francis. Nous n'arriverons pas pour le lever du rideau.

— Mais si, ma petite Gilberte.

— Au revoir, monsieur, fit la jeune femme, qui s'était emparée du bras de son mari.

— Au revoir, chère madame. Vous savez que vous dînez ici demain. Je n'aurai que mon fils et ma bru.

Il s'inclina et reconduisit le jeune couple jusqu'au vestibule. Après quoi, il se dirigea vers son laboratoire placé entre son cabinet de travail et le petit salon familial.

Il y avait deux mois à peine que le somptueux hôtel, achevé l'automne précédent, avait été inauguré par la splendide cérémonie du mariage de M. Léopold Gurtain avec Mlle Julia Guihourd.

Il s'élevait à l'angle de l'avenue Henri-Martin et de la rue Sheffer, à Passy, construit par le riche Léon Gurtain, pharmacien génial qui, depuis quatre années, faisait fortune avec la fabrication et la vente d'un produit dénommé l'Upastentine.

L'Upastentine, tirée, ainsi que l'indiquait son nom, de l'Upas tiente, ou Strychnos vomiquier, poison foudroyant, principe de la brucine et de la strychnine, ne devait qu'à un dosage rigoureux ses propriétés curatives, et, seuls, Léon Gurtain et son aide en connaissaient la formule secrète.

La moindre erreur de mesure aurait pu donner lieu à d'épouvantables accidents, aussi, une fois le mélange dosé et préparé, le dégustaient-ils l'un ou l'autre avant de l'envoyer aux usines de Boulogne, d'où la mixture définitive était livrée au trafic.

Par la fenêtre du laboratoire, Léon Gurtain jeta un regard dans la rue.

Il vit passer le mari et la femme, elle exquisément jeune, lui visiblement heureux, comme tout homme qui n'a qu'un amour au cœur.

Le front barré d'un ride, il gagna son cabinet de travail et se laissa tomber dans son fauteuil devant la table qui occupait le centre de la pièce.

Sa main un peu nerveuse toucha un timbre.

Un valet de pied parut.

— Envoyez-moi Mme Green.

L'instant d'après, la femme de charge était devant lui.

— Madame Green, je tiens à vous faire savoir, une fois pour toutes, qu'en dehors de vos fonctions, vous n'avez pas à vous occuper de ce qui se passe dans la maison.

— Je ne sais pas ce que Monsieur veut dire.

Mme Green s'inclina et sortit, correcte et froide, sans se défendre du reproche. Gurtain la suivit des yeux jusqu'à la sortie.

Après quoi, se levant, il alla donner un tour de clef violent à la porte extérieure du cabinet de travail.

Puis, revenant vers la table, il ouvrit un tiroir et y prit un objet enveloppé dans un papier de soie, lui-même enfoncé dans un coffret de bois noir.

Il défit le paquet et plongea ses lèvres dans un mouchoir de batiste, aspirant avec délices le parfum subtil qui s'en dégageait.

« Oh ! gronda-t-il. Cette femme me rend fou ! »

Il avait croisé ses bras sur sa large poitrine.

« Si elle voulait, si elle consentait ? »

« Pourquoi ?... Parce qu'elles sont toutes ainsi faites, ces créatures. Tout ou rien. Ne me l'a-t-elle pas dit. Et elle est mariée. Malédiction ! »

Il s'interrompit encore. Son regard devenait fixe, plein d'effroi. Il bégayait :

« Pourquoi ce malheureux garçon l'a-t-il amenée ici ? J'étais tranquille avant de l'avoir vue. Et voilà six mois que je suis dans cet état. »

Il laissa aller sa tête sur la table ; il pleura comme un enfant, baignant le mouchoir parfumé, n'ayant d'autres mots que ce nom : Gilberte !

Une fois de plus, il se redressa, il s'éloigna de la table, et tout en reculant au milieu des alambics, des cornues, des éprouvettes graduées, il atteignit l'extrémité du laboratoire où s'alignaient les étagères chargées de fioles étiquetées.

La nouvelle Valiant allie l'économie à la performance



La Valiant de Chrysler of Canada, une voiture familiale et économique, entièrement nouvelle, réunit la haute performance, l'économie de fonctionnement et un prix d'achat très bas à un style différent et d'une nouveauté rafraîchissante. La Valiant est dotée d'un nouveau moteur révolutionnaire à 6 cyl. d'un bâti monocoque insonorisé et traité contre la rouille. En effet, de toutes les voitures sur la route elle en est une des plus silencieuses et des plus sûres. Elle se vendra en deux séries : la V-100 et V-200. Chacune comprendra un sedan à 6 places et à 4 portes et une Station Wagon à 2 banquettes et à 4 portes.

Une épouvantable tentation l'appelait là. Une voix sans paroles murmurait à son oreille :

« C'est si facile ? Une simple erreur ? Qu'on déplaçât seulement un flacon, qu'on changeât le numéro de l'étiquette ? Qui pourrait soupçonner ? Qui pourrait accuser ? »

Il claquait des dents. Un tremblement secouait son corps.

Du dehors, les rayons couchants égayaient le laboratoire au travers des vitres. L'un d'eux mit une tache d'or sur les étagères aux étiquettes.

Comme Faust prêt à invoquer le néant au terme de sa carrière, il allait voir la poudre de mort se convertir en élixir de vie, en filtre d'amour.

Et Satan, l'immortel tentateur, lui mit soudain aux doigts le tube gradué numéro douze.

II — L' " accident "

HUIT heures du matin. Au troisième étage d'une maison de la rue de la Pompe, dans un salon si petit qu'il est encombré des sept sièges qui le meublent, Gilberte et Francis s'entretenaient doucement.

Il a pris les mains de sa femme et il les couvre de baisers.

— Trois ans aujourd'hui ! L'anniversaire de notre mariage ! Et je t'aime comme au premier jour, ma Gilberte, plus encore, s'il est possible.

« Tout le temps que je travaille, je ne pense qu'à toi. J'ai ton image constamment devant les yeux. Il y a même des moments où ça peut être dangereux. »

— Dangereux ?

— C'est tellement délicat, ce dosage de la poudre. C'est un poison terrible. Une erreur de quelques centigrammes et c'est la mort...

— Mon petit Francis.

— Oh ! je t'aime tant ! Je ne vis que pour toi, et, si je devais mourir pour te rendre heureuse, — sauf l'horreur de te quitter, — je crois que je serais heureux aussi.

— Me quitter ?...

— Je ne sais pourquoi je t'avoue ces choses-là aujourd'hui, des pressentiments me poursuivent.

— Mais pourquoi, Francis ? Tu déraisonnes.

— Il y a que tu es tout mon bien, toute ma vie ; ce bien est si précieux, que d'autres peuvent me l'envier, me le prendre...

— Quelle folie !

Le son d'une horloge voisine vibra dans l'air. En même temps, la pendule du salon espaça les tintements grêles de sa sonnerie.

— Huit heures ! s'écria Francis. Je vais être en retard.

L'ingénieur descendit l'escalier. Gilberte ouvrit la porte vitrée du balcon, où elle se pencha pour le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il eût tourné un angle de la rue.

Alors elle rentra dans l'appartement et regagna sa chambre.

Ses yeux en firent le tour. Et elle soupira, trouvant cela petit, étroit, mesquin, gardant l'impression de cette somptueuse demeure qu'habitait l'homme qui, la veille l'avait harcelée et troublée de paroles.

Elle se laissa tomber sur la causeuse, enfouit son front entre ses mains, essaya de ne plus penser.

Combien de temps dura sa méditation ? Elle n'aurait su le dire.

Un coup de sonnette violent à la porte d'entrée l'en arracha, en la faisant tressaillir.

La jeune servante venait de frapper à sa porte.

— C'est un domestique de M. Gurtain qui veut parler à Madame.

L'homme salua très bas. Il dit avec un accent de circonstance :

— C'est Mme Green qui prie Mme Vanier de venir tout de suite.

— Mme Green ?

— M. Vanier s'est trouvé souffrant. Alors, Mme Green a pensé qu'il fallait prévenir Madame.

Gilberte se sentit glacée d'effroi.

— C'est bien ! Le temps de m'habiller...

— Que Madame vienne comme elle est. La voiture est en bas.

— Oh ! proféra la jeune femme, que l'épouvante étrange.

Un coupé attendait devant la porte. Moins de dix minutes après, elle était au pied du grand perron de l'hôtel.

On l'introduisit sur-le-champ.

Au premier étage, elle rencontra la femme de charge. Elle s'élança vers elle :

— Qu'est-ce qu'il y a, madame ? demandait-elle... Pourquoi m'appelle-t-on ?

Mme Green s'expliqua.

Une heure plus tôt, en sortant du laboratoire, M. Vanier avait été pris d'un malaise soudain. Il s'était traîné quelques pas. Il était tombé, en proie à des douleurs violentes, de véritables convulsions. Un instant, il avait dit :

— Un médecin. Je suis empoisonné.

On l'avait emporté dans une chambre, étendu sur un lit, tandis que le domestique courait chercher un docteur.

En l'absence de M. Gurtain, Mme Green avait pris sur elle de faire prévenir la jeune femme.

— Où est-il ? réclamait Gilberte.

— Venez, madame, répondit l'Anglaise.

Et elle conduisit Mme Vanier dans une chambre claire et gaie, où le soleil d'avril pénétrait en joyeux rayons.

— Francis ! cria Gilberte dans un sanglot.

Sur un lit de milieu, face au jour, l'ingénieur était étendu.

On ne l'avait pas entièrement déshabillé.

A ses côtés, un homme se tenait debout, soucieux, le front barré d'une ride sombre, le médecin de quartier appelé à l'improviste.

Francis gisait sur la couche, les yeux démesurément agrandis, pleins d'une pensée intacte, mais aussi d'un incompréhensible désespoir.

Car l'empoisonnement par la strychnine ne supprime pas l'intelligence. La conscience subsiste, et la souffrance physique est accrue de toute la torture morale qu'inflige à la victime la connaissance de son état et le sentiment de son impuissance.

Francis était agité de mouvements tétaniques dont la fréquence et la violence croissaient de minute en minute.

La face, atrocement contractée, grimaçait, et les muscles du cou étaient tendus comme des cordes rigides.

Un souffle haletant s'exhalait de la poitrine. Le thorax se bombait, les mains se retournaient, tandis que les doigts agrippaient les couvertures.

Par soubresauts, tout le corps se soulevait, s'arçait, n'ayant plus pour soutiens que les talons et la nuque du patient.

C'était horrible à voir.

— Francis ! sanglotait Gilberte, parle-moi !

Il ne le pouvait. Mais il la reconnaissait. Et, dans ses pupilles, tantôt dilatées, tantôt rétractées, elle pouvait lire la désespérance navrante, l'horreur de cette mort soudaine qui frappait un homme dans la fleur de l'âge, dans toute la fleur de sa jeunesse et de l'amour.

De l'autre côté du lit, droite et raide, en un énigmatique silence, Mme Green contemplait cette scène d'un oeil où la perspicacité méfiant s'alliait au sentiment d'une profonde compassion.

Ce n'était point le mari, mais la femme qu'examinait l'Anglaise.

La douleur de Gilberte était sincère ; les larmes jaillissaient du plus intime de son coeur.

Et pourtant, l'observatrice implacable, tout en plaignant la jeune femme, ne se défendait pas d'un farouche soupçon.

Le médecin s'approcha d'elle.

— Madame, — lui dit-il à l'oreille, — il faudrait éloigner cette jeune femme quelques instants ; la vue de son chagrin empire l'état du malade.

Mme Green vint à Gilberte et lui prit la main avec une douce autorité.

— Madame, dit-elle, le docteur vous prie de laisser seul, un moment, votre mari.

Les yeux noyés de pleurs, la pensée vague, Mme Vanier se laissa docilement emmener hors de la chambre.

Mais quand elle se retrouva avec la femme de charge dans une pièce voisine, sorte de petit salon, elle fut prise par la violence de son chagrin et se mit à parler avec volubilité, d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— C'est moi qui ai fait cela !... Malheureuse que je suis !...

Mme Green se taisait. Elle ne trouvait pas de mots pour venir en aide à cette détresse.

Sa méfiance seule était en éveil. Pourquoi cette femme éplorée s'accusait-elle ?

Elle se souvenait de l'incident de la veille, du tête-à-tête de Mme Vanier avec M. Gurtain dans la serre, de cet entretien qu'elle avait surpris et dont le « patron » avait paru si fort contrarié qu'il lui en avait fait le reproche en termes d'une inqualifiable dureté.

Tout à coup, la porte du boudoir s'ouvrit. M. Gurtain entra.

Ce retour étonnait à bon droit Mme Green.

Pourquoi reparaissait-il ainsi ?

— Qu'est-ce qui se passe, madame Green ?

Et, apercevant Mme Vanier :

— Oh ! chère madame ? Vous ici ?... tout en larmes ?

L'Anglaise l'observait, plus sombre. Dans ces paroles, dans cet empressement à consoler la jeune femme, elle lisait bien la passion ; elle ne sentait vibrer aucun chagrin.

— Monsieur, dit enfin Mme Green, vous devriez peut-être voir le médecin !

— C'est juste. Où est-il ?

— A côté, dans la chambre du malade.

Le fabricant d'Upastientine sortit, suivi des deux femmes. Mme Green remarqua qu'il avait tressailli et pâli à la vue de l'affreux tableau, et qu'il tressaillait et pâlisait plus encore, lorsque le médecin lui dit, avec une froide politesse :

— Monsieur, il y a eu un accident mortel. Je ne puis assumer la responsabilité du traitement. Je réclame une consultation, la présence d'un spécialiste. Il est de mon devoir d'informer le commissaire de police. Une enquête s'impose.

— Je ne connais pas de spécialiste !

— Il y a les médecins officiels du Laboratoire municipal de toxicologie.

— En ce cas, monsieur, appelez-les. Il faut sauver ce malheureux.

Le praticien eut un geste découragé.

— Il n'y faut plus penser. La température est à quarante degrés. Mais on ne doit rien négliger jusqu'à la fin.

Sans y prendre garde, Gurtain était arrivé devant le lit, dans le champ de vision du malade.

Alors il se passa un fait sinistre.

Mme Green vit le malheureux se soulever par un suprême effort de sa volonté. Son bras se tendit vers Léon Gurtain, qui recula devant la menace, ses pupilles rayonnèrent dans un désespoir de damné, tandis que, d'un organe sourd, entre les dents soudées, jaillissait un mot coupé :

— Ass... !

Le mot ne s'acheva point, le secret s'abîma dans la mort.

IMPORTÉE
D'ANGLETERRE

Byford '98

La
Chaussette
Pure Laine



On ne
fait pas
mieux !

Irrétractable. Indéformable. Mi-chaussette \$1.50. Chaussette montante \$1.75. En vente dans les meilleurs magasins pour hommes. Distribution par Caulfield, Burns & Gibson Ltd., Toronto.

FIEZ-VOUS AUX

Quand les reins n'enlèvent pas l'excès d'acidité ou les déchets—il s'ensuit souvent un mal de dos, une sensation de fatigue, un repos brisé. Les Pilules Dodd's pour les Reins stimulent les reins. Vous vous sentez mieux, dormez mieux. Achetez des Dodd's maintenant.



FOURNISSEURS BREVETÉS
DE SA MAJESTÉ LA REINE
DISTILLATEURS DE SCOTCH WHISKY

EXTRA SPECIAL
GOLD LABEL

Bulloch Lade
SCOTCH WHISKY

Embouteillé
en Ecosse

L'infortuné, raidi, convulsé, tordu, retomba sur le lit, agité des suprêmes spasmes de l'agonie, et Gilberte, glissant les mains crispées, s'affaissa au pied de la couche funèbre, évanouie.

— C'est fini, dit le docteur. Je vais faire mon rapport au commissaire.

Escorté du médecin légiste, le commissaire de police se retirait. Les deux magistrats enquêteurs venaient de recevoir les dépositions de M. Gurtain et de Mme Green.

Ils avaient fait visiter le laboratoire, s'étaient fait expliquer les conditions du drame, avaient examiné les lieux et les objets : flacons, verres, cornues, alambics. Et, satisfaits de ces explications, ils concluaient à la mort accidentelle par suite d'une erreur dans le dosage des éléments du mélange.

— Je ne devais redouter rien de pareil, disait Gurtain. Ce malheureux Vanier était attaché depuis plusieurs années à mon laboratoire. Dès demain, je vais prendre de nouvelles précautions, détruire mes flacons actuels pour les remplacer par des tubes plus rigoureusement gradués.

Le médecin légiste eut un geste attristé.

— Vous aurez raison, monsieur. Si instruits que soient les jeunes gens, ils manquent toujours plus ou moins de prudence.

Pendant que les trois interlocuteurs gagnaient le vestibule, Mme Green, demeurée seule dans le laboratoire, y promenait sa noire silhouette, fureteuse et attentive.

Elle examinait le local redoutable, les rayons chargés de bocaux, le coffre-fort d'acier où s'enfermaient les poudres mortelles, les écorces et les feuilles du vomitrupe et de l'ignatie, et ces noix de l'upas et du strychnos, ces terribles « fèves de Saint-Ignace », importées du Brésil et de la Malaisie, le plus foudroyant des poisons.

Elle interrogeait du regard les étagères accrochées aux murs, ou, dans des casiers, s'alignaient les fioles de cristal minutieusement étiquetées, dont le numérotage allait de un à douze.

Tout à coup, elle s'arrêta, comme fascinée.

Dans un angle de la pièce, sous une table que couvrait une grande toile cirée, elle venait de voir briller quelque chose.

Elle s'approcha, se pencha, souleva la toile cirée.

Un flacon gisait là, gardant son bouchon de verre à l'éméri.

Était-il tombé des mains défaillantes de la victime ?

Tout à l'heure, le médecin légiste, en examinant le mélange préparé, avait reconnu que la proportion de poudre qu'il contenait était anormale et suffisait à l'expliquer l'accident.

Ce surcroît de poison était-il sorti de ce flacon, auquel manquait le tiers de son contenu ?

Et pourtant, il n'était marqué que du chiffre inoffensif de sept.

L'étiquette devait être menteuse.

D'un geste nerveux, Mme Green saisit le flacon. Puis, se relevant, elle l'enfouit dans sa poche.

Elle savait que, dès le lendemain, le modèle actuel serait remplacé par un autre, que tous ces tubes seraient brisés et jetés. Le verre qu'elle tenait en main subsisterait seul, accusateur.

Le front plissé, l'oeil noir, elle remonta dans la chambre mortuaire.

Francis Vanier, rigide, défiguré par le tétanos, encore brûlant de fièvre, gisait sur le lit. Les lèvres sur la pauvre main tordue, Gilberte pleurait silencieusement, trompée par cette chaleur décevante du cadavre, ne voulant pas croire à cette mort.

I — Un homme qui pleure

Le docteur Robert Clermont venait de rentrer chez lui ayant achevé, ce jour-là, sa tournée de visites quotidiennes.

C'était un homme de haute taille dont la prestance révélait une vigueur peu commune. Tout dans sa personne était marqué au coin d'une souveraine distinction. Au-dessus d'un torse puissamment tombé, le cou bien attaché

soutenait une tête d'une beauté singulière.

Quel était l'âge de cet homme ? Il était difficile de le préciser.

Mais ce qui donnait à sa face magnifique une séduction incomparable, c'était le rayonnement de deux yeux noirs, longs et plein d'un fluide magnétique auquel nul autre regard ne pouvait opposer sa résistance.

Le docteur Clermont habitait Courbevoie depuis plusieurs années déjà. Il

PHILIPPE CLAY

[Suite de la page 36]

au point, des chansons qui lui plaisent. Que doivent être ces chansons ?

— Elles doivent être des chansons « à personnage ». Je ne crois pas aux chansons de charme. Chanter est pour moi si semblable à un match de boxe !

Peinture et musique

C'est le sport qu'il préfère le plus. Dès le début de leur rencontre, il y entraînait Maria, qui avait seulement l'habitude des matches de tennis. En compensation, celle-ci l'emmène en Espagne, le pays dont elle est originaire, aux courses de taureaux. La première fois qu'il vit un taureau mis à mort, Philippe s'écria :

— Vous êtes tous des sauvages !

— Nous ne nous faisons pas de concessions mutuelles, disent en chœur

Philippe et Maria, simplement nous essayons de nous faire plaisir.

L'un (Maria) à cause de l'autre (Philippe) s'intéressera-t-il à la peinture ? (Philippe Clay a une des plus belles galeries de tableaux classiques qui existent à Paris), l'autre (Philippe) essaiera de s'initier à la musique, ou à l'espagnol, par exemple... Et ainsi de suite. Depuis six ans, ils ont eu le temps d'apprendre des choses. Car jamais, au départ, personne ne leur donnait plus de deux mois à vivre ensemble...

« Mais voilà, une carrière qu'on ne mène pas à la cravache, une vie commune harmonieusement équilibrée — la femme d'un artiste », dit Maria, « ne peut pas avoir sa propre carrière. Vous ne trouvez pas que cela ressemble au bonheur ? »

SAMEDI-EXPRESS

[Suite de la page 6]

miques, la demande est grande pour les sculptures esquimaudes. Les clients étrangers achètent la presque totalité de la production, mais les musées nationaux canadiens ont le premier choix. Parfois, des acheteurs d'Angleterre, des Etats-Unis ou de France envoient simplement une lettre et un chèque : pour le reste, ils font confiance au commerçant à qui ils s'adressent. On a remarqué que les Anglais achetaient surtout des souvenirs d'inspiration indienne tandis que les Européens du vieux continent s'intéressaient surtout à la sculpture esquimaude. C'est assez révélateur.

Attention aux contrefaçons

Comme il fallait s'en douter, l'industrie japonaise et celle de Hong-Kong ont sauté sur l'occasion de « faire »

des sculptures esquimaudes à bas prix. Afin de protéger les acheteurs contre les fraudes, on a institué au Canada une sorte de sceau d'originalité. Ce sceau ne garantit pas la qualité de l'oeuvre, mais son authenticité. Il représente un igloo avec les mots suivants : *Canadian Eskimo Art*. Le nom de l'artiste et son adresse sont sur l'étiquette. Si vous désirez acheter des sculptures esquimaudes, ne vous fiez qu'au sceau... toutes les affirmations d'un marchand ne le valent pas.

Les artistes esquimaux, comme tous les artistes du monde, éprouvent le besoin de se serrer les coudes et d'éviter à la fois le mauvais travail et les prix trop bas, ils viennent donc de s'organiser. Désormais il existe une *Société des Sculpteurs de Povungnituk*. C'est très bien ainsi.

P. VILLON.

PIERRE SUR PIERRE

[Suite de la page 17]

à l'actualité commentée, aux interviews que nous faisons aussi souvent sur place qu'en studio, et au documentaire filmé sur place. Nous nous servons peut-être, au besoin, de la dramatisation ; c'est à l'état de projet.

— Et que nous réservez-vous pour la semaine de Noël, par exemple ?

— Votre question ne pouvait mieux tomber. Le lundi 21 décembre, notre programme revêtira un caractère particulier. Comme vous le savez sans doute l'ONU a fait de l'année 1959, celle des réfugiés. Or, nous avons considéré qu'à l'occasion de Noël, il n'y avait pas de façon plus réaliste de rappeler que l'Enfant-Dieu et ses parents avaient été les premiers « squatters » du monde, qu'en consacrant notre *Pierre sur pierre* aux réfugiés. Nous soulignerons cette première « crise de logement » authentique en apportant à notre programme le témoi-

gnage de réfugiés locaux et étrangers. C'est ainsi que nous montrerons un film documentaire sur l'oeuvre du Père Pitre, o.p., auquel on a décerné le Prix Nobel de la paix en 1958. Nous y présenterons également un film sur les réfugiés arabes en Palestine. Un documentaire très prenant qui illustrera magnifiquement que les problèmes de l'étranger sont aussi les nôtres.

Et pour reprendre une phrase de M. Labelle : « L'Eglise est un chantier inachevé, il faut découvrir toutes les petites pierres qui servent à la construire ».

Puisse la « petite pierre » que je voudrais cimenter au grand édifice, contribuer à sa forte construction, dans l'atmosphère de paix et de Joyeux Noël que je souhaite à tous mes lecteurs !

GABRIEL LANGLAIS.

y était connu et respecté de tous. Il était le médecin des déshérités, des flétris et des déçus même, — un médecin autant de l'âme que du corps.

Sa spécialité, bien qu'il n'en affichait aucune, c'était les maladies nerveuses. Tel était l'homme qui, cet après-midi de juin, arpenta d'un pas saccadé le plancher de cette chambre sévère, mais non dénuée de toute recherche d'art.

Tout à coup, cédant sans doute à quelque émotion trop forte, sous le poids d'un souvenir accablant, il s'arrêta devant la table et fixa sur les portraits qui s'y trouvaient un regard trouble.

Ils représentaient, ces portraits, deux images aussi belles l'une que l'autre, bien qu'elles différassent par l'âge qu'elles accusaient en leurs modèles. L'un reproduisait les traits d'une femme d'une trentaine d'années, au fin visage, aux yeux purs, profonds, un peu tristes ; l'autre, ceux d'une jeune fille de seize à dix-huit ans, toute blonde et charmante, dont la ressemblance avec la première marquait assez que ce devait être là la mère et la fille.

Clermont les considéra silencieusement : ses mains s'étaient jointes, ses lèvres tremblaient comme si elles eussent balbutié une prière. Sa haute taille se voûtait insensiblement, ses jambes paraissaient fléchir comme sous l'écrasement d'un passé fait de douleurs. Et, brusquement, il tomba à genoux, la tête entre les mains, sur le bord de la table ; de sa poitrine s'exhalèrent ces mots dans une sorte de râle :

« Marie ! Jeanne ! Le même jour, — à deux ans de distance ! Et voilà huit ans que tout est fini, huit ans que vous m'avez quitté, huit ans que je suis seul ! »

Alors, de ses paupières les larmes jaillirent, pressées, débordantes.

Le bruit de la grille s'ouvrant et se fermant, puis d'un pas sur le sable du jardin, arracha le docteur à sa désolation.

Il se releva vivement, passa dans un cabinet de toilette attenant à sa chambre et se plongea la face dans une cuvette d'eau froide afin d'effacer toute trace des pleurs qu'il venait de répandre.

Au rez-de-chaussée, quelqu'un venait d'arriver, un familier de la maison sans doute, un grand jeune homme blond, aux yeux bleus, aux joues à peine vêtues du duvet de la vingt-cinquième année. Lui aussi était taillé en force, de stature élégante, de masque intelligent et fin.

Au bruit de son entrée, le domestique était accouru.

— C'est vous, monsieur Paul ?

— C'est moi, Benoît. J'ai reçu ce matin la carte du maître. Et me voilà. Est-ce que le docteur serait souffrant ?

— Pas en son corps, Dieu merci ! C'est son pauvre coeur qui saigne. Il y a aujourd'hui, 9 juin, dix ans juste écoulés depuis la mort de Madame, huit depuis celle de Mademoiselle. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Oui, fit le jeune suppléant Paul d'Escrennes. Voulez-vous l'avertir que je suis là ?

Mais le docteur parut, un grave sourire aux lèvres, les paupières encore rouges. Il tendit la main à l'arrivant.

— Mon cher Paul, vous me pardonnerez de vous avoir appelé ainsi à l'improviste, je croyais pouvoir... Il y a des moments où l'on n'est pas entièrement maître de ses nerfs. Je ne vous ai pas dérangé, au moins ?

— Oh ! cher maître ! se récria le jeune homme, les loisirs d'un débutant sont nombreux, et si je n'avais pas vos remplacements, je pourrais passer mon temps à pêcher à la ligne.

— En ce cas, je vous remercie doublement, car je vous prive peut-être d'une friture.

Clermont était prêt à sortir. Il prit dans l'antichambre une canne, indiqua

sommairement à d'Escrennes le programme et le défilé prévu des consultations possibles.

Puis il s'adressa au domestique :

— Benoît, tu mettras deux couverts et tu préviendras Mme Palain qu'elle nous fasse quelqu'un de ces bons plats dont elle a la recette. M. d'Escrennes a bon appétit. Je serai ici à sept heures et demie au plus tard.

Il sortit. Quand la porte fut retombée sur lui, Paul dit à demi voix au valet de chambre :

— On dirait qu'il a pleuré, Benoît.

Et Benoît, laconique, répondit :

— Ça lui arrive quelquefois.

Pendant ce temps, le docteur Clermont descendait l'avenue de la Défense, traversait le pont de Neuilly, et, par la berge de la Seine et la porte de Madrid, s'enfonçait sous le couvert du bois de Boulogne.

Il gagna les épaisses frondaisons de Bagatelle, puis les bords du lac de Saint-James. Là, sous les branches d'un platane géant, dont les rameaux extrêmes, au souffle d'une brise languissante, fouettaient l'eau calme et lumineuse, il s'assit et laissa errer ses regards sur ce paysage charmant.

Un choc imprévu sur ses genoux vint l'arracher à sa rêverie douloureuse.

Un ballon en cuir rouge et blanc, après avoir rebondi dans l'allée, était tombé sur le banc et l'avait heurté.

Il se détourna. Une voix de cristal, une voix d'enfant, confuse et intimidée, murmurait :

— Oh ! Je vous demande bien pardon, monsieur !

Le docteur considéra celle qui parlait. Son intention avait été sollicitée, dès l'abord, par l'intonation particulière de la race anglaise. Et, maintenant, il ne pouvait plus détacher ses yeux de l'adorable visage qui s'offrait à son regard.

C'était celui d'une fillette de huit à neuf ans, blanc comme une neige sur laquelle des roses auraient effeuillé leurs pétales. Des cheveux blond cendré encadraient l'ovale parfait où s'ouvraient deux yeux plus verts que bleus, et une bouche mutine.

L'enfant, élégamment et simplement vêtue, les bras et les mollets unis, était un peu frêle, mais cette gracilité n'excluait pas la santé.

L'impression produite sur Clermont était si forte, qu'il demeurait sans paroles, retenant dans la main l'objet, cause de cette rencontre inopinée.

Puis, souriant, il rendit le ballon à la fillette, en lui disant :

— Vous ne m'avez pas fait de mal, mon enfant.

Un appel venu du bout de l'allée, rompit ces préliminaires de conversation.

— Allons, Amy, il est temps de partir.

L'organe, clair et doux, appartenait à une jeune femme jolie et habillée avec un goût qui, à défaut de l'accent très accusé, eût suffi à dénoncer une Anglaise.

La fillette se détourna comme à regret, ébauchant un salut enfantin que la mère souleva d'une inclinaison de tête. Et Clermont entendit la petite fille murmurer à demi voix :

— Mamma, il pleure le monsieur.

Ces paroles l'avertirent que son trouble était visible. Il s'essuya vivement les yeux et suivit du regard le groupe qui s'éloignait du côté de l'avenue de Madrid. Un instant, tout son corps frémit. Il se voila la face de ses deux mains.

Il se leva, obéissant à une sorte d'auto-suggestion et se mit à marcher derrière le couple déjà lointain.

Amy et sa mère allaient d'un pas assez rapide. Le docteur les vit remonter la large et belle voie jusqu'à l'avenue de Neuilly.

Clermont suivait à distance la femme et l'enfant entrevues. Jamais, depuis les deuils cruels qui l'avaient vêtu de

noir, obscurcissant son ciel de leurs voiles funèbres, il n'avait éprouvé une émotion comparable à celle de ce jour.

Parvenues à l'angle des deux avenues, Amy et sa mère tournèrent à droite.

Le docteur pressa le pas, craignant de les perdre de vue.

Quand il arriva au même point, elles n'avaient pas encore disparu. Elles étaient arrêtées sur le trottoir de l'avenue de Neuilly, attendant, pour traverser la chaussée, que le tramway eût dépassé sa station de halte.

Lorsque le convoi qui venait de Saint-Germain eut dégagé les rails, la mère serra le bras de sa fille et franchit la rue en quelques enjambées rapides.

Elles n'avaient pas vu le docteur qui les suivait à cinquante pas.

Brusquement, il s'arrêta.

Il venait de recevoir un choc violent au cœur.

Il ne s'était pas attendu à une telle fin de son rêve.

Cette adorable enfant, en qui il avait cru voir revivre sa Jeanne, lorsqu'elle avait le même âge, n'était qu'une vagabonde, la fille de forains, sans foyer fixe, de saltimbanques nomades ?

Un instant, il hésita et s'apprêta à rebrousser chemin.

Mais une invincible curiosité le retint.

A son tour, il traversa la chaussée. En approchant des voitures, il fut impressionné par de fortes émanations.

Il devina et, passant entre deux constructions, se trouva devant une façade de toiles peintes, où, en des tableaux criards, un dompteur blond, musclé comme l'Hercule Farnèse, apparaissait entouré de bêtes féroces.

Clermont se laissa absorber par la vue de ces enluminures et se souvint que cette « Ménagerie Nolson » était l'un des clous de la prochaine fête de Neuilly.

Et, tout à coup, des cris de détresse jaillirent de l'intérieur des tentes. Une femme affolée, celle de tout à l'heure, apparut sur le seuil, clamant :

— Un médecin ? Où y a-t-il un médecin ?

— Je suis médecin, madame, dit Clermont en s'avançant.

II — Un enfant qui pleure

ELLE n'était pas des plus riches, cette « Ménagerie Nolson ». Elle ne comprenait pas plus d'une quinzaine de bêtes : deux lions du Soudan, un tigre du Bengale, une panthère noire de Java, deux hyènes, un ours de Russie, deux loups, ses compatriotes, un mandrill du Gabon, un aigle du Saint-Gothard, un gaviau du Gange, un hémiène du Zambèze, un renard bleu, un boa constrictor du Brésil.

Il y avait tout juste vingt-quatre heures que le dompteur et son personnel étaient venus occuper la place à eux assignée par la municipalité de Neuilly.

Alick, en bon mari et bon père, avait envoyé sa femme et sa fille se promener au bois de Boulogne jusqu'à l'heure où tout le monde réintégrait le logis ambulant, immobilisé pour trois semaines.

Lorsque les deux femmes rentrèrent, elles trouvèrent la besogne à peu près finie. Les employés étaient encore occupés à planter quelques clous dans les ais formant barrière entre le public et les cages.

Celles-ci, d'ailleurs, étaient démasquées, afin d'en permettre l'aération, et les fauves, ravis de sortir de l'obscurité du voyage, baillaient et s'étiraient à qui mieux mieux.

Amy entra, bondissante et joyeuse. Tout de suite, elle courut à ses « chères bêtes ». Elle les connaissait et pouvait dire, sans vanité, qu'elle en était connue.

[Lire la suite dans le prochain numéro]

DIX JOURS CHEZ LES BARBUS... [Suite de la page 13]

professionnels. Une contre-révolution est-elle possible ? Nous n'en savons rien. Tout ce que nous pouvons dire c'est qu'elle serait extrêmement sanglante, 90% de la population étant compromise. Et l'armée de la Révolution veille partout. A tous les coins de rues, des soldats armés jusqu'aux dents — il n'est pas rare de voir un soldat déambulant tranquillement à travers la ville, avec deux pistolets, des cartouchières impressionnantes, mitrailleuse à l'épaule et le poignard coincé dans la ceinture — semblent établir une certaine surveillance.

Cependant, l'armée de la Révolution si elle se donne des airs farouches, ne semble pas soumise à cette discipline pointilleuse des armées modernes. Et, en dépit de leur allure, les soldats de Fidel sont en fin de compte les plus affables, les plus souriants, les plus doux des hommes — tels du moins, nous sont-ils apparus, durant ces dix jours. La consommation des boissons alcooliques dans les lieux publics leur est interdite, et il leur est ordonné d'être polis et serviables avec les étrangers, afin de se faire distinguer de l'armée précédente qui était nettement corrompue, nous a-t-on affirmé, à plusieurs reprises.

" Americanos..."

Le Cubain, à l'heure de sa prise de conscience nationale a tendance à boudier l'étranger, et particulièrement l'Américain. Le peuple, c'est un fait, n'aime pas les yankees. Il n'y a qu'à entendre les gens de Santa Cruz del Norte prononcer le mot « Americanos », une moue dédaigneuse aux lèvres, quand ce n'est pas un éclat menaçant dans les yeux, pour comprendre qu'ils

associent la politique américaine vis-à-vis Cuba au régime de l'ex-dictateur Batista. Peut-être n'ont-ils pas tout à fait tort ? Quoi qu'il en soit, nous avons dû, plus d'une fois, nous identifier comme Canadiens, pour gagner la sympathie immédiate de la population.

Le carnaval de Varadero

Avant de quitter Cuba, il faut dire un mot de cette plage unique au monde qui s'étale aux pieds de Varadero. Nous y sommes arrivés, sans le savoir, le soir même de l'ouverture du premier carnaval après la libération. A une heure du matin, sur une rue large comme la rue Sherbrooke de Montréal, nous avons vu un peuple en liesse, composé pour 80% de Noirs, pris d'une sorte de frénésie hallucinante, et dansant tous sur le même rythme et avec un ensemble extarordinaire le « cha cha cha » alors que l'orchestre, monté sur un char, jouait des airs sud-américains. Sueurs, poussière et fièvres nous envahissaient malgré nous et ce spectacle restera inoubliable.

Evidemment, je n'ai rien dit sur Cuba. Il aurait d'abord fallu y séjourner plus longtemps, et peut-être aussi un espace plus grand dans cette revue, pour vous faire connaître un peu mieux ce peuple qui m'est devenu si cher. L'on comprendra facilement qu'il ne peut s'agir dans les lignes qui précèdent que de réflexions hâtives, personnelles. Il n'en reste pas moins que ces dix jours nous furent suffisants pour trouver au contact du peuple cubain un enrichissement, des amis et l'invincible désir d'y séjourner plus longtemps.

MICHEL CHALVIN

L'ABBE PIERRE...

[Suite de la page 41]

merbad. J'ai vu là ce qu'était l'unité de Dieu, car nos pensées, issues de formations si différentes, se rejoignaient en tout sur l'essentiel.

Depuis octobre dernier, j'ai pérégriné sur toutes les routes du monde ; en Scandinavie, j'avais répondu à l'appel des évêques des missions et des mouvements fédéralistes mondiaux. Au Liban, c'étaient les jésuites et les capucins qui m'avaient demandé. En Inde, c'étaient le cardinal de Bombay et le nonce. Là, au cours des trois semaines que j'y ai passées au milieu de la plus pullulante misère de la terre, j'ai eu deux longs entretiens, seul à seul, avec Nehru. Comme d'autres hommes d'État, comme Eisenhower, comme la reine de Hollande, comme tant d'autres, Nehru m'a fait part de ses angoisses devant l'inefficacité des régimes de liberté politique.

Aujourd'hui, enfin, vous me surprenez dans un aéronef de montagne. C'est la troisième partie de ma vie désormais : le « désert » ordonné par les médecins. J'y reprends des forces, j'y médite, et surtout j'y prie. Quinze jours par mois, j'échappe à la foule et au surmenage qui en résulte. J'y réfléchis à la tâche à venir.

— Mais enfin, dites-moi, cette tâche, cet avenir ?...

— Ecoute, là, j'ai bien envie de te répondre comme le général de Gaulle lorsqu'il veut soudain clore une confé-

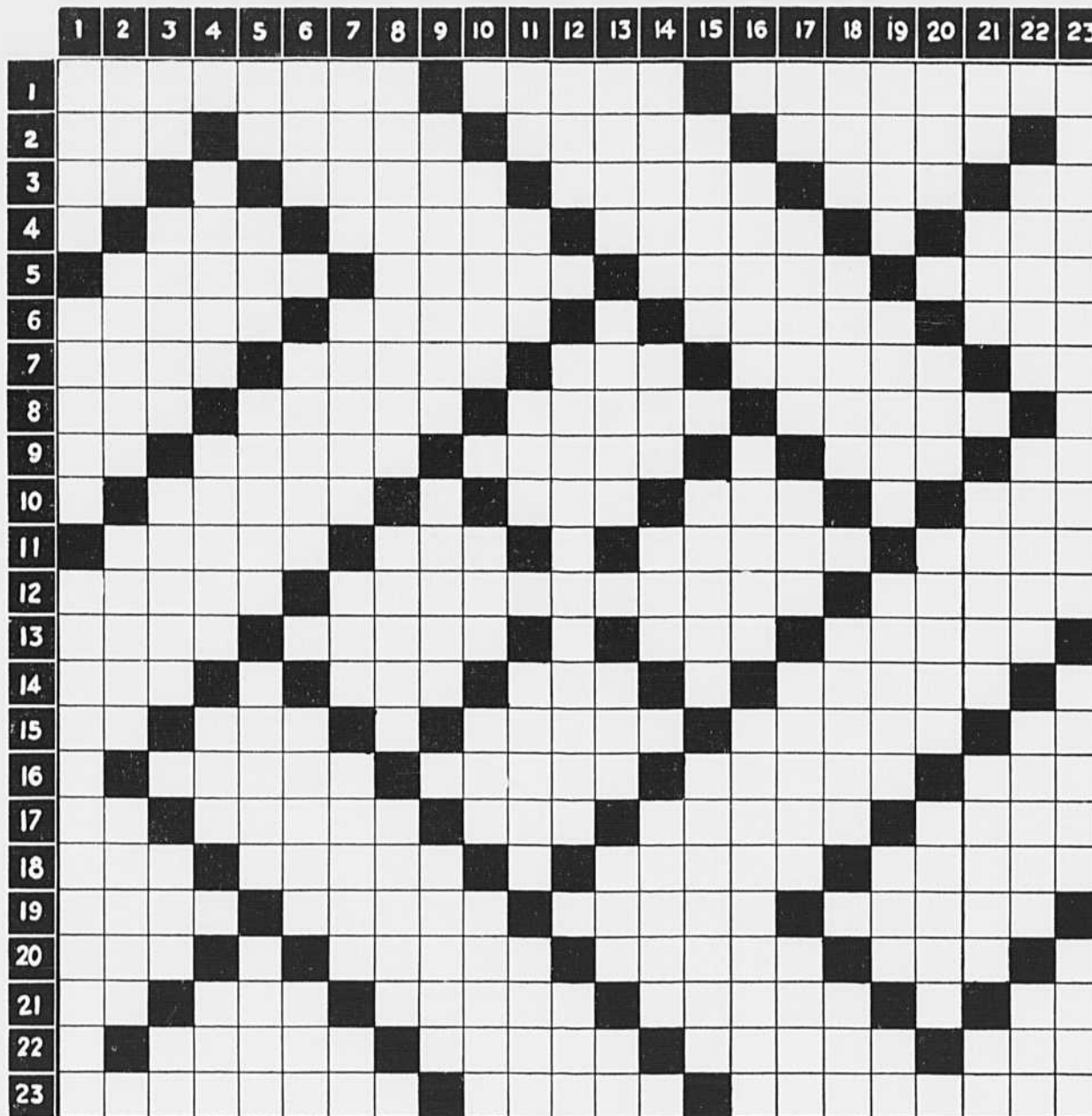
rence de presse : « Messieurs, je vous remercie... » Car l'avenir ne se décrit pas. D'ailleurs, il est un point sur lequel tu en sais déjà assez : je veux rassembler et former des volontaires pour un an, deux ans ou toute une vie, des volontaires pour le service du plus souffrant, à l'échelle nationale, mondiale. Je demande à des milliers de jeunes gens de bonne volonté et de cœur d'aller exposer leur vie dans ce « service ». Ce n'est pas facile d'empêcher de mourir tout un monde, mais ça vaut la peine d'essayer.

« Il y a plusieurs mois, le vice-président de la République indienne, le philosophe Radakrishnan, me disait à l'aérodrome de Delhi, alors que je m'apprêtais à reprendre l'avion pour Paris : « Tous les hommes heureux ont été coupables de tant d'indifférence à l'égard des misérables qu'il serait vain de croire que nous réparerons aisément le mal commis. Si nous ne sommes pas capables d'atteindre à un esprit de pénitence, nous échouerons en tout. »

« Alors, vois-tu, s'il est trop tard pour épargner à la tiède liberté d'être submergée par la tyrannie, c'est à ceux qui aiment sans mesure de déposer la semence d'un humanisme renaissant. L'homme ne peut vivre que d'une flamme, une flamme qui naît dans le dévouement et l'amour. L'aventure à venir de ma pauvre vie sera d'allumer cette flamme. »

Les Mots Croisés du "Samedi"

Problème No 1436



HORIZONTALEMENT

1. — Isométrie des corps. — Corps simple doué d'un éclat particulier. — Raillerie acerbe.
2. — Enlevé. — Stérile. — Complet. — Doux.
3. — Nom du soleil chez les Egyptiens. — Espèce. — Parler très haut. — Cause la mort. — Article contracté.
4. — Général français né à Montélimar. — Fille du frère ou de la soeur. — Large sillon. — Fidélité à ses engagements.
5. — Instrument d'agriculture. — Très agréable. — Saint, martyrisé en Afrique, en 250. — Saint, surnommé l'apôtre des gentils.
6. — Pierreux. — Mesure itinéraire. — Nom de deux personnages bibliques. — Triage.
7. — Train. — Ce que contient un pot. — Pic des Pyrénées. — Maréchal de France, né à Reims. — Fleuve de Russie.
8. — Pronom personnel. — Plis du front. — Gros poisson du genre gade. — Rivière de Pologne.
9. — Forme la charpente du corps. — Interjection de plainte. — Couleur du sang. — Tesson. — Négation.
10. — Salicylate de phényle. — Bison d'Europe. — Unité de travail mécanique. — Mouvement de l'homme.

11. — Jeune. — Gaz stomacal. — Semence qui ne présente qu'un petit volume. — Couverture.
12. — Se dit d'une automobile mise au garage. — Partisan du gouvernement fédératif. — Maladie contagieuse des chevaux.
13. — Du verbe être. — Interjection, pour engager à garder le silence. — Nouveau. — Comble d'un édifice.
14. — Possessif. — Colère. — Petit poème lyrique. — Prêtre de Cybèle en Phrygie.
15. — Equerre. — Objet qui forme une enceinte. — Ce qu'il y a de plus distingué. — Dent blanche. — Nom du Bouddha, en Chine.
16. — Moulure concave. — Changement qui survient subitement dans le cours d'une maladie. — Puissance d'action physique. — Parasite.
17. — En évidence chez les maigres. — Préfixe qui signifie quatre. — Première femme. — Résultat de l'addition. — Sert à franchir les rivières.
18. — A nous. — Ornement de tête des souverains. — Piscine de Jérusalem. — Manque.
19. — Nuancer. — Nom de filaments déliés. — Qui a rapport au pays où l'on est né. — Encre composée d'huile et de noir de fumée.
20. — Courbe décrite par une voûte. — Laine qu'on retire en tondant. — Abréviation familière de automobiles. — Seule.

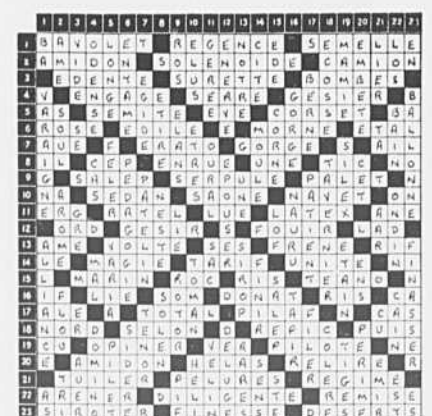
21. — Idem (abr.). — Parole vide de sens. — Glace faite avec du sucre et du jus de fruits. — Petit ongle pointu du coq. — Cité légendaire bretonne.
22. — Mathématicien suisse, né à Bâle. — Facteur d'instruments de musique français, né à Strasbourg. — Espèce de canard du Nord. — Inférieur.
23. — Logement entre le rez-de-chaussée et le premier étage. — Diplomate anglais qui enleva des marbres de l'Acropole d'Athènes. — Peintre anglais, né à Plymouth.

VERTICALEMENT

1. — Levier de la bride. — Petit pied. — Gérant.
2. — Septième lettre de l'alphabet grec. — Principal personnage d'une oeuvre littéraire. — Mélange pâteux pour les animaux. — Qui entend difficilement.
3. — Règle double. — Mis en pâte. — Nom donné dans l'antiquité aux peuples de l'Extrême Orient. — Sans humidité. — Conjonction copulative.
4. — Sorte de houe. — Pressés. — Qui n'a point d'éclat. — En état d'être récolté.
5. — A moi. — Affaibli. — Rattaché, rassemblé. — Plume légère des oiseaux. — Acier laminé.
6. — Genre de légumineuses. — Pieu de pilotis. — Difficile à conduire. — A toi.

7. — Anciennement Phase. — Relatif aux modes de la substance. — Croissance. — Ligne qu'on trace d'un coup. — De l'alphabet grec.
8. — Dynastie musulmane. — Au billard, effet de recul. — Commune de Suisse (Thurgovie).
9. — Chaume qui reste sur place après la moisson (pl.). — Grasse, potelée. — Chef-lieu de canton (Mayenne).
10. — Enveloppe coriace de quelques fruits. — A toi. — Epoque. — Allongé.
11. — Sert à lier les parties du discours. — Mère d'Abel. — Qui cède facilement au toucher. — Fruit à noyau. — Semblable.
12. — Onomatopée d'un choc. — Vice de celui qui mange avec excès. — Unité de travail mécanique.
13. — Foyer de la cheminée. — Bord escarpé d'une rivière. — Saison. — Mesure algérienne. — Préfixe indiquant la duplication.
14. — Poil épais, doux et frisé. — Chemin de ville. — Eau-de-vie. — Placé.
15. — Ministre du roi d'Espagne Philippe III, fait cardinal. — Anneaux de cordage. — Gai, enjoué.
16. — Dégradation très grave. — Muse qui présidait à l'élégie. — Partie de l'arboriculture qui s'occupe des fruits à pépins.
17. — Carte à jouer. — Fleuve côtier de Bretagne. — Un des meilleurs généraux de Louis XI. — Partie de la semence qui doit former la plante. — Eau chargée de gaz carbonique.
18. — Etat physiologique des animaux. — Lueur brillante. — Hachis d'herbes cuites. — A toi.
19. — Ingénieur français à qui l'on doit le procédé de la vapeur comme force motrice. — Montagne de l'Arabie Pétrée. — Coffre pour le voyage. — Ancien nom du hêtre. — Consonnes de route.
20. — Grain du chapelet. — Sans surcharge. — Tissu de lin. — Arrêt accidentel d'une automobile.
21. — Pronom. — Plat personnage. — Entrée. — Gros orteil. — Symbole chimique du baryum.
22. — Monnaie espagnole de cinq pesetas. — Ingénue. — Produit d'une fusion en général. — Espèce de buffle à queue de cheval.
23. — Dont le métier est de faire des tours d'adresse. — Direction qu'on suit pour aller d'un point à un autre. — Remarquable château de la vallée de la Loire.

Solution du problème No 1435



AUJOURD'HUI!

Le mot rafraîchissement
prend un sens NOUVEAU!

UNE BIÈRE *Plus "Vive"!*
FAITE POUR LA VIE QUE VOUS AIMEZ VIVRE

Voici une bière en parfaite harmonie avec l'esprit jeune et dynamique du Québec!

Douce, blonde, claire, radieuse, la lager CANADIAN a été créée par Molson à l'image même de notre époque: c'est une bière plus "vive"...faite pour la vie que vous aimez vivre!

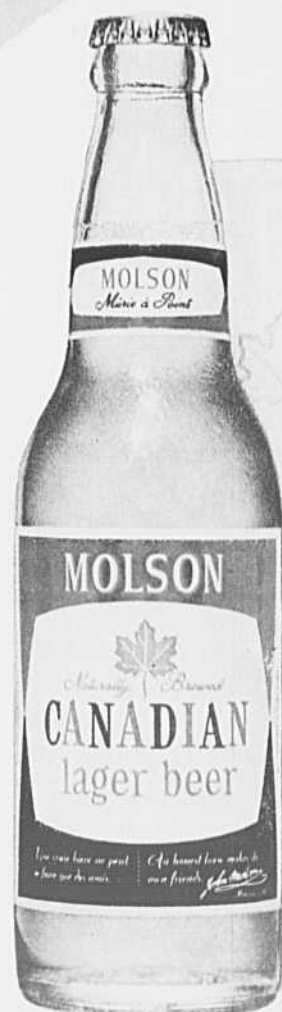
Vous aimerez cette bière rafraîchissante, typiquement de son pays, et de son temps. La prochaine fois demandez la bière MOLSON CANADIAN.

*RECHERCHEZ

L'ÉTIQUETTE

"BLEU-BLANC-ROUGE"

La bière Lager MOLSON
CANADIAN





DITES "COKE" OU "COCA-COLA" — LES DEUX MARQUES IDENTIFIENT LE PRODUIT DE COCA-COLA LTÉE — LE BREUVAGE PETILLANT PRÉFÉRÉ DANS LE MONDE ENTIER



LA BOUTEILLE DE LECTURE
CHANGÉES COMMUNES
OTTAWA ONT

180-1-84986